TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS : TOUT

QUINZOMADAIRE 23 AVRIL 71 1f

12

On avait dit « un numéro apolitique », un numéro de plein pied avec les gens, au niveau de la vie quotidienne. La parole, on voulait la donner à tout ce que la Grande Politique, même de gauche, même gauchiste, refuse ou refoule. Et puis, ce qui a déferlé, et ce dont ce numéro est le témoin, c'est ce qu'on appelle de façon méprisante, honteuse ou médicale les questions sexuelles. Mais ces questions-là, qui sont celles que notre corps pose quotidiennement, ne sont-elles pas au centre de la vie ?

Les révolutionnaires qui refusent de reconnaître ce fait, d'en voir les implications, et leur actualité, ont la même attitude que ceux qui au moment de l'affaire Dreyfus, prétendaient représenter la classe ouvrière et la révolution et affirmaient que « c'était une affaire pour les bourgeois qui n'intéressait pas le prolétariat ».

Alors, les pédés, et les gouines, les femmes, les emprisonnés, les avortées, les asociaux, les fous...

On a pas parlé à leur place, ils ont pris la parole... et sur la base de leur désir et de leur oppression, ils exigent de pouvoir faire ce qu'ils veulent de leur corps.

Cette exigence d'exprimer librement ses désirs, d'exister tel qu'on est, c'est le Mouvement des Femmes pour leur Libération qui l'a traduit le premier de façon consciente ; et cette apparition a fait une brèche dans notre attitude, notre compréhension, et nos capacités à faire la Révolution. Elles ont montré l'étendue de leur oppression sur tous les aspects de la vie, et partant, toutes les possibilités de subversion. Une campagne comme celle de l'avortement attaque l'ensemble de la bourgeoisie sur sa conception de la vie, et en même temps, c'est une bataille concrète contre les lois et le pouvoir. Cette campagne aussi nous montre les limites des gens de gauche, ils acceptent la bataille contre les lois, mais finalement c'est pour eux un moyen de rétablir l'harmonie au sein du couple ou de la famille, sérieusement ébranlée ces temps-ci, et de masquer cette exigence qui émerge déjà de façon massive :

LIBRE DISPOSITION DE NOTRE CORPS

Depuis notre enfance, on nous fait honte de notre corps. On nous empêche de nous branler d'abord, sous des prétextes médicaux farfelus, on nous empêche de mettre les coudes à table, on nous oblige à n'être jamais à poil. On nous fait honte de notre corps, parce qu'il traduit nos désirs, même quand nous n'*osons pas les dire. On nous dit : soumettez-vous dans votre chair*, portez des cravates, des slips et des soutiens-gorge, faites le salut militaire, ne vous étendez pas sur les pelouses, ne vous asseyez pas dans le bureau de votre chef sans y être invité, restez assis en classe...

L'EMBRIGADEMENT DU CORPS EST LA CONDITION DE LA SOUMISSION DES ESPRITS

OUI, NOTRE CORPS NOUS APPARTIENT !

- avortement et contraception libres et gratuits
- droit a l'homosexualité et toutes les sexualités.
- droit des mineurs à la liberté du désir et à son accomplissement.

Ces exigences posent des questions sur des points limite de la vie : sur l'inceste, sur le viol, sur l'euthanasie, sur le suicide...

Elles ont leurs prolongements : refus de soumettre son corps au recensement, à la pollution, aux cadences, aux accidents du travail...

Elles portent leur dépassement : la libre disposition de mon corps ne peut s'exercer contre celle des autres. Cette liberté n'existe réllement que dans l'épanouissement de tous.

Elles désignent le terme de la révolution : la perfection du bonheur.

Chers lecteurs, on avait gardé de la place à la une pour vous parler du discours de CHABAN... Mais vraiment c'est pas la peine... on a rien à en dire...

TOUT, 27, rue du Faubourg-Montmartre, Paris-9 — Imp. AGROFILM. Distrib. N.M.P.P. — Directeur de Publication J.-P. SARTRE

PROCÈS DINGUE EN ITALIE

Le 25 avril, deux bombes éclatèrent à la gare centrale et au pavillon Fiat de la foire exposition de Milan. Selon le scenario prévu, la police a arrêté tout de suite des anarchistes. Après deux ans de détention, sans la moindre preuve, six anarchistes sont accusés de 19 attentats à l'explosif (dont 11 qualifiés d'assassinats), d'association de malfaiteurs, de vols d'explosifs, etc. Tous ces attentats n'ont pas fait de morts. C'est bien ce que la police regrette... Il y a donc eu d'autres attentats, les plus réussis étant ceux dans des trains de voyageurs au mois d'août 69, et ceux de Rome et de Milan, le 12 décembre 69, ce dernier faisant 16 morts. Les provocateursne se sont pas arrêtés en si bon chemin, et ça continue...

Ceux qui ont commandé ces attentats se hâtent de conclure leur enquête, non sans avoir pris soin d'assassiner un témoin gênant, l'anarchiste Pinelli. Cinq autres anarchistes sont inculpés et croupissent en prison. Les flics sont en train d'assassiner lentement Pietro Valpreda, le principal accusé du 12 décembre, gravement malade, et à qui ils refusent tout soin. Un fasciste, Mario Merlina, infiltré dans le groupe de ces anarchistes depuis de la police en accusant ses « camarades » et en permettant à la presse bourgeoise de lancer l'image « anarcho-fascisme » dans lequel les « extrêmes » se rejoignent.

En mars 71, à la veille du procès des anarchistes accusés des attentats du 25 avril, à peine éventé le complot fasciste de Junio Valerio Borghese, la police annonce à grand fracas qu'elle a démantelé une « organisation terroriste » de la gauche extra-parlementaire : les Brigades Rouges. Un hebdomadaire publie un document secret qui détaille les opérations militaires d'un coup d'Etat à l'italienne. Un amiral, chef de l'OTAN-Sud, précise qu'en cas de participation des communistes au gouvernement, « les cas de conscience dans l'armée ne seront pas isolés. A commencer par le mien. »

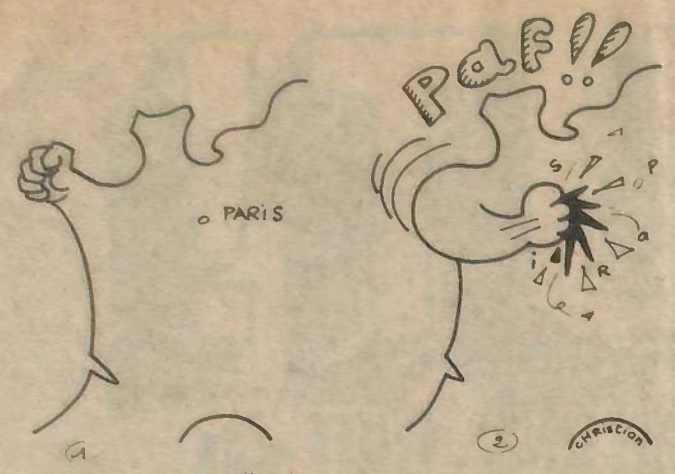
Le procès s'ouvre le 22 mars à la Cour d'Assise de Milan. Les accusés récusent la justice bourgeoise. Ils brandissent une banderole où est inscrit : « Vive la Commune de Paris ». Le public dit leur fait aux magistrats.

Depuis le début ce procès n'est qu'une mascarade. La connivence entre la police et la magistrature n'a jamais été aussi flagrante dans une démocratie bourgeoise.

Les inculpés sont interrogés séparément, l'un après l'autre ; les magistrats semblent suivre une ligne fixée à l'avance, se contentant de poser quelques questions et refusant de prendre en considération les réponses gênantes des inculpés, l'un d'entre eux, Angelo Della Savia, déclarant qu'un vol qu'on lui reproche est une invention de la police, le président répond : « Pour moi l'interrogatoire est terminé. Avez-vous d'autres déclarations à faire ? »

Les six anarchistes protestent de leur innocence ; ils accusent unanimement les flics de les avoir passés à tabac, d'avoir tenté de les compromettre avec de la drogue, et d'avoir voulu « acheter » les témoins (ils ont voulu offrir une Fiat 500° au frère d'un des accusés, Paolo Braschi, et un demi-million de lires à sa mère, pour qu'ils accusent les autres). Ils dévoilent le caractère fasciste de la police et de la magistrature, ce qui vaudra deux la Cour, à Angelo Della Savia, qui a déclaré : « Nous voulons être jugés par un tribunal révolutionnaire composé d'ouvriers et de paysans, et non de fascistes comme vous. »

Y a un livre détaillé sur cette affaire qui vient de paraître aux Editions Champ Libre (6, rue des Beaux-Arts, Paris) : L'Etat assassine.



Camarades encore un effort !

(Critique du parisianisme des militants et du militantisme des Parisiens).

Non les copains, nous ne serons pas vos correspondants régionaux.

1°) Parce que nous ne voulons pas plus être des correspondants de presse, des sous-spécialistes de l'information que nous n'accepterions pas d'être des journalistes, des spécialistes de l'information.

2°) Parce que les régions on s'en branle. Parce que nous ne voulons pas l'autonomie régionale mais l'autonomie totale. Parce qu'on refuse une répartition des rôles (révolutionnaires ?) où d'aucuns seraient responsables de la ligne générale et les autres de son application régionale. Parce que nous ne voulons pas être les petits chefs bretons de grands chefs parisiens, mais que nous voulons la mort de tous les chefs petits et grands.

TOUT ceci doit être clair !

Les provinciaux se sont assez fait avoir par les parisiens (avant-garde « prolétarienne », les grands penseurs, les beaux « modèles ») pour que, à l'heure où la centralité parisienne se dissout dans la centralité institutionnelle, nous acceptions le caporalisme de copains soucieux de recyclage, soucieux de se servir de leur position privilégiée dans l'ancienne centralité (Paris, la Ville) pour occuper la même position dans la nouvelle centralité (le centre de décision institutionnel, ici politique et journalistique).

Cette revendication de l'autonomie totale est une critique du gauchisme ; du gauchisme qui est national comme il est institutionnel.

Ces lignes politiques définies « Nationalement », les campagnes définies « nationalement » condamnent le gauchisme à n'être l'expression que d'une bureaucratie (nationale), à sombrer dans l'abstraction (seul mode d'existence d'une bureaucratie), à se couper des conditions réelles de l'oppression et de la lutte, en définitive à se couper des masses. Une telle situation ne peut évidemment que produire ce lamentable état de fait que l'on appelle l'esprit groupusculaire, et sa pratique.

En effet, comment pourraient s'entendre des gens qui se réunissent non en fonction des conditions réelles de l'oppression ici et maintenant, mais en fonction de réalités historiquement dépassées ou même, plus exactement en fonction de l'analyse intellectuelle de ces réalités — autre domination centraliste et gauchiste d'ailleurs que celle de l'analyse sur le vécu —.

La critique du gauchisme doit être celle de sa centralité sous toutes ses formes, et son dépassement. La critique du gauchisme ne peut être dans l'adoption de quelques mots (« frères », « sœurs », « freaks ») de quelques slogans et de quelques gadgets servilement copiés sur les copains américains pour paraître dans le coup et camoufler sa propre impuissance. Il y a des trucs beaucoup plus vrais et beaucoup plus exemplaires à trouver dans le mouvement américain et à s'approprier : par exemple sa réelle autonomie, son organisation en groupes locaux, en groupes différents capables de s'unir et localement et nationalement.

C'est important et çà n'a rien du gadget à la mode pour appâter le lecteur.

Vous avez un canard, plus de moyens techniques que nous et nous sommes, paraît-il, sur des positions minimales pas trop éloignées.

Alors vous les mettez au service des groupes locaux quand ils en ont besoin ou vous vous condamnez à disparaître dans les oubliettes du vieux monde.

DES TRIBUS DU MAQUIS DE BRETAGNE.

Plus Pétiniste que Pétain

Le mur du silence des syndicats sur le rapport Nora :

— rien sur les conditions de travail (bruit, lumière artificielle, pas d'aération, vibrations, horaires dégueulasses) ;
— rien sur la modernisation et les compressions d'effectif (15 000 emplois supprimés d'ici 1980) ;
— mais de FRACASSANTES déclarations de presse C.G.T., C.F.D.T., F.O., autonomes R.A.T.P., sur les boucs émissaires gauchistes.

Les incidents :

Comme dans tous les services publics, des incidents sont à noter : bagarres, bousculades dues en général à des voyageurs nerveux ou mécontents des conditions de transport ou à des agents qui veulent faire respecter le règlement avec un peu trop de fermeté.

D'autres plus graves : vols, attaques à main armée, viols, dûs à des malfaiteurs ou des déséquilibrés, en général la nuit.

Nous, travailleurs R.A.T.P., soutenons les actions de masses qui ont eu lieu à Renault-Billancourt, Balard, en réaction contre la hausse des tarifs, tout en déplorant les actions provocatrices d'éléments troubles(cassages de gueule d'agents de la R.A.T.P., etc.). Pour les syndicats, les responsables sont les jeunes, ceux qui se droguent, ces alcooliques, ces voleurs, tous ces « petits cons » qui dégustent des boissons fraîches aux terrasses des cafés de Saint-Michel et de Montparnasse et qui ne paient même pas leurs tickets de métro.

Non messieurs, ce ne sant pas de pauvres petits cons qui, les premiers, ont refusé l'augmentation des tarifs du métro à Renault-Billancourt, ce sont les travailleurs mécontents qui ont inventé les passages en force.

Les graffitis :

Au lendemain de mai 68, les syndicats s'étaient émus de la floraison des graffitis subversifs dans les couloirs et sur les affiches du métro. Par l'intermédiaire du comité d'entreprise (majorité cegetiste), ils avaient ressorti une vieille loi de Pétain visant les résistants de 1942, qui punissait de prison toute personne prise à faires des inscriptions...

Ce n'est pas tout :

(communiqué de presse) : « Il n'est plus possible au personnel d'assurer son service sans le concours de la police. » (On croit rêver). Cette intervention n'est pas sans liaisons avec la future augmentation des tarifs... gare aux provocations policières.

De plus : ils ont également proposé la fermeture des stations JUSSIEU, CENSIER, SAINT-MICHEL, considérées par M. Carpentier, secrétaire-général du syndicat autonome comme « de véritables nids à crapules » (proposition ajournée).

Les syndicats et la presse bourgeoise essaient de détourner les mécontentements des travailleurs vers de faux objectifs. Le cisme contre les jeunes, les gauchistes, méthode n'est pas nouvelle ; c'est le raquand ce n'est pas contre les « bicots » pendant la guerre d'Algérie ou contre les Noirs dans les bidonvilles.

(C.G.T.) (S.A.)

MM. Charprenet, Carpentier,

Vous préférez être avec les flics contre les gauchistes plutôt qu'avec les tarvailleurs contre l'augmentation des tarifs et les compressions de personnel.

— NON aux compressions de personnel ;
— NON à la hausse des tarifs.

Les travailleurs de la R.A.T.P. ne sont pas des flics.

Les usagers ne sont pas des briseurs de grève.

Refus sous la division qui nous est imposée par les syndicats et la presse bourgeoise ainsi que la hiérarchie des gradés.

COMITE
POUR LA FORMATION
D'UN SECOURS ROUGE R.A.T.P.

C.C.P. à l'ordre de « TOUT » chèque bancaire

TOUT A FAIRE...

Quelques directives du C.R. pour les prochains numéros :

Deux sujets de préoccupation sont mis en avant dans le courrier et dans les discussions :

1 - La question de l'autonomie des régions du centralisme démocratique ou pas... débat ouvert par l'article de Nice (n° 11, p. 2) et de Rennes (n° 12, p. . .). Ça serait bien qu'on puisse recueillir, rassembler et discuter les points de vue de diverses provenances... en vue d'articles... Ça serait même pas mal qu'un collectif de rédaction provincial (?...) se penche sur cette question.

2 - Une enquête sur les formes de vie nouvelles « communes », « collectifs »... France et étranger... Tout est à faire...

— Ecrire au journal.
— Passer au local : 73, rue Buffon, Paris-V°.
— Venir au prochain C.R. du Jeudi 29 avril.

courrier critiques diffusion

TOUT! CE QUE NOUS VOULONS: TOUT !

Sur le front des troupes

LETTRE DE DEMANDE
DE STATUT
DE DOMINIQUE VALTON

Monsieur le ministre des Armées,

Je refuse d'être à la disposition de l'autorité militaire.

En effet je considère que celle-ci est au service d'un régime capitaliste qui exploite l'homme.

Le passé encore proche de la lutte algérienne nous a montré de quel type était ce service.

Mai 68 nous a donné un avant-goût des forces répressives.

Aujourd'hui un détachement d'armée s'entraîne à reconquérir le pouvoir en cas de renversement.

Au Tchad, la France défend ses intérêts au prix d'un milliard par mois et baffoue par ailleurs les populations polynésienne et antillaise.

Votre marché d'armes avec le Portugal, le Brésil, l'Afrique du Sud..., pays de dictature, dénonce clairement vos objectifs.

Je refuse toute collaboration avec ce régime d'oppression et vous prie de me faire bénéficier de la loi du 21-12-63 relative au statut des objecteurs.

Croyez...

DOMINIQUE VALTON.
(Nantes, le 12-12-70.)

Juridiquement le statut, limité aux motifs religieux ou philosophiques, devrait être refusé une deuxième fois à Dominique Valton. La plus grande vigilance et la mobilisation permettra à Dominique d'éviter 3 ans de prison et à l'Etat d'ouvrir de fait la porte à l'objection politique.

LE STATUT
EST AUSSI REFUSE
A HARRY AHT

Harry Aht, 21 ans, originaire de Rouen, matelot de la marine marchande, navigue autour du monde et découvre les horreurs de la guerre d'Asie.

20 novembre 1970 : Appelé sous les drapeaux à Hourtin, il demande à faire un service civil, emprisonné parce qu'il ne connaît pas la loi du 21-12-63 qui accorde seulement *15 jours* aux objecteurs *pour demander le service civil.*

12 janvier 1971 : Harry est transféré à la prison de Gardignan.

25 février 1971 : La demande de mise en liberté provisoire déposée par son avocat de Bordeaux est rejetée par le tribunal militaire.

11 mars 1971 : Harry adresse au ministre de la Défense nationale sa demande peur être admis à effectuer un service civil pendant 2 ans.

Pour ne pas avoir écrit en temps voulu (alors même qu'il était en mer), parce qu'il veut faire un prison depuis 5 mois.

Où est la justice ?

S'il y avait une presse populaire ça se saurait !...

A Grenoble, débat sur la « presse bourgeoise, nouvelle presse ».

A l'institut d'études politiques de Grenoble, sur le campus, il existe un comité anti-intox. Depuis quand ? Depuis que des militants de 1re année de sciences-po en ont marre des cours de M. Dreyfus, journaliste du Dauphiné Libéré, torchon local, détenant le monopole de l'intox sur toute la région Rhône-Alpes.

Il y a quelques temps, on a organisé un débat sur la presse ancienne et nouvelle, ça n'a pas été bien loin, à part dire que nous, on n'a pas de journalistes professionnels, que c'est des militants qui font le canard, qu'on n'a pas de subventions capitalistes, qu'on parle des luttes du peuple, etc.

Y'en a qui ont dit que la nouvelle presse, c'était une presse populaire, une presse qui dit la vérité, que c'était emmerdant, parce que, faut pas charrier, tous les journaux gauchos sont faits par un tout petit nombre, pas mal de journaux gauchos ont souvent raconté des blagues, pas mal de journaux gauchos croient que leurs problèmes sont ceux du peuple, ha ha... C'est vachement dangereux, ça fige, ça sclérose le problème. La nouvelle presse n'a pas à s'autoproclamer « presse populaire ». S'il y avait une presse populaire, ça se saurait. La nouvelle presse, c'est la transcription sur papier de la nouvelle vie de la nouvelle civilisation. On ne peut séparer les deux problèmes. Quand le peuple entier portera en lui et avec lui cette nouvelle vie, on pourra parler de presse populaire. Pour l'instant, on ne connaît pas. Ça veut dire qu'il faut rester entre nous. Il faut associer des gens à la rédaction, partout où il y a des foyers d'émergence du monde nouveau.

Des copains de Grenoble.

Fils d'ouvrier

Le prolétaire est révolutionnaire mais ne le sait pas, en raison d'une prostitution que le système l'oblige à subir pour survivre.

Comment on est prolétaire ?

D'abord on est fils d'ouvrier, très peu d'argent. Les parents pauvres poussent leur fils à apprendre un métier pour qu'il s'enrichisse.

A quinze ans, il est apprenti. Il fait trois ans d'apprentissage. Et pendant ces trois ans il est sous une impulsion moraliste et paternaliste et gagne une petite somme que lui donne son patron (ou que son patron envoie à ses parents, ce qui fait qu'il ne lui reste plus rien).

Après ces trois ans, où il reste dans son métier et avec son patron ou alors il change de travail et de patron parce qu'il en a marre (soit que le métier ne lui plait plus, soit à cause de ce paternalisme qui le révolte et l'écœure...)

Alors il entre dans une usine et rencontre de nouveaux ouvriers moins paternalistes et plus copains « symtathiques » mais réactionnaires. Ils auront entre vingt et quarante ans et voudront le dévergonder en faisant de lui un homme comme le veut la société. Les copains l'amèneront, après les heures de travail, à utiliser son argent en faisant de bons gueletons et utilisant l'alcool et les prostituées. Ils lui diront que la vie c'est « savoir bien s'amuser », ils parleront de ça dans le travail lui parleront des femmes, comment les baiser, (en sachant pas faire eux-mêmes), car cela leur permet de bien montrer qu'ils ne sont pas des puceaux.

En général les copains sont presque tous mariés et ont déjà fait leur service militaire ou bien ne vont pas tarder à le faire ou à se marier et font partie d'un syndicat sinon ont te fout à la porte (alors on prend la carte syndicale pour pas avoir d'emmerdements). Mais après trente ans, ils font du syndicalisme parce qu'ils sont révoltés.

Révoltés par le mariage, ils restent, à cause du sentiment de « famille », et quand ils voient un jeune arriver ils lui disent : « Ne te maries pas tout de suite, amuse-toi d'abord, vis un peu librement », mais les jeunes ouvriers, un ou deux ans après le service, pour oublier la meurtrissure militaire il faut bien trois ans, car ils vous ont tellement mis dans la tête que la vie est fondée sur la famille que c'est normal d'être discipliné et d'obéir à ses chefs.

Quand vous sortez vous êtes parfait pour le système car vous n'aurez plus envie de penser (d'ailleurs à l'armée on vous le dit « on pense pour vous »), vous n'avez pas à penser mais seulement à obéir et à travailler ! Et on se laisse prendre facilement au bout de quatre mois d'armée. Alors on ne pense plus, on finit par devenir des bêtes qui se nourrissent s'habillent chaque jour, qui écoutent des supérieurs en exécutant leurs ordres.

Le jeune ouvrier marié commence sa vie de famille et au bout de deux ans se retrouve avec un gosse, s'aperçoit que ce qu'il gagne à l'usine ne suffit plus à nourrir sa famille dans de bonnes conditions. Le plus grave, c'est que le célibataire s'aperçoit pas de ça et ne s'en rend compte qu'une fois marié.

Alors ça le révolte comme j'ai vu mon père se révolter en voyant sa femme qui envoyait ses enfants déconsigner les bouteilles pour nourrir la famille ou faire des notes de crédit. Mon père à ce moment-là, était inscrit au syndicat et au Parti quand il était interdit dans les usines et dans la rue. La nuit il collait des affiches, il achetait « l'Humanité-Dimanche » pour pouvoir se révolter contre la société. Et puis rien n'a changé.

A mon tour je devins ouvrier, et à mon tour je fais tout ce que fait un ouvrier, et à mon tour j'ai subi la prostitution. Mais j'ai eu la chance de me révolter plus jeune et comprendre assez vite l'exploitation et qu'il fallait agir avec beaucoup de force en laissant tout tomber et partir avec rien dans les poches, en sentant sa liberté pour mieux se retrouver et comprendre qui exploite, et pour ça le prolo que je suis s'est permis d'écrire ça. **Oui**, je suis prêt à faire la révolution avec ceux qui sont opprimés par un système et qui ne peuvent pas encore se révolter ou ne se révoltent que par les syndicats qui les dirigent dans les pensées de révolte mais ne les laissent pas agir et c'est pour ça que je peux me permettre de crier bien fort : **Vive la révolution.**

MARC.

Lettre de l'Elysée

Le deuxième numéro de **Vivre** est paru (7, av. de la Forêt Noire, 67 - Strasbourg) en voici le sommaire :

— **Un patron dans la tradition.** Portrait en pied d'un exploiteur flicbeau spécimen de la haute bourgeoisie. Il est P.D.G. d'une usine de chemises à Spicheren près de Sarrebrück. Il fut séminariste. Il a une épouse qui prétend interdire à ses ouvrières de porter la mini-jupe. Quand l'usine a ouvert, une débutante debout pendant 8 heures à la chaîne, travaillant au rendement, avec heures supplémentaires obligatoires et non payées, touchait 250 F par mois. Depuis mai 68, le S.M.I.G. Bref un patron « moderne » !

— **Une « débile ».** L'histoire d'une femme qui, quand elle était enfant, a vu ses parents se faire assassiner par les nazis. Etiquetée « débile » elle est enfermée dans un hôpital psychiatrique. Elle en sort à 20 ans, rencontre un ouvrier étranger, vit avec lui, tombe enceinte, accouche, retourne d'elle-même à l'hôpital pour qu'on lui dise comment on lange le bébé et comment ne pas avoir d'autres enfants. Ne sommes nous pas tous des « débiles » ?

— **L'espace collectif.** La vie en communauté, la maison, les autres.

Etudiants - paysans pas de paroles, des actes

Le temps est bien fini où la bourgeoisie comptait sur l'appui de la paysannerie pour écraser le prolétariat en lutte.

Désormais la liquidatoin des petites exploitations, l'intervention du Capital financier (par l'intermédiaire du Crédit Agricole et des Sociétés Agricoles d'Investissement Foncier) et du Capital industriel (industries de transformation ; fabriques de boîtes de conserves, de matériel agricole, etc.), réduit bon nombre de paysans au chômage, à l'exode vers les villes. D'autres deviennent ouvriers agricoles dans de grandes exploitattions ou tentent de survivre en s'associant avec leurs voisins (Groupements Agricoles d'Exploitation en commun, Groupement Fonciers Agricoles). D'autres enfin se mettent au service de grandes firmes qui les font travailler en sous-traitance : si tout se passe normalement les agriculteurs sont exploités comme les ouvriers. En cas d'échec ou de crise, ce sont eux qui se retrouvent en faillitte.

Mais la survie serait impossible si la lutte contre les cumulards (comme Tribondeau dans la Mayenne ou Ameteau dans les Deux-Sèvres, que les paysans ont foutu dans une mare), contre les propriétaires fonciers (300 paysans occupent une ferme pendant 3 semaines à Messai dans l'Orne), contre les industries laitières (Vosges), contre les Mansholt, le Vedel, pour l'écoulement des surplus (viticulteurs du sud de la France) ne se développait dans les campagnes.

Le combat des agriculteurs est un combat politique. Les organisations syndicales paysannes traditionnelles perdent de plus en plus de leur influence, au profit des courants socialistes du C.N.J.A. et des groupes autonomes de paysans en lutte.

Leurs luttes prennent des formes particulièrement violentes : barrage de routes, de voies de chemin de fer, heurts entre viticulteurs et CRS (35 blessés à Lézignan, 7 mars 1971), entre producteurs de pommes de terre et gardes mobiles (bloquage de la gare de Lille, 10 mars 1971).

A la fin du XIXe siècle, les bourgeois chantaient :

« Veux-tu être un bon chrétien ?
Paysan, reste sur ton purin.
Laisse les autres chanter la liberté,
D'abord et avant tout, le fumier. »

Aujourd'hui, le fumier, c'est sur les préfectures et les maisons des cumulards, que les paysans le balancent.

Pour apprendre le sens de leur lutte, pour les soutenir activement, pour leur expliquer ce qui se passe dans les lycées et les universités, il faut vivre et travailler avec eux : S'UNIR AU PEUPLE POUR UNIR LE PEUPLE.

L'unité ouvriers-paysans s'est déjà concrétisée en mai 68 (Saviem), dernièrement aux Batignolles (ventes de produits à bas prix aux ouvriers en grève) et pendant la lutte des ouvriers de Ferodo. L'unité étudiants-paysans est maintenant à l'ordre du jour.

En juillet et en août, des étudiants et des lycéens vont travailler dans des fermes de la région. JOIGNEZ-VOUS A EUX.

Comité de liaison étudiants-paysans.

Les gens de la région normande ou de la région parisienne qui seraient intéressés par cette longue marche doivent contacter « TOUT » qui transmettra.

Crève psychiatre !

Le Dr Gaston Ferdière est un psychiatre essentiellement connu pour avoir infligé « cinquante comas d'électro-chocs » au grand poète surréaliste Antonin Artaud.

Aujourd'hui, M. Ferdière continue son activité judiciaire en poursuivant devant les tribunaux Maurice Lemaître auquel il demande 2 millions de dommages et intérêts pour avoir reproduit deux lignes d'une lettre d'Antonin Artaud à sa sœur, lignes déjà publiées en 1959 sans provoquer de réaction et selon lesquelles le psychiatre prenait de l'héroïne.

Pour participer à une lutte d'assainissement contre ce personnage, écrire à : Maurice Rapin, secrétaire du Comité pour le Procès du Dr Gaston Ferdière, 1, rue Louis-Gaubert - 78-Vélizy-Villacoublay.

Nous voulons

Nous voulons créer un collectif de travail et nous implanter dans TROYES. Certains de nous y sont déjà en vue d'un travail THEATRAL MILITANT. Si vous pensez que ces deux termes ne sont pas incompatibles, surtout quand on s'engage à fond sur les deux plans, et que vous voulez partager avec nous cette expérience, écrivez nous à TOUT en mentionnant collectif théâtral de Troyes.

Line.

Je cherche...

Nous cherchons des camarades qui partagent nos idées pour organiser une communauté artisanale.

Notre but n'est pas de fuir la société mais au contraire de mener une lutte dans son sein et c'est précisément pour obtenir les moyens de lutte que nous voulons créer une communauté. Nous voulons qu'éclate le carcan aliénant de la famille dans lequel la société bourgeoise nous maintient, nous voulons faire des travaux d'hommes libres, en plus être un plon sur l'échiquier de ceux qui gagnent leur fric aux prix de nos vies, nous voulons prouver qu'il est possible de VIVRE, nous voulons l'espace et merde on veut TOUT. Tél. : 508 93.55. ou 236 85.44. de 9 à 14 heures.

Ecrivez à Lambert, 45, rue Volta, Paris-3e.

Famille avec enfants cherche personnes tout âge pour faire « communauté de vacances » mois d'août. Cherche aussi terrain avec possibilité camping. Ecrire au journal.

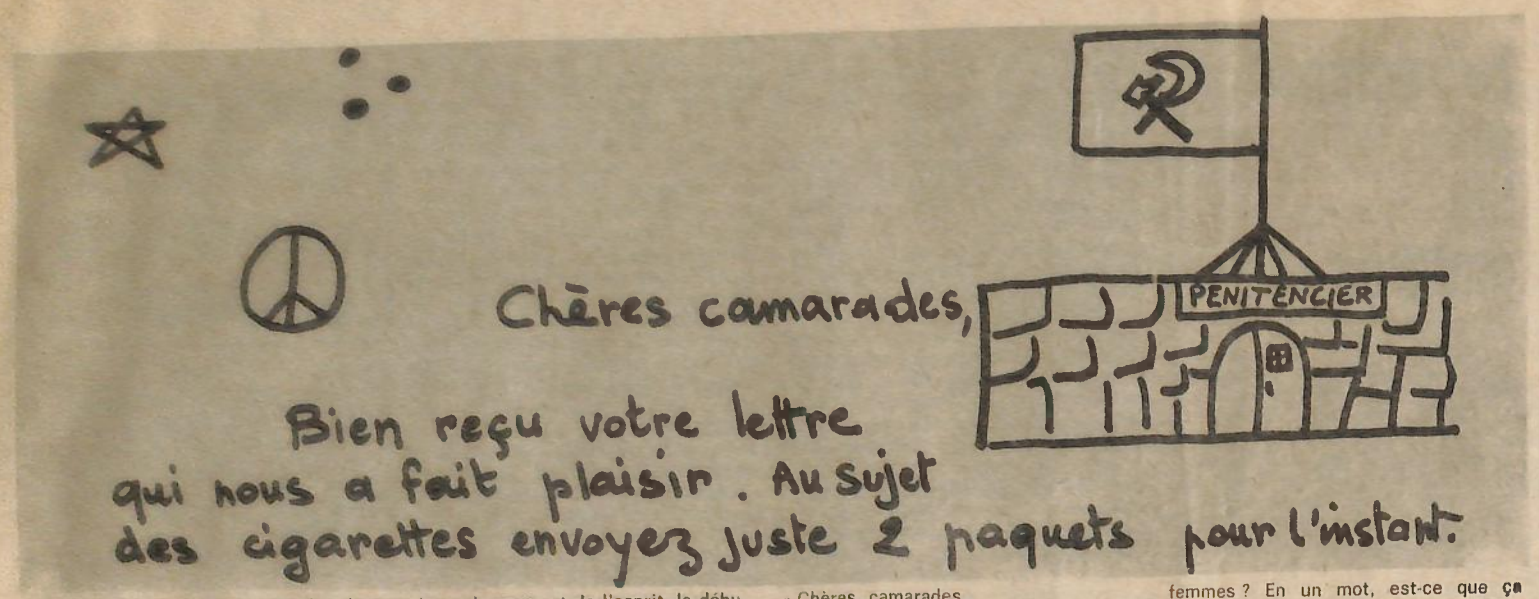
Je cherche un copain expérimenté pour me donner des leçons de batterie. Ecrire à « TOUT » ou passer à « La Commune » qui transmettra.

VIENT DE PARAITRE :
DOSSIER PORTUGAL
ANTI-IMPERIALISME - N° 1

— **Portugal : Pays semi-colonisé et colonisateur.**
— **Les déserteurs parlent.**
— **Violence bourgeoise et violence révolutionnaire.**
— **Massacres en Angola.**
— **« L'Unita » parle.**
— **La France et les colonies portugaises.**

Pour toute correspondance écrire à la librairie « La Commune », rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris-13e.

On peut le trouver à la librairie « La Commune ».



Le système avilissant des taules, la mort lente du corps et de l'esprit, la déhumanisation des rapports, les règlements absurdes, tout ça, on en a beaucoup parlé. Mais une taule, ce n'est pas que ça, les détenus ne se laissent pas réduire à des numéros de matricule, et le système a bien des failles. Entre taulards, il existe une vie collective très riche, faite de discussions, de fraternité, de chaleur humaine, car on a le temps de se connaître, contre les matons et l'abrutissement du régime.

Dans la petite taule où j'étais, nous étions quelques femmes seulement, et une cinquantaine d'hommes. Il y avait un système de P.T.T. clandestins, qui parmi les détenus était le secret de Polichinelle, mais qui fonctionnait depuis 8 mois sans avoir été découvert par les matons, pourtant toujours à l'affût.

Mon histoire (vraie) a commencé comme ça : nous, les filles, on montaient aux fenêtres pour faire bonjour aux gars en promenade. Deux murs et deux cours nous séparaient et on ne pouvait pas se parler, il aurait fallu gueuler et ça ne regardait pas les matons. Un jour, on a décidé de s'écrire, puisqu'il y avait un moyen déjà bien rôdé.

Première lettre, réaction normale des gars, détenus depuis de longs mois : ils nous décrivent en long en large et en travers comment ils font l'amour.

Nous, c'est-à-dire une autre jeune femme et moi, on se gratte la tête au début puis on décide de leur dire que leurs exploits de petits mâles ne nous épatent pas, qu'on en a vu d'autres, on leur signale qu'on est pas seulement des culs à baiser.

Dans leur deuxième lettre, très chouette, ils nous font des excuses et nous demandent de les comprendre, qu'ils sont là depuis longtemps, qu'ils ont besoin d'un peu de chaleur. La correspondance a repris et on a discuté très ouvertement d'un tas de problèmes, on est revenu à la sexualité et ils ont vachement apprécié que nous, des femmes, on réponde à toutes leurs questions. On a parlé des voleurs, de la fauche, de la société pourrie, de la drogue, on s'envoyait des caricatures de matons, etc.

Les lettres sont à sens unique parce que celles que nous avons envoyées sont restées avec les copains encore dedans ou ont été brûlées.

« Dimanche matin,

« Non, on ne fait pas la gueule, nous ne sommes pas si fiers que ça pour dédaigner des filles sympas comme vous...

On va tacher de vous raconter un peu comment on vit et ce qu'on fait. Nous sommes à 7 dans un réfectoire où ceux qui veulent fabriquent des chaises en paille. On n'est pas très encouragés à faire ce boulot car le concessionnaire civil qui nous emploie nous paie 4 F par chaise qui, après les différents prélèvements de l'administration ne nous laisse plus que 1 F, à cantiner. En travaillant normalement, un gars se fait 2 F cantinables par jour. Le sol du réfectoire est constamment jonché de joncs et de paille on se croirait parfois dans une étable et quand Alfred (c'est le surveillant chef) passe nous voir, il gueule vachement (ça fait de la distraction). Autrement, on lit, on écrit, on discute à longueur de journée, on rigole (il ne faut pas se laisser abattre parce qu'on a tous des peines assez longues à purger, la plus petite pour l'instant est de 18 mois).

Le soir à 18 h 30 on monte au dortoir et on discute tard de n'importe quoi, parfois on s'engueule parce qu'on n'est pas d'accord, mais ça s'arrête là et on s'entend très bien.

Au fait, vous avez l'avantage de pouvoir cantiner des cigarettes blondes, pourriez-vous nous en faire parvenir, vous nous direz ce que vous désirez en échange. D'accord ? Parce que les hommes en prison n'ont pas le droit aux blondes (je parle des cigarettes, car les femmes évidemment c'est pareil).

Il faut que Bécassine se méfie car le petit Mick a l'air de tomber amoureux, il n'arrête pas de parler d'elle. Quand il reçoit un mot d'elle, il rougit jusqu'aux oreilles et il est tout content pour toutes la journée.

Pourquoi vos lettres ne sont-elles signée que par une seule, vous êtes combien exactement et combien de femmes de moins de 35 ans (au-dessus c'est plus coriace).

Chez nous le plus âgé a 31 ans. Combien avez-vous respectivement de prison à faire ?

Nous :

ANTOINE : condamné à 3 ans. Il lui reste 18 mois à tirer.

HERBERT : presque fini une peine de 1 an, mais 2 autres affaires à passer.

PEDRO : condamné à 15 mois, il lui en reste 7 à faire.

MICK : condamné à 18 mois, il lui en reste 14.

Bon ! on vous quitte pour l'instant en vous envoyant de tendres baisers amicaux.

Répondez vite, nous nous ennuyons.

A. H. P. M.

Mort aux vaches et aux magistrats de mort. »

« Chères camarades,

Bien reçu votre lettre qui nous a fait plaisir.

Pourquoi deux de vos camarades ne veulent-elles pas se joindre à vous pour écrire ? Ont-elles des complexes, ou encore sont-elles trop fières pour lier amitié avec des taulards ? Et puis après tout, qu'elles restent dans leur coin, on n'aime pas les pimbêches. Le petit mot d'Aline suffit à nous la rendre sympa... Bon ! nous sommes contents de savoir que vous serez dehors dans moins de deux mois (ça se fait sur un pied, en équilibre sur le bord d'une tinette).

On vous envoie le portrait de Belfégore (Belfégore, c'est la matonne, la femme du chef, beau couple !) vous nous direz s'il vous plaît. Vous n'avez qu'à l'encadrer et l'accrocher sur votre porte, ça lui plaira à elle aussi et elle vous fera sûrement avoir une grâce. Il n'y a donc qu'Aline qui va rester, mais espérons que son délit n'est pas grave et qu'elle sortira rapidement.

Pour l'amour éternel, nous n'y croyons pas non plus, mais pour nous l'infidélité d'une femme est une faute grave, à moins que cela ne fasse partie des concessions faites avant de vivre ensemble. Une femme n'appartient qu'à soi quand elle est sienne, (ou alors c'est la femme du peuple, il ne faut pas charrier). Mais à nos yeux, il est tout de même acceptable qu'après plusieurs années de vie commune, une femme désire un amour physique neuf, car l'habitude tue le désir. C'est con, mais c'est vrai. Donc l'époux ou l'épouse peut être infidèle occasionnellement, mais pas ouvertement. Et puis merde ! Chacun fait ce qu'il veut après tout. A ce sujet, on voudrait vous poser une question, mais n'y voyez pas de vice de notre part, répondez-y franchement. Est-ce que la privation d'amour physique se fait ressentir douloureusement pour vous, femmes ? En un mot, est-ce que ça vous travaille quoi ? Nous, ça nous manque énormément, c'est pourquoi on voudrait savoir si l'effet de cette abstinence forcée est le même chez une femme que chez un homme. On se doute bien qu'un curé ne doit pas rester chaste toute sa vie, ou alors il se masturbe (ou il est impuissant). Alors on voudrait savoir si une bonne sœur qui est, malgré son déguisement, une femme comme vous (détenues) peut tenir le coup et repousser toute sa vie le désir le plus légitime du monde humain et animal. On ne peut savoir que cela par vous (à condition seulement que vous soyez franches).

Bon ! nous vous quittons pour l'instant en vous envoyant de grosses bises et en vous souhaitant un bon moral (d'après les éclats de rire que nous entendons parfois venant de chez vous, on ne peut qu'en déduire que vous ne vous laissez pas abattre, tant mieu !).

Des grosses bises,

Antoine, Herbert, Pedro, Mick. »

Là-dessus, nous avons répondu séparément, Aline et moi, ayant des choses différentes à dire. Aline a surtout insisté sur la privation de ses enfants ; moi j'ai surtout parlé de la privation d'amour physique qui est aussi très pénible pour une femme.

« Chères camarades,

Plusieurs individus ne pouvant pas exprimer en bloc leurs idées personnelles sur une même lettre, nous avons décidé d'écrire séparément. Ça vous fera d'ailleurs plus de sujets à débattre puisque, à notre grand plaisir, vous semblez vous intéresser à cette correspondance. Ça fait du bien de trouver dans un lieu aussi sordide des filles aussi intelligentes et aussi réceptives. Sois certaine, Aline que ton geste est très apprécié, plus peut-être que tu ne le comptais, oui, plus, car pour une raison que je ne tiens pas à dévoiler je te jugeais il y a peu de temps encore, comme une femme stupide et sans cervelle. Ta lettre démontre clairement le contraire... Au sujet de ceux qui ont de très jeunes enfants, j'ai su par hasard que tu en as deux, j'imagine facilement ce que tu peux ressentir pour eux dans cette situation. La prison doit être pénible pour une femme, mais pour une mère c'est inhumain et inadmissible que des barreaux la séparent de ses enfants. Mais, pour t'encourager dans certains moments de cafard, songe à la joie que tu auras à les retrouver à ta libération. Malheureusement, nous ne pouvons châtier les responsables de ce genre d'injustice. Nous tous qui voudrions voir une société plus humaine et une justice plus équitable, nous ne pouvons que nous résigner, car gueuler, cogner et tout casser ça ne sert à rien devant cette organisation qui n'est en fait qu'une machine immonde tellement les sentiments humains en sont exclus. Mais chacun dans sa vie attend quelque chose de bon, par période, alors toi c'est pareil. Sans que tu le dises, tu dois être très attachée à tes enfants, alors patiente, quand l'épreuve sera terminée pour toi, tu seras encore plus heureuse de les avoir auprès de toi.

Toi, Bécassine, tu as les idées bien arrêtées sur les questions amour, fidélité, etc. La question des gosses ne doit pas intervenir dans un ménage brisé, ça ne doit pas retenir l'homme et la femme qui ne se supportent plus. Mais les enfants ne doivent pas en subir les conséquences, je veux dire que tout doit être mis en œuvre pour qu'ils ne manquent pas d'affection, qu'ils ne soient pas délaissés et enfin qu'ils ne manquent de rien. Ils ne seraient pas plus heureux de voir leurs parents s'engueuler et se foutre des claques sur la gueule... Il n'est pas exact, ou du moins ce n'est pas une règle générale que l'homme marié n'éprouve plus rien pour sa femme un jour ou l'autre, l'amour au cours des années se modifie bien sur, mais il subsiste l'affection, la tendresse et surtout une certaine entente sexuelle, la vie à deux ne devient jamais désagréable. Il n'est pas exact non plus qu'une femme ne jouisse que plusieurs mois ou années après avoir été déflorée. La première expérience ne peut pas lui apporter beaucoup de plaisir, mais par la suite, si elle fait l'amour avec un partenaire habile elle connaîtra la jouissance. Car s'il existe beaucoup d'hommes qui considèrent ça comme une purge (tu le dis si bien) il y en a tout de même une autre catégorie, ceux qui aiment l'amour bien fait. Je ne comprends pas comment un homme peut retirer du plaisir à faire l'amour comme un lapin, on éprouve tout de même plus de sensations quand la jouissance est commune. Non ! rassure toi, nous ne pensons pas que tu te jettes à la tête de n'importe qui, pourquoi ? Il faut bannir l'hypocrisie et débattre librement et sans complexes de ce sujet tabou de la société, ce sujet qui représente pourtant la chose la plus naturelle qui soit. Et le type qui dirait qu'une femme est une salope parce qu'elle avoue aimer l'amour physique serait un bel imbécile. Tu as raison également quand tu dis qu'il faut avoir plusieurs expériences sexuelles. En effet, si tu as plusieurs bonbons devant toi, comment pourrais-tu savoir celui qui est le meilleur si tu ne les goûtes pas ?

J'aime la pop-musique [réponse à une question posée par nous], mais seulement au point de vue musical car à mon avis personne ne peut surpasser des chanteurs de jazz tels que Ray Charles, James Brown qui ont une voix qui me file des frissons dans le dos, tellement elles expriment bien la douleur, la joie ou la colère.

Vous remercierez la fille qui reste dans l'ombre par amour mais qui nous souhaite bon courage néanmoins.

Le poing qui écrase la tête à Alfred [dessin classique écrasant la tête du maton. A mon avis, il le mérite car il ne s'est pas privé de fouetter des gars à coups de nerfs de bœuf. Seulement, ça ne se sait pas], nous a fait rire, mais il n'est pas si méchant pour qu'on l'aplatisse aussi impitoyablement. Pauvre petit Alfred ! Bien content que Belfégore vous ait plu, nous vous en ferons d'autres quand nous nous sentirons courageux.

Il fait froid, mais bientôt l'été sera là et vous serez toutes dehors. Nous, nous serons toujours ici pour de longs mois encore, alors écrivez souvent pendant qu'on peut profiter encore de votre amitié.

A bientôt, courage à toutes et grosses bises, plein de grosses bises (partout).

HERBERT.

LA DOUCE BELFÉGORE

Ensuite vient une lettre qui a dû être brûlée parce qu'on craignait une fouille. Ils nous demandaient ce qu'on pensait des voleurs et si on trouvait juste que les ouvriers se crèvent toute leur vie pour des miettes.

En réponse, je leur avais donné des exemples de vol : Fauchon et les tickets de métro volés l'année dernière au moment de la hausse, et distribués aux sorties de boîtes. J'avais dit aussi que je trouvais tout à fait normal qu'on fauche dans les grands magasins.

« Salut les copines !

On apprécie les mentholées, merci beaucoup. Bécassine, tu deviens de plus en plus intéressante et on gagne à te connaître. Tu as une conception claire de la vie en général, mais peut-être un peu trop idéalisée. Dans ta théorie sur l'amour sexuel, je n'ai aucune contradiction à t'exprimer car je crois qu'il faut raisonner ainsi pour être heureux en ce domaine. Mais plus tard, tu parles de vie en tribu. [Question leur demandant s'ils se trouvaient bien dans la vie dehors, s'ils n'aspiraient pas à d'autres formes de vie]. Tu penses sans doute aux kibouts israélites. C'est peut-être une bonne solution, mais je la trouve irréalisable. Tu es animée par le désir de tout déraciner pour reconstruire une société où personne ne se sentirait frustré, où les mots liberté, égalité, fraternité auraient enfin leur place. Moi aussi, je voudrais qu'on s'unisse pour tout changer, pour qu'il n'y ait plus de cochons de capitalistes à se prélasser dans des villas qui logeraient cinq familles d'ouvriers, pour que ces chiens là connaissent la valeur de l'argent qu'on gagne en travaillant, etc. Mais la masse reste inerte depuis trop longtemps, les ouvriers sont trop passifs, les grèves ne durent pas, ils se laissent tous avoir par de belles paroles, c'est écœurant de voir ces gens-là trimer du matin jusqu'au soir sans réaliser que leur salaire ne sert qu'à les maintenir en condition pour qu'ils continuent justement à produire la même camelote qui enrichit leur seigneur, le patron. Mais autre chose me dégoûte : les pensées de Mao sont très édifiantes et définissent d'une manière parfaite ce que devrait être la société. Mais crois-tu qu'il suive sa propre doctrine en roulant dans une bagnole de 30 millions. Tu ne le sais peut-être pas, mais il s'est payé une des dernières nées de Mercedes, six portières, télévision, téléphone, etc... 30 millions, ça fait à peu près le salaire de 30 ouvriers pendant un an, médite un peu là-dessus. Quand on parle de la vie des hommes, on ne doit pas dire : « Faites ce que je dis, pas ce que je fais... » [Difficile de prouver ce que sont les calomnies de la presse bourgeoise !]

Pour les tickets de métro, c'est un geste très méritoire. Pour Fauchon, encore mieux car quand on sait qu'un salaud de richard peut y faire provision, on a envie de gueuler un grand coup. En distribuant la marchandise dans un bidonville, ils ont fait là une justice équitable. Mais combien y en a-t-il comme cela ? Une toute petite poignée, malheureusement, ça ne suffit par pour renverser les bases d'une société telle que la nôtre, hélas !

Les pédés et les gouines [réponses à des questions posées par nous] sont des anormaux, des malades qu'on ne doit pas rejeter totalement. S'il ne s'agit pas d'un dérèglement hormonal, ça peut provenir de l'enfance, d'une inadaptation ou de la faute des parents. Une gouine peut être devenue ainsi parce qu'elle a été déçue par ses expériences sexuelles avec des hommes malhabiles ou brutaux. Les pédés me dégoûtent, mais je ne leur jette par la pierre. Par contre, le spectacle de deux gouines faisant l'amour est excitant (enfin pour moi).

Je n'aime pas les maquereaux [réponse...] car je trouve inadmissible de vivre de la prostitution d'une femmes et tu charries un peu, car vous prostitution).

Tu parles de l'oppression des femmes et du charries un peu, car vous avez maintenant les mêmes droits que l'homme à peu de choses près. Ou peut-être ai-je mal compris ce que tu veux dire par oppression des femmes, explique-toi mieux. Je suis pour l'égalité entre hommes et femmes et je pense que vous êtes nos égales en tout et que vous êtes très défendues...

Plein de bises. Herbert.

P.S. : Que pensez-vous des drogués ? Etes-vous racistes, et pourquoi ? »

Il me reste à dire ce que tout ça nous a apporté.

D'abord du point de vue humain, je n'ai jamais eu dehors le temps de me faire des copains, car les relations des militants jusqu'ici étaient plutôt sèches. Là, on avait le temps et cela s'est fait avec une franchise qu'on ne rencontre pas toujours dehors. C'est justement parce qu'on a établi ce contact humain que toutes ces discussions ont eu lieu. Je n'ai jamais cherché à orienter les débats sur la « politique », ce qui est merveilleux, c'est que c'est venu tout seul.

En fait, ce qu'on a découvert de plus important, c'est que nous disposons d'une force que — même dans ce lieu où elle pense nous écraser — la bourgeoisie ne peut pas nous enlever : on est jeunes, on est nombreux, on sait se reconnaître et s'aimer.

on se bat...

Dans le dernier numéro de *Tout*, un article sur Buffon XVe était absolument unilatéral et nous a poussé à nous réunir pour en causer.

Il contient des erreurs de fait qui viennent au mauvais moment et il s'en dégage implicitement une position individualiste contraire à l'expérience des luttes dans le lycée, erreurs à travers une attaque bestiale contre une des profs qui s'est mouillée personnellement en soutenant les élèves et des actions. Ça tombe mal parce qu'il y a trois semaines une trentaine de fascistes lui ont proposée une corde pour la pendre et il lui font les honneurs de menaces physiques dans leurs affiches et dans leur canard. Or votre article dénature grossièrement sa démarche : pendant le procès Geismar elle faisait dans toutes ses classes de Philo, un cours sur la justice en commençant par exposer quelques idées de Platon et en enchaînant sur une discussion avec les élèves à propos du procès. Dans une de ses classes il y avait pas mal de fascistes et ils se sont servis contre elle de « l'interdiction de faire de la politique dans le lycée ». Il faut donc tenir compte que dans certaines classes il n'y a pas, loin de là, une majorité d'élèves qui luttent et comme tout ne se fait pas d'un seul coup il faut continuer à pouvoir discuter sans qu'immédiatement les centristes ou les fascistes puissent nous en empêcher. Bref ce cours sur la justice c'était à propos du procès de Geismar et pas de celui de Socrate. Nous ne pensons pas qu'il faille s'asseoir complètement sur l'Histoire et faire le coup du mépris total des idées de l'ennemi.

A part ça il y a beaucoup d'oublis significatifs qui donnent du lycée une image différente de ce qui s'est passé et de ce qui s'y passe réellement. Bien sûr on *s'emmerde* à Buffon comme partout, mais on se bat et c'est cela qui compte. Depuis le début de l'année les luttes ont été très nombreuses et en profondeur et c'est ça qui a été complètement oublié dans votre article.

Ce ne sont pas toujours les militants qui ont été à la pointe du combat, mais des tas d'élèves qu'on attendait pas. Des profs ont joué un rôle non négligeable et ont donné aux lycéens les coudées plus franches. Le mouvement s'est engagé et a gagné en force et en durée à l'occasion de certaines rencontres.

A l'occasion de la grève des profs un meeting commun prof-élèves a permis à un mouvement large de se constituer. Cette rencontre a permis à un tas d'élèves qui ne se connaissaient pas de rejoindre le mouvement. A l'occasion de l'agitation contre le procès de Burgos on s'est retrouvé à 1 200 dans l'amphi, même des élèves de 6e et 5e.

Les bonnes : à Buffon depuis trois semaines déja, on savait que trois types d'une terminale connus pas en tant que militants du reste, célèbres pour être pop-pop ou déconneurs, organisaient avec un orchestre une fête pop le mardi 30 mars à 17 h 30 à la sortie des cours, gratis, ou plutôt avec une quête qu'on a pas réussi à faire, vous comprendrez pourquoi...

Alors, le fameux soir, sur la scène, un décor tout à fait ce qu'il fallait pour la pièce de Genêt, dans la salle, 800 personnes l'orchestre joue, il est pas mauvais, un mec arrive, cabot - pédale - cultivé - artiste - démago - prof - paternaliste, on ne sait pas s'il joue vraiment... Du reste, pendant tout le spectacle, on ne saura pas si c'est du cinéma ou du vécu. Y en a qui crient : « Machin à l'usine ! » Ce mec veut absolument jouer sa connerie, il explique pourquoi sa pièce est révolutionnaire, en plus, les trois rôles, uniquement féminin sont tenus par des mecs qui commencent à jouer...

Les comédiens avaient prévu que l'orchestre apporteraient la contradiction, les empêchant de jouer. Mais leurs prévisions pour séduire Ils lancent aussi du pain dans la salle comme à Woodstock « amour et partage ! ». Quéquette ! le public a su apporter la contradiction tout seul à coup de tomates fraîches, d'œufs du jour, de riz de Ceylan garanti, de farine tamisée, bref, de la nourriture matérielle de première qualité... obligeant les comédiens à jouer sur le mode féerique et muet, (l'orchestre ne s'arrête pas de jouer), au milieu des petits suisses, tout le monde se promène, discute le coup dans la salle... Y en a qui en profitent pour engueuler des profs pourtant libéraux... Madame arrive (la maîtresse des bonnes) portée sur un trône, on lui lance de la farine, des confettis et serpentins... Sur ce, le protal arrive, il croyait assister à un spectacle culturel, des mecs le coursent dans le lycée, lui criant au derrière... Il a trouvé ça déplacé.

Au bout d'une heure, fin du spectacle et apothéose : un prof intervient (quelques-uns étaient dans la salle), bondit sur la scène gifle le travesti suicidé (c'est dans la pièce) en gueulant : « petite salope, dégoûtant, je vous emmène chez le censeur ! » Tout le monde y croit, il est couvert de petits suisses... L'orchestre s'arrête. Sur la scène, il ne reste que des feux de bengales. On révèle que le prof était dans le coup, déception. Le spectacle est fini. Ce n'était qu'une illusion.

Le lendemain on en reparle. Certains se plaignent de la fin brutale de la fête : « c'était répressif ». Expres, ripostent les mecs, la révolution ne se fait pas en une seule fête, pour la faire il faudra sortir du lycée.

Des lycéens de Buffon.

Puorquoi nous avortons

Christiane

Dans les caves des grands ensembles, des femmes de quelque expérience avortent des adolescentes. Entre familles pauvres, on s'entraide : on se passe des truce, des instruments. N'importe quoi. Rien n'arrête une femme décidée à avorter. Elle est aveugle au risque : de mort, 1 sur 200 ; de maladie, 1 sur 5 ; de répression (sous le régime de Vichy, peine de mort, avortements tout de même ; quand nous ne voulons pas l'enfant, nous nous en fichons totalement de ce que ces messieurs décident pour nous ; leurs aggravations de peine ne changent rien) ; la souffrance, n'en parlons pas, on verra quand on y sera ; et les conditions : saigner pendant des jours, en cachette, dans un lieu inadéquat, et les alèzes, et les cotons à faire disparaître, et sans médecin, et on ne sait pas « quand » ça devient grave, quand il est « trop tôt » pour aller à l'hôpital ; sans aucun secours ; tant pis ; et la faiblesse, et la dépression ; et les ennuis de travail ! Au diable tout. **L'avortement clandestin, c'est non-assistance à personne en danger.** Coincée, angoissée, le temps à ses trousses, la « primavorte », souvent toute jeune, souvent sans appui ni du père ni de sa famille, marche, contre la montre, vers l'unique solution. Avec en plus une rage amère contre tout ce qui la réduit à cette angoisse — inutile. Il faut bien que nous vous le disions : peut-être ignorante au début, elle a appris au cours de sa quête qu'à un mois et demi un avortement médical n'est rien. Elle n'a aucune reconnaissance pour ceux qui l'empêchent d'y recourir. Non. On la tue, c'est tout.

Forcer quelqu'un à porter un enfant dans son corps malgré lui c'est le rendre fou. Un homme n'a qu'à imaginer qu'on le place dans une situation de ce type, il va tout de suite comprendre. L'avortement est irrépressible. Les pouvoirs devraient renoncer au rêve d'obliger une femme à faire un enfant quand elle ne veut pas. C'est idiot de croire ça. Tout ce que les lois peuvent faire c'est la tuer, et elles le font 5.000 fois par an.

Les gains de l'opération ne sont guère brillants. Quelques rescapés qui ont tenu (mais dans quel état ?) jusqu'au quatrième mois de tentatives ratées, iront échouer à l'Assistance Publique, à la charge de cet Etat qui les a tant voulus et ne saura pas quoi en faire. Quelques autres seront les fruits mal toiérés de mariages de résignation, ce n'est pas comme ça qu'on fait des êtres vivants — mais peut-être n'y songe-t-on pas.

On n'obtient pas des masses d'enfants par cette méthode. On perd des femmes qui auraient pu en faire. On gagne uniquement des enfants non voulus. On perd sûrement des enfants voulus potentiels dont on ne peut pas faire le compte car ils nagent dans la mer sous forme inféconddée : dans un contexte de procréation forcée, l'envie de faire des enfants ne peut pas se développer authentiquement. Je suis dans ce cas et je connais des femmes qui le sont. C'est le désir même que la contrainte avorte.

LES FEMMES N'EN SONT PAS A AVORTER POUR RAISONS D'EUGENISME

Nous avortons quand nous ne voulons pas un enfant. Nous ne le voulons pas quand nous ne pouvons pas l'assumer — car c'est nous qui assumons, entièrement ou essentiellement.

Nos raisons d'avorter sont sociales. Elles tiennent toutes à l'état de la société ; à la condition dans laquelle les femmes y sont placées ; et à l'état de dévastation des relations humaines dans cette société ; c'est tout ; c'est tout simple. L'avortement est surdéterminé.

— **Aucune fille de la campagne** ou d'une petite ville **ne peut** se permettre d'avoir un enfant si elle n'est mariée. Or, c'est la même sorte de gens qui l'aura privée d'éducation ; qui l'a induite à coucher ; qui lui interdit d'avorter ; qui jettera l'opprobre sur sa maternité. Un tableau assez complet de coïncage, la seule issue étant l'avortement.

— **Aucune fille n'importe où ne peut** avoir un enfant si elle n'est (en plus de douée de la force de résister au blâme) un peu fortunée et un peu oisive. Les salaires des femmes sont inférieurs, soit pour un même travail que l'homme, soit parce que les travaux accessibles aux femmes sont inférieurs. Et il n'y a pas de garderies permanentes et gratuites. C'est tout. C'est tout simple. Une personne seule qui gagne sa vie ne peut pas se payer un enfant. J'ai été dans ce cas. On ne peut pas, c'est tout.

Ne dites pas qu'elle peut bien se payer un avortement. D'abord, elle ne peut pas en général s'en payer un bon. Ensuite, c'est tout de même beaucoup moins cher, et elle en pâtit seule. « Elle n'a qu'à faire un sacrifice ! ». M. Prudhomme et M. Thiers disposent toujours aisément du sacrifice des autres. Mais, dites-moi, pourquoi le ferait-elle ? Vous voyez une raison ?

— Si une jeune fille vit dans sa famille, s'ajoutent dans bien des cas **des tragédies inauthentiques dites « d'honneur »**. Ce n'est pas dans toutes les familles qu'on peut sans drame revenir arrondie et demander aide. La mère peut-être. Mais c'est généralement du côté du père que ça tombe. Ce respectable chef de famille n'a probablement pas une seule fois dans sa vie cherché à obtenir d'une femme qu'elle le suive au lit. Il a sans doute oublié. Sa fille le craint davantage qu'une fausse-couche.

— **Essayant d'échapper au patriarcat**, transitant vers un autre monde, il existe une sorte de fille qui a une autre vocation que celle de bonne ou d'intendante. Elle veut vivre par elle-même, elle se prépare pour un métier qui l'intéresse.

Elle n'aura besoin du mariage ni pour subsister, ni pour exister socialement. Pour la vie amoureuse il n'est nullement nécessaire. Pour se cuiner non plus : la différence entre un homme et une femme économiquement autonome est que, elle, elle n'a pas besoin d'une femme.

Si, malgré l'usage, probable dans ce cas, de contraceptifs, un accident se produit quand elle étudie encore, c'est sa vie entière qui est remise en question : elle ne peut, seule, en l'absence de garderies gratuites permanentes, avoir la charge d'un enfant et poursuivre ses études — le patriarcat la rattrappe là au tournant. C'est l'arrêt, sacrificiel — ou l'avortement. Je fus dans ce cas.

Plus tard, si elle est de taille à surmonter l'ostracisme qui frappe encore les enfants nés d'une femme, elle pourra en avoir un ; à condition de n'être pas restée stérile d'une opération mal conduite et tardive — malheur qu'un avortement médical fait à temps lui eût évité.

Elles n'avaient qu'à ne pas faire l'amour, dites-vous ? Excusez-moi, n'avez-vous jamais, vous-même, au cours de votre vie, tenté de convaincre une fille de le faire avec vous ? Je ne vous en blâme nullement. Mais — soyons logiques : tout homme qui a mené une ou des opérations de séduction se devrait de militer avec ardeur en faveur du libre avortement. A bien regarder, il est extrêmement curieux qu'un homme non vierge ou non strictement monogame depuis son début puisse se déclarer contre, et j'ai grand peur qu'il y en ait. Et comment les appeler, sinon des porcs ?

— **Justement, il y a beaucoup de filles**, même parmi celles que vous diriez « frustes », qui, s'étant laissées convaincre, ne veulent pas un enfant d'un porc. Le porc est une très grande cause d'avortement, beaucoup plus fréquente que le chromosome 21 et pourtant bien moins souvent avancée dans les débats — *menés il est vrai par des hommes en général*, ou si avec des femmes, minoritaires, et tolérées à condition d'être bien sages. Il faut en parler, de cette cause. Il faut y venir.

Le porc se présente au départ sous l'aspect charmant de l'homme qui veut charmer, c'est bien normal. Mais ensuite, pour des raisons qui ne sont pas vraiment sa faute mais relèvent parfois de la psychanalyse, c'est-à-dire du patriarcat, et toujours du contexte social de relations dévastées — il se laisse voir sous un aspect différent, dont il ignore tout à fait l'horreur (je n'entre pas dans le détail. Voir par exemple Ambre n° 1, ce qu'ils appellent « sex-test » et qui est en fait un vibrant témoignage involontaire de cette horreur et de l'état de dégradation des rapports hommes-femmes).

Pour une femme, c'est *très important de faire un enfant — tel enfant*. Cela ne se sait pas assez. Vous pouvez me croire qu'elle préférera mourir à 1 chance sur 200 et même plus que faire un enfant avec de la semence qu'elle n'estime pas. C'est aussi intime et physique que ça chez nous. Nous sommes regardantes sur la semence. Comme un paysan pour sa patate. Peut-être encore plus. Pour rien au monde on ne fera cet enfant-là, on ne « reproduira » cet homme-là. Croyez-moi, c'est pire qu'un mongolien, et l'avoir dans son ventre c'est aussi dégoûtant qu'un ver solitaire. Aussi sommes-nous bien obligées de vouloir l'avortement sans conditions : cette raison-là est majeure, et aucune législation ne peut l'étalonner.

— **Les raisons des femmes mariées sont un peu différentes, mais il est connu que beaucoup se font également avorter.**

— *Si les raisons des femmes mariées*, nombreuses elles aussi à se faire avorter, présentent une image un peu différente, elles se rattachent aux mêmes sources : **condition sociale des femmes.**

Sur celle qui a déjà 8 gosses, l'humaniste consent à se pencher : quand elle est près de crever ayant payé largement sa dette, non due, à la société, on commence à songer à une remise de peine. Il est vrai qu'une mère de 6 enfants a parfois autant de fausses-couches, dues aux moyens du bord, ou à des vestiges d'anciennes traditions un peu égarées — dommage, pour ces femmes, cet oubli : la médecine qui y a concouru activement aurait dû leur faire don en échange de sa science souveraine en même temps qu'elle permettait la survie d'enfants plus nombreux...

Les femmes à qui le mari fait des chapelets d'enfants avortent dès qu'elles atteignent le seuil de conscience suffisant. Une mère de 11 enfants qui n'avorte pas c'est parce qu'elle ne sait pas, n'a même pas de sorcière, n'a pas un sou, et est complètement écrasée.

Il y a aussi les mères de peu d'enfants qui n'en veulent pas un de plus. On les rencontre plutôt en ville, et à partir des classes dites moyennes, et dans les sociétés dites d'abondance, dont ce besoin de limitation est typique. Il s'y introduit souvent une rationalisation : deux enfants, c'est raisonnable, dans une époque de démographie galopante. Cette cause d'avortement est appelée : égoïsme. De quoi est-il fait, cet « égoïsme » ?

Prenons une femme qui a élevé deux enfants. Ils s'habillent seuls, ils vont à l'école. Son temps de travail peut descendre aux alentours de 48 h/semaine, au lieu du double ou plus (tâches domestiques, surveillance permanente). Elle a maintenant « le temps de souffler ». En s'organisant, elle peut envisager de reprendre un jour son travail si elle en avait un. Ou de se mettre à quelque chose, si elle en a encore l'envie. C'est çà. Elle respire. Elle en sort. Crac. Ah non. « Recommencer à pouponner », non. Et de nouveau, clouée à la maison : le métier de ménagère est une claustration ; le sait-on ?

Elle a compris : 8 heures par jour, c'est à peu près humain, du moins c'est comme tout le monde. Au-dessus, c'est la surexploitation. La surexploitation ménagère c'est une forme de mort mentale. Si elle y retombe elle sent qu'elle est fichue. Egoïste ? Elle défend sa peau.

— **Les femmes avortent parce qu'elles sont « sexuellement libres »**. Dit plus correctement : dans la mesure où elles cessent d'être serves.

En vérité, le seul moyen d'empêcher les femmes d'avorter c'est de les enfermer sans rien leur enseigner et ne les sortir que le matin des noces, pour qu'elles puissent aller jusqu'à la maison de l'époux. L'excision serait conseillée pour plus de sûreté. A partir du moment où elles ont accédé à de l'instruction et ont pu vendre leur force de travail (fût-ce à prix inférieur), il se produit pour elles aussi ce phénomène de civilisation : la sexualité et la procréation se manifestent comme distinctes.

Le moyen pour elles de réaliser cette distinction **est la contraception**, et, tant que les anticonceptionnels convenables ne seront pas accessibles (au fait, que se passe-t-il avec cette herbe indienne que des savants avaient herborisée et qui rend les femmes stériles pour six mois ? Et que devient la piqûre trimestrielle ?) et largement socialisés, l'avortement sera nécessaire.

Mais, si d'un côté les hommes encouragent cette « liberté sexuelle » inéluctable, dont ils tirent des satisfactions et dont leurs industries tirent des profits — d'un autre et dans le même mouvement cette liberté sape les fondations (le patriarcat) de leur société, et ils essayent fiévreusement à la fois d'en jouir et d'en limiter les dégâts. D'où l'effarant bordel dans lequel nous vivons. Les femmes, avec leur intuition bien connue, parfois même renforcée par l'analyse, sentent que les lois coercitives, apparemment destinées à étoffer les armées, ou le volant de sous-emploi, sont plus essentiellement dirigées contre l'autonomie dont l'Histoire les investit. Ce sentiment affermit leur résistance, et les amènera à avorter de plus en plus, à en découvrir les moyens — au besoin eux aussi autonomes.

Le processus est irréversible. Il est trop tard pour réenfermer les femmes. Elles se feront avorter, pour faire l'amour de façon « civilisée » — autant que cela se peut.

— **Enfin j'avance une hypothèse**, qui, contrairement à ce que j'ai dit jusqu'ici, n'est pas fondée sur des observations, enquêtes, ou expériences personnelles.

Les rats, dans les cas de surpeuplement, ont un stress de la fécondité. Les hommes ont un peu perdu le contact avec leurs instincts, et totalement le pouvoir de la commande spirituelle sur leur corps. Les femmes, grâce à leur sous-développement, plutôt moins. Peut-être commenceraient-elles une façon de stress. Et la revendication du libre avortement serait, en plus du reste, un profondément intuitif cri d'alarme ? Il faudrait peut-être tendre l'oreille.

Le racisme et les émigrés

A la sortie de Flins, un ouvrier arabe nous a donné cette lettre pour qu'elle soit sortie en tract à l'usine et publiée dans « Tout ».

Il nous permet de vous appeler pour la première fois, en criant de toutes nos forces après une patience qui ne nous a coûté que des insultes honteuses et qui nous a étouffé et nous tenons à vous faire savoir, camarades et tous ceux qui luttent contre les idées racistes et le racisme en entier, contre l'esclavage dirigé et commandé par les patrons et leurs chefs qui sont des flics en personne, que l'honneur, la dignité, le respect des immigrés sont gravement touchés, ils n'ont plus de valeur chez ces messieurs et ça, on le savait depuis bien longtemps ; ce qui est plus pire encore et nouveau, c'est qu'il vient de naître un encouragemnt de ces responsables à chaque ordure ou garce qui nous insulte ou qui nous traite de sale race ou bougnoule, ou qui nous envoient leurs sales empoisonnements, c'est dans ces ateliers où les chefs dominent avec tous leurs moyens dégueulasses que se passe ces sévices horribles et dégoûtants en particulier à la régie Flins CKD où on vous traite de connard de la saleté de votre race, pourquoi ?

Si parce que vous avez souri à une putain en retraite, ou parce que vous l'avez bousculée à côté de l'appareil du café parce que vous ne l'avez pas vue, et en conséquence elle vous adresse des insultes où elle vous traite de saleté ou de lache en vous brisant le cœur, Pourquoi ?

Parce que vous êtes un africain (algérien ou marocain) et quand vous portez plainte chez un des responsables au bureau, il vous dit : « Ne me fais pas un cinéma, allez, au travail, je ne veux rien savoir ». Il vous dit ça parce que vous n'êtes pour lui qu'un étranger, qu'un sale type, on n'est pour ces bouchers que des chiffons avec lesquels ils essuient leurs mains trempées dans notre propre sang et notre sueur. Ils ne se réjouissent que quand leurs mouchards ou vipères à lunettes nous crachent sur la gueule. Et sachez, frères et camarades que nous avons perdu tout ce qu'un homme libre peut aimer :

La liberté, l'honneur,, la dignité, ces droits sont avant tout le capital d'un être humain libre qui ne demande rien que de vivre et qu'on lui fiche la paix car c'est ce capital qui nous oonnera le courage, la fierté de lever notre tête plus haut contre les moyens qu'ils emploient pour nous moucharder et nous faire souffrir toute la vie et sachez, camarades que le travail, l'argent ne sont que des moyens paisibles et ils nous font vivre une vie aussi dégoûtante que la nôtre.

Sachez, frères que vous n'êtes plus comme vos parents qu'ils exploitaient il y a une dizaine d'années en les fouettant sur le dos, ces parents n'existent plus, on les a enterrés il y a bien des années, leurs idées raciales et purement colonialistes les rendent, camarades, de plus en plus sans esprit, leur furieuse folie leur donne davantage l'envie de nous exploiter et de nous voler, cette furieuse folie les fait croire les maîtres de l'univers.

Et n'oublions pas camarades, que notre malheur est dans nos mains, unissons-nous pour une bonne fois et pour du bon, et soutenons tout ceux qui nous défendent, ceux qui savent le secret du racisme et les racines de la haine, écrasons ceux qui nous écrasent, brisons notre silence, notre peur, pour que notre colère leur crée des problèmes désastreux. Sans liberté, sans honneur, une vie qui n'est possible que pour des esclaves ou des condamnés à mort.

Et nous tenons à souligner à M. Leclerc, contremaître dans ce CKD raciste, et qui est enquêteur sur les injustes insultes racistes de mademoiselle Rose-Marie, adressées à notre frère Sakim et à toute la race arabe entière, qu'on a pas oublié le procès et qu'on attend toujours cette justice. Et qu'elle soit faite lisiblement et sans délai, car vous avez vous-mêmes interrogé les témoins et que votre promesse sera tenue loyalement, et dans le cas contraire, nous vous accuserons de l'injustice raciale, et nous défendrons nous-mêmes nos justes droits avec tous les moyens que nous possédons jusqu'à la victoire finale.

Des filles, et un mec

Une fille :

Il y a moins de distances... moins de différences entre une femme et une femme, qu'elle soit ouvrière, employée, paysanne, rien du tout, lycéennes... Il n'y a pas de fossé entre femmes.

Un mec :

Ouais, c'est vrai. Un mec, tu restes le mec de ton propre milieu. Les étudiants, les ouvriers, par exemple, ils ont deux cultures différentes, deux enfances différentes. Les femmes, elles ont la même enfance, non ?

Une fille :

Oui, mais avant de se parler, on le savait pas. Les femmes avaient honte de leurs désirs, n'osaient pas parler d'elles-mêmes, mêmes entre elles et avec les mêmes problèmes. On ne se connaissait pas et on se haïssait. Maintenant on s'est découvertes et on existe.

Une fille :

On était sous-estimées, méprisées, humiliées, brimées, dominées par les mecs et en plus on était jalouses, rivales, ennemies entre nous.

Une fille :

Et surtout on croyait qu'ils avaient raison.

Une fille :

C'est-à-dire ou bien on était soumises et douces, ou bien on essayait d'être comme des mecs, on les mimait. Finalement, les « femmes actives-émancipées », ce sont des singes des hommes, elles s'identifient aux valeurs masculines et elles perpétuent les définitions de l'oppresseur. Un peu comme les bourgeoisies nationales de certains pays colonisés aspiraient à s'identifier au colonisateur, La domination s'appuie toujours sur l'humiliation de l'opprimé.

Par exemple : les algériens sont fainéants, incapables mais il étaient bien CONTENTS de la présence des français qui LEUR construisaient des hôpitaux et des écoles, qui leur DONNAIENT du travail... A peu près, comme nous, les femmes, nous serions censées être masochistes et aimer notre oppression... Les femmes-actives reconnaissent la supériorité des hommes, de leur mode de vie et se jugent entre elles avec des critères masculins de domination, de concurrence, de compétition, d'autorité. Et le but essentiel reste le même : plaire aux hommes ou leur ressembler, c'est-à-dire maintenir leur oppression.

Une fille :

Maintenant on s'est rendu compte que toutes les définitions qu'on donnait de nous, elles sont complétement fausses et ne correspondent à rien de réel en nous... Maintenant nous sommes des sœurs et des alliées.

Un mec :

Etre active, c'est quand même pas seulement être comme un mec ?

Une fille :

J'en sais rien... Ce qui est essentiel pour nous aujourd'hui, c'est de nous définir nous-mêmes et de définir notre rythme, notre lenteur, notre violence et de nous réaliser à partir de ça sans attendre le retour du mari, sans suivre son rythme, ses initiatives, ses projets, sans attendre de lui la solution de chaque problème. C'est arrêter de nous réaliser sur le modèle des hommes.

Une fille :

On ne veut plus être consultées de temps en temps et avoir juste le droit de dire notre avis timidement et du bout des lèvres ou bien considérées comme des femmes-qui-parlent-entre-elles-et-qui-ricanent. Tu comprends, les mecs ils veulent rester des chefs et s'ils acceptent de parler avec nous,c'est à la condition qu'on enfile le carcan de leur discours et de leur manière de parler. Mais nous, on veut pas être traitées d'égale à égal sur LEUR terrain et on lutte pas pour s'approprier leur place, On lutte pas pour conquérir ou s'accaparer leurs ambitions mais on veut vaincre pour détruire l'oppression des hommes et pour réaliser nos désirs. On ne veut plus qu'ils parlent de nous, qu'ils proposent à notre place et on veut pas non plus parler comme eux ou devenir nous-mêmes des chefs.

Un mec :

En quoi on est le plus oppresseurs ?

Une fille :

Vous êtes pas plus oppresseurs en ceci ou ça. Vous l'êtes tout le temps, sur tous les plans.

Un mec :

C'est-à-dire ?

Une fille :

C'est-à-dire sur le plan physique, intelectuel, sexuel, sentimental, social. Sur le plan physique, c'est simple. C'est le chantage à la force, c'est la domination par la violence et la brutalité. Sur le plan intellectuel, c'est le mépris total ou le paternalisme. En général, c'est le viol idéologique permanent : on veut nous imposer nos idées, notre degré de compréhension, nos analyses, notre niveau de conscience. Il y a une aide qui est une violence, c'est celle des conseils...

Une fille :

Ou de l'oreille bienveillante et paternaliste...

Une fille :

C'est pour ça qu'on est souvent pas d'accord avec la pratique politique des militants gauchistes, parce qu'ils reproduisent avec les ouvriers ou les lycéens ou les paysans, les rapports de dominatoin et de paternalisme qu'ils ont avec les femmes. Ils les encouragent, ils applaudissent et en même temps ils font passer leurs mots, leurs analyses politiques. Ils n'écoutent pas, ils imposent leur parole.

Une fille :

On préfère dire des conneries et faire des erreurs que de ne pas exister, pas parler ou exister selon les mecs. On sait pas très bien se débrouiller ni comment fonctionner mais si on n'ose pas penser toutes seules on pensera jamais. Si on prend pas le temps de penser, d'écrire, de créer notre propre discours, on laisse aux hommes le privilège de la pensée et du langage. Tout est à inventer.

Une fille :

Quand je suis quelque part avec un mec, j'en ai marre de m'entendre dire : « Qu'est-ce que « VOUS » faites, « VOUS » rentrez maintenant, ou « VOUS » allez etc., et j'en ai marre qu'un mec dise « ON » en parlant de moi et de lui. Tu vois, arretez de nous marier...

Une fille :

Sur le plan sexuel, « les femmes ont toujours été définies en fonction de ce qui fait jouir les hommes ». Notre plaisir, notre désir, nos envies commencent à peine à exister de manière indépendante. Jusqu'a maintenant on n'a jamais eu la moindre initiative sexuelle...

Une fille :

Maintenant c'est vraiment difficile de parler de nos relations sentimentales et sexuelles avec les hommes.

Une fille :

Si on regarde derrière nous, on a toutes la même expérience de relations de couple qui sont autant d'échecs répétés et d'oppressions successives. Maintenant on se découvre et on découvre l'oppresseur, alors c'est plus facile de sourire à une fille que de sourire à un mec. Tu comprends, ce qui nous a toujours bloquées, c'est d'avoir besoin d'un homme et de s'en remettre à lui. Parce qu'un homme c'est fort... et si un homme est fort, toi la femme t'es une merde.

Une fille :

Les seules relations enthousiasmantes qu'on peut avoir maintenant, c'est avec les filles — c'est avec les filles qu'on rit.

Une fille :

Tant que t'as pas conscience de ton oppression, ça va mais une fois que tu as compris que celui qui t'opprime est le même que celui qui opprime tes amies, qui détruit ta confiance en toi, qui détruit la confiance mutuelle des filles entre elles, tu te dis que sa force... Tu vois, le passé des femmes est le même. Notre histoire est une histoire identique et collective. Mais pour créer des relations nouvelles, on est en face de nous, devant l'inconnu.

Une fille :

En plus, individuellement, les mecs ils font une espèce de chantage sentimental et ils se placent en victimes incomprises qui ont besoin de tendresse et d'amour. C'est-à-dire qu'ils continuent à nous culpabiliser... un peu comme des parents qui reprochent à leurs enfants d'être trop heureux ou de pas avoir connu la guerre... juste au moment où on commence à réaliser nos désirs.

Une fille :

Nous voulons créer une nouvelle vie hors famille, hors couple, hors parti, hors syndicat. Nous allons créer notre pratique, notre théorie et notre langage.

Une fille :

Les homosexuelles (els) sont la preuve immédiate de l'union de la vie et des mots parce qu'ils créent cette possibilité et réalisent leur discours. Quand deux filles se parlent, elles changent de vie, elles transforment la réalité. Et, si les communes ne *parlent* pas encore, elles modifient radicalement les rapports humains, elles détruisent l'égoïsme et le sentiment de possession. Nous, les femmes nous vivons dans les communes ou bien nous les regardons, nous les écoutons.

Une fille :

C'est la vie privée qui nous a tous baisés individuellement, c'est elle qui nous divise et qui nous rend hostiles, agressifs et une expérience de vie collective est plus utile que cent discours sur la distinction entre vie privée et vie publique. Et seule la vie collective nous permet d'en finir avec notre petit couple, nos enfants et la haine du voisin, de sa femme et de ses enfants.

Une fille :

Changer la vie, c'est remplir un vide sur la base de quelque chose qui existe et qu'on fait. C'est prendre le contrôle de la réalité, prendre notre vie en mains : ce sont les crèches dans les maisons communautaires, les coopératives de bouffe entre communautés, les coopératives formées par les paysans et les femmes en soutien aux grèves ouvrières (comme à Nantes-Batignolles), les lycées, les femmes qui contrôlent la contraception...

Une fille :

Dans tous les exemples de vie changée, les femmes, les ouvriers, les paysans, les jeunes se complètent dans la vie.

Une fille :

Moi, je crois que c'est ça l'unité du peuple. C'est pas une liaison artificielle, imposée de l'extérieur. C'est une liaison vécue, spontanée dans la lutte, dans une lutte qui est la même, dans notre lutte.

Une gauchiste qui avorte... un gauchiste qui raconte...

Nous nous aimions depuis six mois. Elle était belle, grande et ses lunettes portées sur le bout de son nez lui donnant un air pertuellement égaré de jeune femme regardant avec ahurissement le monde des hommes.

C'était une militante, une révolutionnaire de Mai. Nous étions au printemps 1969, ensemble, à la G.P. qui n'était alors qu'un petit groupe noyé dans le champ du gauchisme, par la Ligue communiste, l'Humanité rouge et d'autres.

Ce petit groupe cultivait déjà l'idéologie du militant « pur et dur » du partisan prolétaire trimant avant l'heure de gloire. Militer cela voulait dire faire la révolution des « autres », pour les autres, avec la méthode des autres. Cela signifiait plus particulièrement rester toujours disponibles, prêt à se déplacer de Censier à Marseille, et des mines du Nord à Vincennes si la « Révolution » l'exigeait.

Militer, pour une femme, c'était entre autres, éviter d'avoir un gosse car si l'on tient compte du temps de la grossesse, de celui de l'accouchement puis de la période réadaptation ça fait un an de perdu... pour la Révolution.

Bien sûr les « autres » ont des enfants ; mais puisqu'on faisait la Révolution pour eux... eux, probablement faisaient des gosses pour nous.

C'est arrivé à la fin d'une nuit. Je venais d'assister à une réunion de vingt-quatre heures sur l'avenir de la Gauche. Nous avions débattu longuement de notre petite taille et des tendances liquidatrices dans nos rangs. J'étais rentré très tard. Elle — qui n'assistait pas aux « grands remous » — m'avait attendu. Elle ne dormait pas. Tout à coup elle m'annonce qu'elle attendait un enfant. Elle me parlait d'un air gêné comme quelqu'un quivenait de commettre une faute et qui voulait la réparer.

Personne ne peut s'imaginer mon ébahissement. Jusque-là j'avais toujours pensé qu'elle s'arrangerait pour nous éviter ce genre d'emmerdements.

Après tout ce sont aux femmes et pas aux hommes à penser à la prise régulière des pilules.

Elle me dit aussitôt, comme pour me soulager, qu'elle avait l'intention d'avorter, qu'elle ne pouvait « garder » ce qui allait l'empêcher de participer à la « grande œuvre ». Elle ajoutait, qu'évidemment, c'est sur elle que retomberait tout ce qui découle d'une maternité. Et moi de conclure que je la comprenais et qu'aucune autre solution que l'avortement ne me venait à l'esprit.

A aucun moment je n'ai proposé que nous puissions supporter ensemble les tâches qui accompagnent une naissance.

Six semaines après, ce qui serait devenu notre gosse disparaissait.

Comme nous n'avions pas beaucoup d'argent, elle avait dû utiliser des méthodes rudimentaires pour faire « ça ». Et « ça » avait duré quinze jours. Trois fois la sonde avait été expulsée avant que le transport chez un médecin complaisant avait pu avoir lieu.

Six mois plus tard, au moment où le gosse aurait du naître, tous les deux nous avons quitté la G.P. Nous n'étions pas d'accord avec la ligue « Résistance ».

Je crois que nous n'avons pas vraiment accepté notre décision concernant le gosse et que tous les échecs militants n'ont fait que renforcer l'idée que nous avions eu tort de sacrifier notre bonheur pour ne pas cesser de militer à plein temps — même pendant une courte période.

Depuis elle est au M.L.F. Nous nous sommes séparés. De fait, plus rien n'a été entre nous depuis l'avortement. Tout s'est passé comme s'il y avait entre nous trop de malheurs.

Jepense que si les filles ont raison de se révolter contre la pratique de l'avortement clandestin et de réclamer un avortement libre et gratuit, nous tous, filles et garçons, révolutionnaires, devrions déjà aller plus loin et réfléchir aux conditions qui feraient qu'il ne soit plus nécessaire d'avorter comme cela est arrivé à mon amie et à beaucoup d'autres femmes, je pense.

Il faut éviter ces traumatismes — si graves surtout pour les filles.

Avortement libre, oui ! mais aussi et surtout, libre disposition d'avoir des enfants quand on en a envie et sans que cela devienne pour des individus ou des couples une charge matérielle et morale parfois insoutenable. Donc prise en main collective des gosses.

Oui à l'avortement libre, mais non à la mort !

Oui à l'avortement libre, mais non à la mort !

NON, ON N'EST PAS DES OBSEDES

Ces quelques lignes s'adressent à tous les non-homosexuels, et particulièrement à ceux qui — de la petite bourgeoisie à la classe ouvrière — ont tendance à réagir, aujourd'hui encore, et violemment contre les homosexuels (surtout masculins).

Nous vous disons d'abord que tout le monde est au fond de lui plus ou moins homosexuel. Cela ne signifie évidemment pas que tous les hommes ont envie de se taper un garçon, mais qu'en certaines occasions (lycées ou pensionnats, armée — au cours d'une guerre — sport, etc.), vous êtes tous capables d'éprouver pour des mecs une affection qui — dans une autre société — pourraient déboucher sur des relations homosexuelles.

Il n'est pas rare que dans certaines circonstances, comme celles que j'ai énumérées plus haut (armée, collège, etc.), l'admiration qu'un type a pour un autre aille jusqu'au lit. Mais — je le répète — ce sont encore aujourd'hui des exceptions. Beaucoup d'entre vous ont été conditionnés, dès l'enfance, de telle manière que votre homosexualité en puissance se manifeste plutôt par des réactions de dégoût : « Ce pédé-là, s'il m'emmerde, je lui fais sa fête ! »

Mais le dégoût ne manifeste rien d'autre que l'ambivalence des sentiments — si on peut dire — des non-homosexuels à l'endroit des homosexuels. Réfléchissez un peu ; posez-vous des questions. Soyez honnête avec vous-même. N'y a-t-il jamais eu, à un seul moment de votre vie, une manifestation d'admiration et de sympathie excessives à l'égard d'un mec qui ose faire le premier ce que vous n'auriez pas eu le culot de faire vous-même ? Première grève sauvage, séquestration de patron ou de cadre ou de « petit chef » — vachement drôle ? Ça n'a rien à voir ? Qu'en savez-vous ? N'ayez pas la frousse de reconnaître la vérité : que ça aurait pu être possible, à un moment ou à un autre, de votre vie. Vous n'en resterez pas moins des hommes.

Regardez un peu du côté du cinéma, des sports, des bandes dessinées. Quand un boxeur combat avec une sorte de tendresse exaspérée contre un autre, devant une foule en délire, n'y a-t-il rien de sexuel dans tout ça ? Lorsque des jeunes garçons se roulent par terre devant un autre jeune particulièrement sexy qui débite une chanson rythmée, ça n'a-t-il rien de troublant ? La sexualité, ça n'est pas seulement le fait de se taper une fille ou un mec ; c'est toute la vie de tous les hommes, à tous les moments. L'homosexualité n'est pas le privilège des types qui couchent avec un autre. Je débloque ? Faites tout de même ce petit effort et pensez aussi — c'est important — à vos copains, notamment en usine, qui sont comme ça et qui — croyez-moi — sont bien malheureux de ne pas vous parler. Et qui ne peuvent pas. Et qui ont peur des conséquences. La révolution totale, ce n'est pas seulement réussir une grève sauvage, séquestrer un patron qui vous fait chier : c'est aussi accepter le bouleversement des mœurs, sans restriction. Plus ça vous paraîtra dur au début, moins vous comprendrez, plus vous pourrez vous dire que vous êtes sur le bon chemin.

UN DU F.H.A.R.

LE TRIANGLE ROSE

Lettre ouverte aux hétérosexuels communistes

Sous le IIIe Reich périrent dans les camps de concentration nazis 50 à 80 000 homosexuels, ceux-ci portaient comme signe distinctif un triangle rose cousu sur la manche, ou sur la poitrine.

Le National Socialisme distinguait à l'aide de badges les différents groupes de personnes jugées « dangers sociaux » pour le régime : triangle rouge : prisonniers politiques ; triangle vert : malfaiteurs et associaux ; triangle violet : témoin de jéhovah ; triangle rose : homosexuels ; triangle brun : gitans ; triangle jaune : juifs. Il arrivait qu'une même personne porte plusieurs triangles superposés. Triangle rose sur fond d'un triangle jaune : juif homosexuel.

(...) La politique ne m'a pas sauvé du « vice ». A celui-ci, je ne vais pas vous raconter comment j'y suis arrivé. A la politique, je suis arrivé par la compréhension de la lutte de classes.

Comme les « normaux », on a le droit d'avoir des mythes ; et moi, j'ai commencé par les avoir aussi : comme homosexuel, comme homme, comme révolutionnaire, je croyais que tous les homosexuels étaient des gars chouettes, des alliés parce que opprimés ; que tous les révolutionnaires seraient des défenseurs, vu que, à mon avis, c'était pas ma condition et mes habitudes sexuelles qui comptaient, et que pour eux c'était pas le lit qui comptait pour l'avenir du monde et de l'histoire, mais mon activité possible à son côté contre le capitalisme.

Mes deux expériences, mes deux vies m'ont déçu. Les homoxesuels ne sont pas tous des amis, ils appartiennent et ils défendent des intérêts de classe bien définis ; ceux de gauche (pour ne pas dire les marxistes), devant le doute et surtout l'ignorance et parce que Lénine ne l'a pas dit (et encore parce que en Union soviétique on continue à les opprimer), devant la peur de faire une bêtise, ils préfèrent expiquer cette déviation en se basant dans la morale domestiqué dont ils ont (comme tous et nous-mêmes) été abrutis.

(...) Où est le critère ? Je demande : dans le cul ou dans la lutte de classe ? Et secondairement sera-t-il que les hétérosexuels baisent comme des chiens ?

Il y a des questions sur lesquelles je voudrais quand même être informé : les femmes, pour les hommes qui les prenaient, avaient-elles leur dignité localisée physiquement ; on perdait la Dignité quand on perdait la fleur. Ça doit être je pense chez moi un décalage, une incompréhension des valeurs mais expliquez-moi la relation entre la perte physique de la fleur et l'Honneur. Si aux marxistes mâles-et-vierges leur manque l'expérience, moi je peux donner le fruit de mon expérience pour l'étude de cette anomalie : s'il y a une relation dans le cas du cul, on ne la sent pas, surtout pas quand on manifeste et qu'on a les flics sur le dos.

On a des bras, on a une bouche, on a une queue, on a un cul ; et c'est bon de les avoir ; et si on est tous ensemble dans ce « sale monde », c'est bon de les user, et si moi personnellement j'ai été très peu de fois violé par une femme, elles ne me dégoûtent pas si fortement comme les normaux pensent que les femmes dégoûtent les homosexuels ; et ne sera-t-il pas plus normal, si on aime vivre et être au monde, de baiser avec qui nous plaît (homme ou femme - quelqu'un de vivant et pensant comme nous) que d'avoir les murailles qui vous entourent ? Qui n'aime pas les hommes ne peut pas comprendre ce qu'on veut de la révoltuion. Changer les rapports économiques ? N'auront-ils pas changé : les rapports entre nous, les hommes ? Depuis combien de temps les hommes ne se touchent-ils pas librement, ne se regardent-ils sans crainte ?

Comme homosexuel, j'ai pas toujours défendu ma liberté. Je disais que oui, ça n'était pas le moment de voir en face le problème, ça choquait les ouvriers, Je me suis rendu compte de ce paternalisme que quand je me suis demandé si on ne pouvait pas alors dire que les ouvriers ne pouvaient pas comprendre les théoriciens du marxisme parce qu'ils étaient ignorants.

Où, est des lâches quand on oublie le ghetto où ils nous mettent, quand on n'est que des homosexuels au lit ou à la pissotière et après ça on passe la barrière pour le monde « normal ».

Si on a quelque chose à avouer et à critiquer, c'est la prostitution, la même que peuvent pratiquer les normaux et que je mets au même niveau.

Les homosexuels n'ont pas besoin d'être protégés comme des animaux ou les races en voie de disparition. Notre défense, c'est d'être à côté de vous sans que vous le sachiez. On n'est pas des collectionneurs ; on ne se promène pas tous avec des petits chiens.

(un homosexuel, sale étranger, dangereux communiste).

NI « PERVERS »
NI DEVIES

Comme on parle beaucoup de révolution sexuelle dans notre après-mai, et comme on commence toujours par les textes au lieu de commencer par la vie, il y a plein de gauchistes ou sympathisants pour lesquels ça signifie d'abord : « Reich et Freud ». Alors, pour savoir, on a été lire.

Voici ce qu'on a découvert :

« Les connaissances acquises dans le domaine de l'économie sexuelle nous permettent de considérer l'homosexualité comme l'effet d'une inhibition très ancienne de l'amour hétérosexuel. »

« L'homosexualité des adultes n'est pas un crime social, elle ne nuit à personne. On ne peut la réduire qu'en réalisant toutes les conditions nécessaires à une vie amoureuse naturelle des masses. (Merde alors ! Réduit toi-même !) **En attendant, on doit la considérer comme une forme de satisfaction sexuelle parallèle à la forme hétérosexuelle qui, à l'exception de la séduction d'adolescents ou d'enfants, ne doit pas être punie. »**

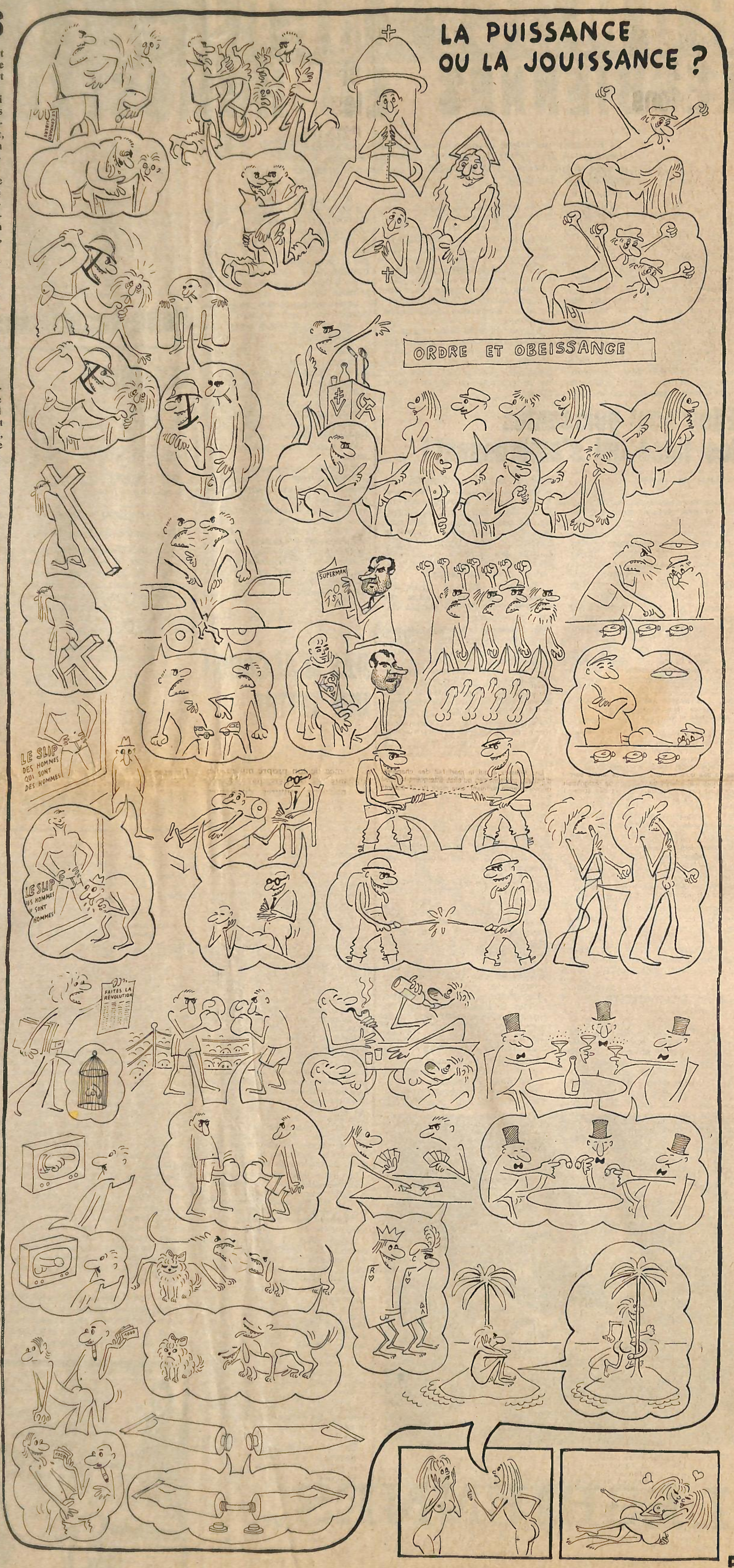
W. REICH

Les mineurs (voir texte dans la même page) estiment quant à eux avoir droit à être détournés. Quant à Freud : il s'agit d'une « perversion », mais le terme n'exprime pas de jugement de valeur :

« La disposition à la « perversion » est une partie de la constitution dite normale... » Pour la psychanalyse, le choix de l'objet indépendamment du sexe de l'objet, l'attachement égal à des objets masculins et féminins, tels qu'ils se retrouvent dans l'enfance de l'homme aussi bien que dans celle des peuples, paraît être l'état primitif, et ce n'est que par des arrêts et contraintes, subis tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, que cet état se développe en sexualité normale ou en inversion. C'est ainsi que, pour la psychnalyse, l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme n'est pas une chose quiva de soi et se réduisant en quelque sorte à une attirance chimique, mais bien un problème qui a besoin d'être éclairci. » (Note 13, Trois essais sur la sexualité).

S. FREUD

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça s'est bien éclairci depuis. Alors, les grands ancêtres, ça peut être intéressant (Reich est le seul à avoir lancé un mouvement politique de libération sexuelle). Mais on construira notre propre théorie, sur notre vie et notre lutte, parce qu'on ne leur fait plus confiance.



HOMOSEXUELS-ELLES
LESBIENNES ET HOMOSEXUELS,...

La lesbienne, qui rejette le seul rôle traditionnellement attribué à la femme, est en lutte perpétuelle contre les archétypes féminins qu'on lui propose sournoisement : dans sa famille, sur son lieu de travail, par la publicité et les bouquins.

Dans la société phallocrate (et elles le sont toutes !), l'homme développe sa personnalité, l'homme produit, l'homme jouit. Bref, il détient le pouvoir. Quant à la femme, elle est faite pour le plaisir de l'homme et pour la reproduction. Son avenir le plus enviable ? Torcher les mômes !

Si elle cherche à s'imposer sur un autre plan, si elle prétend être elle-même, et pas simplement une machine à se faire baiser, elle devient gênante. On pense immédiatement qu'elle déraille, ou qu'elle a besoin d'un homme, un VRAI. Dans les groupements politisés, on la soupçonnera d'individualisme, on la trouvera subjective, agressive. Certains seront capables de lui jeter à la figure que ses préoccupations ne sont pas politiques : NOUS faisons la Révolution, ma fille, après tu te sentiras mieux !

Celles qui aiment les hommes supportent de plus en plus mal cet état de fait ; pour nous qui n'avons jamais eu le droit de parler, il y a longtemps que la coupe est pleine.

L'apparition du Mouvement de Libération des Femmes, pour qui la lutte contre la répression sexuelle sous toutes ses formes n'est pas un vain mot, nous donne le courage de parler, nous aussi.

Elles sont puissantes les filles qui s'embrassent !

NOTRE ALLIANCE

Pour une lesbienne, parler n'est pas se plaindre, ni solliciter servilement. Nous vivons en marge des valeurs masculines opprimantes, et nous sommes certaines que toute femme, homosexuelle ou non, peut en faire autant. Pour les hommes, cela signifie l'abandon d'un nombre considérable de privilèges.

Certes, nos amis homosexuels sont élevés comme les autres dans la surestimations des valeurs pseudo-viriles, mais ils arrivent à s'en débarrasser dans la mesure où ils connaissent mieux que quiconque la signification répressive de la morale hétéro-flic. Tout ce qui est privilège *apparent* pour les hétéros est pour les homosexuels une aliénation. Pensez par exemple aux oppositions sujet-objet, actif-passif, et, bien sûr, masculin-féminin.

Ainsi, l'alliance des garçons et des filles homosexuels a des bases solides, mais nous, les filles souvent isolées les unes des autres, nous devons résoudre notre problème le plus grave, celui de notre union. L'éducation que nous recevons tend à nous rabaisser. On nous apprend à nous taire, à nous rendre désirables pour piéger un mari, à faire la cuisine pour le retenir, et à coudre pour repriser ses chaussettes. Les autres filles nous sont présentées comme des rivales, et bon nombre d'entre nous n'arrive pas à se débarrasser de cette idée. Il est ainsi difficile de concevoir qu'en nous solidarisant les unes des autres, nous pourrions briser le carcan qui nous étouffe.

AMOUR SANS EGALITE = ABJECTION

Non, les femmes ne sont pas des êtres faibles, intuitifs et subjectifs. Nous, lesbiennes, avons-nous besoin d'être protégées, guidées comme d'éternelles mineures ? Certes, non ! Alors... pourquoi en serait-il autrement pour les autres femmes ? Même décriée ou tournée en dérision, une lesbienne est toujours heureuse de ne pas être dominée par un mâle phallocrate, mari ou amant. Le fait que cette domination soit acceptée par amour constitue l'aspect le plus abject de l'aliénation des femmes. C'est l'esclave adorant ses chaînes par amour pour son maître !

D'ailleurs, peut-on parler d'amour dans un système où l'égalité n'est qu'une simple devise patriotarde ?

Et qu'on ne nous dise pas que les lesbiennes sont des refoulées. Nous faisons mieux et plus souvent l'amour que les hétéros. Ce n'est pas nous qui rendons les filles frigides par ignorance, par maladresse, ou en leur rentrant dedans dès le premier rapport sexuel. Nous n'avons pas l'habitude de violer dans les coins sombres, ni de mépriser nos partenaires, consciemment ou non, au point de les reléguer dans des rôles subalternes.

Certains nous objecterons que les lesbiennes sont bien « acceptées ». Nous en avons marre du paternalisme et de la curiosité louche que les hommes manifestent à notre égard. Ils nous réduisent, nous aussi, à l'état d'objet parce qu'ils sont incapables de concevoir qu'on puisse leur échapper.

Ce sont eux qui ont inventé l'opposition hétérosexualité-homosexualité, ce fondement chancelant d'une prétendue normalité qui n'est jamais que l'expression, dans le domaine de la sexualité de la loi du plus grand nombre d'imbéciles.

COMMENT ILS COMPTENT

Les hommes, qui ne voient pas que les relations humaines peuvent ne pas être des rapports de force, ont également imaginé une bizarre arithmétique qui prétend justifier leur position :

Homme = 1 ; femme = 0.
Donc : Homme + Femme = 1
Femme + Femme = 0
Homme + Homme = 0

c'est-à-dire que deux hommes qui s'aiment accèdent à la nullité féminine, ce qui suffirait à expliquer notre alliance avec eux ! Cela signifie bien sûr que l'homme, qui est l'unité, et qui est annulé par l'intervention d'un autre homme, n'est rien lorsqu'il est seul. L'homme qui ne baise pas n'existe pas.

Cette arithmétique nous apprend :

1) que le super-mâle n'est rien en lui-même ;

2) que si la femme délaissait temporairement le dit super-mâle, il se demanderait peut-être ce que représente pour la femme le fait d'être traitée par lui à la fois comme une sainte (la mère), comme une putain, comme une pondeuse et comme une domestique sans gages.

Ce serait une expérience à tenter !

En dépit du chauvinisme, mâle, l'existence des lesbiennes prouve, s'il en est besoin, qu'une femme peut vivre en dehors du système des valeurs masculines sans devenir pour cela un objet de pitié. Ainsi, notre place est actuellement à l'intersection des mouvements qui libèreront les femmes et les homosexuels. Le pouvoir que nous revendiquons est celui de nous réaliser. Elles sont puissantes les filles qui s'embrassent !

Une du F.H.A.R

PAS D'ACCORD ! UNE LETTRE

C'est bien gentil de vouloir libérer les femmes et les homosexuels, *mais au premier abord leurs luttes paraissent incompatibles*. Horizontalement, ils ont la même situation de couches opprimées par la répression radicale, mais verticalement l'homosexualité est en grande partie issue des contradictions sociales entre l'homme et la femme, et de leur aliénation mutuelle dans le couple. On peut dire que le rapport de forces existant entre l'homme et la femme atteint son antagonisme, dans un racisme homosexuel réciproque. L'homosexualité reste aliénée à l'idéologie bourgeoise dans sa conception du couple qui caricature le couple partriarcal, et n'a d'autre revendication que celle d'être intégré aux institutions bourgeoises (mariage, droit à l'adoption...). L'antagonisme qui reflète les contradictions bourgeoises masculin-féminin, est le suivant d'une part l'homosexualité masculine se prend pour l'élite intellectuelle, élite de la race mâle, qui se traduit sur le plan politique par une tendance au fascisme. Son mode de sélection misogyne est le plus contraire à la libération de la femme, il ne fait qu'accentuer la ségrégation. D'autre part, l'homosexualité féminine sera exploité pour son « esthétisme » dans le commerce érotique et toujours pour faire bander ces messieurs. Le paternalisme s'étend jusqu'à l'homosexualité féminine. L'homosexualité est pour les femmes une désaliénation dans la mesure où elle est la conséquence de la prise de conscience de sa position, mais elle ne change en rien la situation sociale et politique de la femme dans le monde patriarcal.

La lutte pour la libération de l'homosexualité est subordonnée à la lutte pour la libération de la femme et du couple en général (ce jour-là les hommes homosexuels ne feront plus un complexe de féminité !)

Militer pour la juste lutte des femmes c'est aussi militer pour la désaliénation des types, mais de celle-là personne parle, comme si elle était acquise...

Militer pour la juste lutte des homosexuels c'est la libérer de son contexte raciste et bourgeois quant à la femme. L'homosexualité trouvera son identité par la révolution sexuelle en tant qu'elle devient une norme sexuelle. Lutter contre la répression sexuelle, c'est prendre conscience, entre autre, de l'imposition sociale sur l'objet du désir hétérosexuel, pour des causes d'économie. Il n'y a aucune raison, si ce n'est la résistance psychologique, pour ne pas investir sa libido trouver des formes de plaisir différent.

SYLVIE

LESBIENNES...

NOTRE VOCABULAIRE

A nouvelle lutte, nouveau vocabulaire. Rebutant au début, il s'imposera. Certains termes sont communs avec le M.L.F.).

HETERO-FLIC : qui érige (!) son hétérosexualité en seule forme « normale » d'amour.

PHALLOCRATE : le même, en tant qu'il croit que le fait d'avoir une bite donne le droit d'opprimer.

BOITE TASSE : notre ghetto. Les boites de nuit et les pissotières. Beaucoup d'entre nous y draguent.

TANTE, PEDE : nos frères.

GOUINES, LESBIENNES nos sœurs.

TRAVELOS : ceux qui s'habillent en homme ou en femme sans tenir compte de leur sexe supposé. Nos frères et nos sœurs.

BISEXUELS qui aiment à la fois avec leur propre sexe et avec l'autre. Ne peuvent jamais l'être totalement dans la société actuelle. normal, naturel, famille : merde.

Notre vocabulaire

LES LOIS

Vous croyez sans doute, naïfs que vous êtes, que la loi s'est assouplie avec l'évolution moderne.

De 1810 à 1942, aucune loi française ne traitait l'homosexualité de « crime contre-nature ». C'est apparu avec Pétain, repris par de Gaulle, et est toujours en vigueur ; l'outrage à la pudeur commis par des homosexuels est puni depuis... 1960 !

PHILIPPE PETAIN

(Ordonnance du 6 août 1942)

Sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 200 à 6 000 francs... quiconque aura... pour satisfaire ses propres passions, commis un ou plusieurs actes impudiques ou contre-nature avec un mineur de son sexe âgé de moins de 21 ans.

QUI LA BOURGEOISIE CONDAMNE-T-ELLE ?

L'homosexualité, ça n'existe guère dans les couches populaires : c'est ce qu'on vous dit généralement. En 1964, 331 personnes ont été condamnées pour outrage public à la pudeur (ou détournement de mineurs) sur une personne du même sexe.

Dont 136 ouvriers, et pas un seul chef d'entreprise. (Statistique avec origine socio-professionnelle du ministère de la justice).

CODE PENAL
Ordonnance
du 8 Février 1945 (Art. 331)

Sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 60 à 15 000 francs quiconque aura commis un acte impudique ou contre-nature avec un individu de son sexe mineur de 21 ans.

L'article 330 (al. 2 N° 60-1245 du 25 nov. 1960) : « lorsque l'outrage public à la pudeur consistera en un acte contre-nature avec un individu du même sexe, la peine sera un emprisonnement de six mois à trois ans et une amende de 10 à 15 000 francs. »

Deux mineurs entre eux — âgés de plus de 18 ans — peuvent aussi être poursuivis. Ils enfreignent la loi. Ce cas est assimilé, pratiquement, au délit de... coups et blessures réciproques !

OUI, ON CONDAMNE POUR HOMOSEXUALITE !

Vie quotidienne chez les pédés

La société hétéro-flicarde nous vire de nos boulots, nous cogne, nous fiche, nous fout en taule, dans le seul but avoué par leur mot d'ordre : « les homos, on va les soigner ».

La vie quotidienne chez les pédés.

A la tasse du coin — la tasse, c'est l'endroit où les hétéros vont seulement pour pisser...—, j'y vais de temps en temps, le soir, quand la solitude donne aux murs de ma piaule un aspect carceral. J'y croise des ombres impassibles, pas un mot, pas un sourire... attitudes furtives, visages tendus ; peur du flic ou de l'hétéro-flic qui rôdent aussi à cette heure tardive.

J'étais l'autre soir sur le trottoir d'en face. Trois affreux jojos hétéros se pointent : « tu vas voir, on va se marrer... » Seul un type reste dans le compartiment central de la tasse. Les trois jules lui tombent dessus. Je fonce et hurle : « salopes d'hétéros, si vous voulez cogner, la police recrute, vous pourriez jouir. » Ils me foncent dessus. Je me tire et les distance. Mon petit frère n'aura cette fois que les deux yeux pochés. Une autre nuit, cinq truands en faction devant la pissotière. Les solitaires, tête baissée, passent en se faisant insulter, un arabe se pointe : mêmes insultes, il les traite de merdeux. Je gueule avec lui : « sales petites ordures racistes, arabes ou pédés, vous voulez nous coincer pour jouir de votre haine. L'arabe sort un couteau quand l'un nous fonce dessus. Ils se tirent.

Bois de Boulogne : car de flics tous les quarts d'heure, grosses paires de couilles en treillis bleu toutes les demi-heures, avec deux chiens d'un mètre cinquante en laisse, motards à la recherche des sales tapettes. Flics planqués dans les taillis, qui attirent les pédés, qui opèrent aussi dans les tasses : pour le gibier, menottes, incarcération, assignation à résidence, procès.

La solution, le ghetto des boîtes de nuit de tantes... Pas de normaux-flics évidemment, mais rapports truqués entre les gens et pour cause. Une boîte c'est le royaume du fric, on y danse entre hommes, on s'y apprécie mutuellement en tant que marchandise la société hétéro-flic nous y récupère. La peur y subsiste, descente régulière des flics, rafles légales ou souvent encore propriétaires de boîtes et flics se tiennent main dans la main.

Voilà pour le quotidien et j'en passe...

Et la répression que l'homosexuel a subi au cours de son histoire personnelle : matraquage moral des parents, des éducateurs, de l'entourage hétéro qui fait pression pour que le monstre réintègre le bercail de la sexualité normale, sans compter tous ceux qui vivent leur sexualité dans la clandestinité. Combien de jeunes homosexuels dans les écoles et les lycées attendent que les adultes leur disent qu'ils sont tout simplement normaux : **lycéens homosexuels, organisez-vous pour dénoncer la répression des profs et pour vivre au grand jour votre amour.**

Un militant du F.H.A.R.

« Toute personne qui connaît charnellement et de quelque manière que ce soit un animal ou un oiseau, ou qui connaît charnellement une autre personne du sexe masculin ou féminin par les moyens de l'anus ou de la bouche, ou qui se soumet de son plein gré à de telles pratiques, est coupable de sodomie. »

(LOI DE L'ETAT DU MINNESOTA. U.S.A.)

adresse à ceux

Vous ne vous sentez pas opp
monde, ça n'est pas votre faute
Vous n'y pouvez rien, dites-vous
— car si vous baisez comme tout
a traité comme un fléau social p
hommes véritables, sujet d'effroi
mots qui servent à nous désigner
Avez-vous jamais pensé à
mettez à la suite ces mots : « sal
vous dites à une fille : « sale gou
Vous protégez vos filles et
nous étions des pestiférés.
Vous êtes individuellement re
vous nous avez fait subir en nous
Vous qui voulez la révolution
répression. Vous combattiez pou
d'enculés, comme s'il n'existait pa
Vous, adorateurs du prolétari
ces le maintien de l'image virile d
lution serait le fait d'un prolétaria
qué et roulant des épaules.
Savez-vous ce que c'est, pour
sexuel en cachette ? Savez-vous,
de l'usine, ce que subit celui q
pédale ?
Nous le savons, nous, parce q
parce que nous seuls, nous pouvo
Nous sommes avec les femm
essuyez votre conscience.
Nous disons ici que nous en
serez plus la gueule, parce que n
chasserons votre racisme contre n
Nous disons plus : nous ne n
dre nous allons attaquer.
Nous ne sommes pas contre
normale. Vous demandez : « que
ne pouvez rien faire pour nous ta
sentant de la société normale tant
les désirs secrets que vous avez n
Vous ne pouvez rien pour no
vous-mêmes.

A CEUX QUI SO

Vous n'osez pas le dire, vous n'osez peut-être pas vous le dire.

Nous étions comme vous il y a quelque mois.

Notre Front sera ce que vous et nous en ferons. Nous voulons détruire la famille et cette société parce qu'elles nous ont toujours opprimés. Pour nous, l'homosexualité n'est pas un moyen d'abattre la société, elle est d'abord notre situation et la société nous contraint à la combattre.

Nous ne faisons pas de distinction entre nous. Nous savons que hommes et femmes homosexuelles vivent une oppression différente. Les hommes trahissent la société mâle, les femmes homosexuelles sont aussi opprimées comme femmes.

Les hommes homosexuels bénéficient comme hommes d'avantages que les femmes n'ont pas. Mais l'homosexualité féminine est peut-être moins scandaleuse pour les hommes, qui l'ont utilisée comme un spectacle.

Les contradictions qui existent entre nous, nous devons les poser. Cette double page parle plus des homosexuels hommes que des homosexuelles femmes. Nous voulons savoir pourquoi.

Nous voulons savoir comment notre alliance avec le Mouvement de Libération des Femmes peut se faire sans sou-

FHAR

FRONT HO
D'ACTION RE

COMMENT SE RENCONTRER
TOUS LES JEUDIS
de 18 à 20 heures
à l'ECOLE DES BEAUX-ARTS
rue Bonaparte Paris-6e
Métro : Saint-Germain-des-Près

Rendez-vous dans le bâtiment « G.E.E.P. » (au fond de la cour d'entrée, bâtiment en préfabriqué, rez-de-chaussée, entrée par l'arrière du bâtiment).

Nous savons que ceux qui ne sont pas étudiants hésitent à venir dans une fac. Mais c'est le seul endroit sans risques que nous ayons trouvé.

…sseurs. Vous baisez comme tout le … y a des malades ou des criminels. … vous êtes tolérants. Votre société … monde, c'est bien la vôtre — nous … l'état, l'objet de mépris pour les … les mères de famille. Les mêmes … vos pires insultes.
… que nous ressentons, quand vous … ordure, tapette, pédé » ? Quand … e ?
… fils de notre présence comme si
… nsable de l'ignoble mutilation que … prochant notre désir.
… ous avez voulu nous imposer votre … es noirs et vous traitiez les flics … de pire injure.
… avez encouragé de toutes vos for- … l'ouvrier, vous avez dit que la révo- … le et bourru, à grosse voix, bara-
… jeune ouvrier, que d'être homo- … s qui croyez à la vertu formatrice … ses copains d'atelier traitent de
… nous nous connaissons entre nous, … le savoir.
… le tapis moral sur lequel vous … vous assez, que vous ne nous cas- … nous défendrons, que nous pour- … s jusque dans le langage.
… s contenterons pas de nous défen- … s normaux, mais contre la société … vons-nous faire pour vous ? Vous … que vous resterez chacun le repré- … e vous vous refuserez à voir tous … ulé.
… tant que vous ne faites rien pour

qui se croient …aux
…T COMME NOUS

…mission à l'idéologie hétéro-sexuelle.

Nous avons besoin de vous pour le savoir.

La répression existe à tous les niveaux. Le bourrage de crâne de la propagande hétéro, on la subit depuis l'enfance. Elle a pour but d'extirper notre sexualité et de nous réintégrer dans le bercail NATUREL de la sacro-sainte famille, berceau de la chair à canon et de la plus-value capitaliste et stal-socialiste.

On continue à vivre cette répression quotidiennement en risquant le fichage, la prison, la proscription, les insultes, les casse-gueules, les sourires narquois, les regards commisérеux. Nous revendiquons notre statut de fléau social jusqu'à la destruction complète de tout impérialisme.

A BAS LA SOCIETE FRIC DES HETERO-FLICS !

A BAS LA SEXUALITE REDUITE A LA FAMILLE PROCREATRICE !

AUX ROLES ACTIFS-PASSIFS !

ARRETONS DE RASER LES MURS !

POUR des groupes d'auto-défense qui s'opposeront par la force au racisme sexuel des hétéro-flics.

Pour un front homosexuel qui aura pour tâche de prendre d'assaut et de détruire la « normalité sexuelle fasciste ».

…MOSEXUEL …OTIONNAIRE

F.H.A.R

Ecrivez à « TOUT », 27, rue du Faubourg-Montmartre, en précisant « pour le F.H.A.R. ».

La société nous empêche de nous rencontrer. Multiplions les lieux de rencontre. Aux Tuileries, dans les boites, dans les petites villes, parlons nous.

Ecrivons sur les murs des W.-C., puisqu'on nous les abandonne.

Envoyons des petites annonces aux journaux (pourquoi pas à celui-ci ?)

SORTONS DES BOITES ET DES PISSOTIERES DANS LA RUE !

ARRETONS DE RASER LES MURS
...NOUS PRENONS ICI LA PAROLE

Témoignage — Sujet de réflexion.

Je suis homosexuel.

Mon attitude révolutionnaire vient de ce que j'ai beaucoup souffert de cet état et que même aujourd'hui je ne l'accepte pas toujours facilement.

J'en rends responsable la société (mes parents d'abord, mais aussi mon entourage et les enseignants que j'ai eu).

Je voudrais :

— d'une part, que l'existence et la liberté des gens tels que moi soient reconnus ;

— d'autre part, éviter que d'autres deviennent tels que moi et permettent aux enfants d'avoir une évolution sexuelle saine et naturelle.

Seulement pour l'instant, nous sommes rejetés des deux bords.

D'un côté, en vertu de la morale ; de l'autre, à cause d'habitudes morales qui font que des types qui se veulent révolutionnaires réagissent envers nous de la même façon que ceux qu'ils combattent.

Voir aux manifs, par exemple, quand les CRS sont en face, les injures des manifestants : « Pédés », « Salopes » « Cocus ».

Ça me donne envie de me barrer, de tout laisser tomber.

Mais je n'ai pas d'autre solution que la lutte, sinon le suicide.

Ils ont donc rien compris.

Comment peuvent-ils espérer faire une révolution en conservant la morale bourgeoise — la base même de cette société. Ça peut nous mener qu'à un régime du type U.R.S.S.

Ça me fait mal de voir des types gueuler contre le fric, les flics, la presse, la culture... et d'un autre côté protéger leur vie privée, *leur* femme, et même le mariage, l'attachement aux parents...

Face à tant de connerie(aliénation), je ne me sens pas encore capable de prendre la parole dans une A.G. par exemple pour m'expliquer et expliquer mes idées. Alors je prends les gens que je connais un à un pour essayer de leur expliquer, je leur conseille de lire Reich, Malinowski, Marcuse... comme point de départ à une réflexion mais ça n'avance guère.

Je crois pourtant cette prise de conscience absolument nécessaire pour qu'un mouvement aboutisse à quelque chose.

Si vous êtes d'accord, essayez de faire quelque chose.

Un étudiant de Poitiers

MALADES DANS LEUR TETE ?

MANUEL ALPHABETIQUE PSYCHIATRIE

(article **homoxesualité**).

Le pronostic de l'homosexualité dépend essentiellement du groupe où se classe le sujet. Deux éléments le conditionnent : la profondeur de l'anomalie, la réaction morale à l'égard de celle-ci. Le degré de l'anomalie s'apprécie en fonction de l'intensité de l'attrait pour le sexe semblable (jugé chez l'homme sur l'érection psychogène) et de l'existence ou non de répulsion pour le sexe opposé... La réaction morale vis-à-vis de l'anomalie est capitale : ceux qui se complaisent dans l'homosexualité n'ont que faire de la médecine ; seuls sont accessibles à la thérapeutique (d'ailleurs difficile et pleine d'éceuils) ceux qui souffrent.

MALADES DANS LEUR TETE ?
LES CHIENS DE GARDE ET LES HOMOSEXUELS

(...)Au moyen âge on nous brûlait sur un bûcher, entre un juif et une sorcière au nom de la charité crétienne et pour sauver nos âmes de l'enfer.

Aujourd'hui c'en est fini de ces temps obscurantistes et barbares. Le peuple ne croit plus au diable et la science triomphe aux côtés de l'ordre républicain démocratique et humaniste. Le flic et le psychiatre ont remplacé l'inquisiteur et l'idéologie doit se faire passer pour scientifique et humanitaire. On a tout changé pour que rien ne change (...) Pour la psychiatrie classique nous étions simplement des dégénérés, au même titre que les idiots, les assassins et divers sortes de fous. C'était un peu simpliste et la génétique ayant fait des progrès il a fallu trouver autre chose. Autre chose ça a été le marxisme et la psychanalyse. (...) D'abord nous souffrons d'un arrêt du développement normal de notre sexualité à un stade infantile.

Ensuite nous avons peur des femmes toute femme représentant notre mère, et comme c'est interdit de baiser sa mère...

Enfin on est castré, on a perdu le phallus et on aime les hommes pour leur rendre le phallus qu'on a pas.

Pour les lesbiennes c'est le contraire, elles l'ont alors qu'elles ne devraient pas l'avoir, tous les hommes pour elles c'est papa et elles ont peur de baiser papa ou d'être violé par lui. (...)

Au cas où vous ne seriez pas d'accord, si vous êtes par exemple militant du F.H.A.R., c'est que vous êtes au stade de la « revendication agressive », régressé à la phase sadique anale, un pervers incurable, un cas désespéré, un danger public. Là, la psychanalyse ne peut plus rien, il faut appeler les flics. En langage technique, si vous êtes malheureux, vous êtes névrosé, donc curable, si vous êtes heureux vous êtes pervers, donc incurable. Problème comment rendre les pervers névrosés ? Condition essentielle à la bonne tenue du compte en banque du psychanaliste. (...)

En tant qu'homosexuel, je ressens comme une insulte et une agression les prétendues théories qui prétendent expliquer l'homosexualité.

(...) Quant à souffrir, ce dont je souffre ce n'est pas d'être homosexuel mais d'être victime du racisme et le remède à ma souffrance n'est pas dans vos thérapeutiques dont je me fous, mais dans la destruction du racisme donc de la société qui l'engendre. Racistes vous l'êtes et de surcroît hypocrites, messieurs les humanistes scientistes. (...) Votre pitié, elle vient trop tard, nous sommes des homosexuels heureux, au F.H.A.R. Heureux d'être homosexuels, heureux de nous aimer entre nous, heureux de combattre et de nous exprimer librement quand on en a envie. Et on sera heureux encore le jour où on vous cassera la gueule, messieurs mes ex chers confrères, docteurs en connerie, psychiatres flics, psychanalistes racistes et autres chiens de garde édentés.

Un psychiatre homosexuel.

LES MINEURS ONT DROIT AU DESIR
15 BERGES

Il y a les paluches tartinées de rouge, du rouge viande de mec, de bonhomme et maintenant, il sait plus où il en est. Il veut se faire la malle loin, vite, ailleurs. La pisse colle à sa cuisse à travers son pantalon, le pantalon qu'il a retiré, tout à l'heure, dans une petite piaule, sous le regard d'un type qu'en crevait d'envie.

Mais, pas de gourance, lui, aussi, il en crevait d'envie. Il en pouvait plus. La nuit, il en avait salopé des mouchoirs, les deux mains enfouies sous les draps et il les sentait presque contre lui, les gueules, les bites de mâle qu'il faisait naître à chaque frottement. Alors, il s'était décidé, traînant la braguette sur les quais de la Seine.

Et puis, l'occasion, la pétoche, ça oui, quand le mec lui avait balancé un clin d'œil, mais quoi, bon dieu, c'était son droit de regarder les péniches comme tout le monde... Fallait se décider, oui ou non. Et puis, il s'est souvenu, il avait l'air si paumé, la nuit, dans la baraque familiale, après... avec son mouchoir barbouillé et son souffle de mémé sur sa fin... Tant pis, le type en question, il avait une sale gueule d'arabe, son parfum, c'était pas précisément la rose, mais il en avait sa claque des solitudes de moine...

D'abord, il l'a suivi jusqu'à un vieux ciné. L'arabe, il a payé, c'est naturel, non ? La frousse partout dans la culotte, à foutre en l'air le refoulement... C'était pour aujourd'hui, le grand truc. Dans l'obscurité, sa main s'est engouffrée au fond des cuisses. L'autre, il bronchait pas, motus et bouche cousue, il laissait faire, pas si désagréable, tout compte fait. Devait les mouiller aussi le bonhomme, puisqu'il a arrêté la main farfouilleuse.

LES SPECTATEURS, dans le noir, ils se tapaient du western, l'autre, dans les chiottes, il essayait de se taper le gamin. Mais ça puait. Il l'avait coincé contre l'urinoir et il y avait la flotte qui mouillait le froc du petit. Il s'est débiné. Pas ici, c'est trop dégueulasse. Il est ressorti, avec le mec derrière.

Alors, changement de décor. Une piaule pas loin. Et c'est reparti pour un tour. Faut quand même tenter le coup. S'étaient foutus à poil tous les deux. L'autre, il agitait sa queue avec un méchant sourire. Ça l'amour avec un homme, ben merde. Et il insistait, l'arabe, il essayait de le foutre sur le ventre, il lui bavait dessus des bons crachats bien huileux. S'est fichu en rogne d'un seul coup. Trop récalcitrant à son goût, finie la rigolade, une bonne paire de tartes et terminée la comédie. Allons du nerf quoi. Le petit, il pouvait vraiment pas envolée l'envie de passer à la casserole pas avec un guignol, mais bon dieu, toute pédale qu'il soit, le lascar en question il en a du poignet. Faut se défendre, mon gars.

Un vase, une aubaine. T'as voulu mon cul, t'es pas à mon goût, tiens en voilà des sensations. Ça lui a plutôt fendu la gueule. Ça a giclé partout, bien rouge, bien saignant, en technicolor de luxe. Pas le temps de dire ouf le mec, une crevasse dans son portrait et plutôt à marée basse, sa queue, inexistante même.

Lui, il s'est paniqué. Pas l'habitude du sang. Il s'est trissé vite fait.

Paluches tartinées de rouge, pantalon couvert de pisse, bilan négatif. Il sait plus où il en est. Il a envie de se faire la malle, loin vite, ailleurs. Mais, après tout, en réfléchissant un brin, elle a disparu, l'envie d'une bite ? C'est pas de ta faute d'être puceau. Ça passe, mais pour ça faut recommencer, de la décontraction. Un autre mec une autre queue faut se faire comprendre quand il y a quinze berges qu'on s'entend répéter : « touche-pipi défendu tope-la, petit cochon ». Ouais, c'est ça, au rancard la famille.

Touche-pipi défendu entre messieurs, non, sans blague. A s'en gondoler.

Tiens, il est chouette ce mec, c'est un peu tard ce soir, mais demain bon dieu, oui, demain...

Un pédé mineur et devenu joyeux

« Peut-être que si je n'étais jamais allé au lit avec des algériens, je n'aurais jamais pu approuver le F.L.N. J'aurais probablement été de leur bord, de toute façon, mais c'est l'homosexualité qui m'a fait réaliser que les algériens n'étaient pas différents des autres hommes. » Jean Genêt

le texte ci-dessus est apparu à certains camarades non-homosexuels comme raciste. Alors nous avons discuté entre nous de nos rapports avec nos amis arabes.C'est vrai que les homsexuels français,à leur manière,ont une certaine forme de racisme:comment pourriez vous imaginer qu'un jeune blanc de quinze ans,même pédé,échappe à l'atmosphère raciste? Mais nous sommes sûrs que le racisme des militants,qui ne vivent leur rapport avec des arabes qu'au travers de grandes phrases,est plus aliénant que le nôtre.
D'abord,tout le monde vit sur l'image du vieux pédé européen. qui se tape des petits arabes.Outre que ça n'est jamais si simple,signalons qu'en France se sont nos amis arabes qui nous baisent et jamais l'inverse.Comment ne pas y voir une revanche consentie par nous sur l'occident colonisateur?Croyez vous qu'on puisse avoir les mêmes rapports que tout le monde ou que le français moyen avec les arabes quand on commet avec eux l'acte que la morale bourgeoise rend le plus honteux?
Oui,nous nous sentons une solidarité d'opprimés très forte avec les arabes.

NOUS SOMMES PLUS DE 343 SALOPES

Nous nous sommes faits enculer par des arabes

NOUS EN SOMMES FIERS ET NOUS RECOMMENCERONS

SIGNEZ ET FAITES signer AUTOUR DE VOUS

LE NOUVEL OBSERVATEUR LE PUBLIERA-T-IL ???

ET DISCUTONS EN AVEC LES CAMARADES ARABES.

« Si l'homosexualité recevait même en théorie, un semblant d'approbation, si on lui permettait de sortir, ne fût-ce que partiellement du cadre de la pathologie, on arriverait vite à l'abolition du couple hétérosexuel et de la famille, qui sont les bases de la société occidentale dans laquelle nous vivons ».

ANDRE MORALI-DANINOS (« Sociologie des relations sexuelles ») Collection « Que sais-je ? »

J'ai appris tout récemment en lisant le Nouvel Observateur **qu'on avait découvert la cause de l'homosexualité : il paraîtrait que nous avons un chromosome en moins ou en plus, je ne sais plus, en moins probablement. Ne soyez pas méchants avec les homosexuels, ça n'est pas de leur faute. Après tout l'explication vaut bien celle qui courait jusqu'à présent dans les milieux de gauche, et que l'on retrouve encore dans le petit livre rouge des lycéens, ce livre est tellement contestataire ; il ne faut pas réprimer l'homosexualité, sauf bien sûr dans le cas des rapports avec les mineurs (les mineurs vous disent merde, je l'ai été, vous savez) l'homosexualité disparaîtra d'elle-même quand les relations hétérosexuelles seront libérées. C'est la faute de l'environnement, c'est pas leur faute.**

Il est vrai que l'on ne choisit pas de devenir homosexuel en tout cas je n'ai pas l'impression d'avoir choisi. Un beau jour au lycée, les petits camarades m'ont traité de pédale — je ne savais pas ce que ça voulait dire, mais j'en étais vaguement fier parce que j'avais l'impression qu'ils m'enviaient. C'est à force que ma mère me coince dans les portes pour me demander : « Mais tu n'es pas pédéraste au moins ? » que j'en suis devenu honteux.

On n'est pas de produits, et ceux qui croient nous aider en disant : « Ils ne l'ont pas voulu », ne font que nous enfoncer. On s'en fout, ce qui nous a fait tels : on n'est pas des résultats mais des gens.

On se voit d'abord par les autres. Cette impression-là, je l'ai ressentie de nouveau ces derniers temps, après qu'on ait fait un certain nombre de réunions du F.H.A.R. Je vis dans ce qu'il est convenu d'appler une commune, et je suis tout le temps avec des copains militants. Les gens de la commune comme les militants trouvent que ces derniers temps « je m'affiche ». Il y aura un peu d'exhibitionnisme là-dessous que ça ne nous étonnerait pas. Et quand j'embrasse un autre garçon devant des copains j'ai toujours l'impression qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas être gênés — ce qui ne fait qu'accentuer la gêne.

PAS DE PROTECTEURS !

On ne choisit pas d'être homosexuel, on se retrouve avec une étiquette collée dans le dos avec des gens qui rigolent à certaines de vos intonations. On ne choisit pas de devenir homosexuel mais on choisit de le rester, et ça se passe très tôt. Un certain sentiment de traîtrise, de cacher quelque chose à ses parents et un peu à tout le monde qui est à la fois repoussant et délicieux : quand deux garçons se retrouvent devant les autres, ils partagent une complicité plus forte que toutes celles qui peuvent lier entre eux les « normaux ». Mais il y a dans ce plaisir de complicité secrète à la fois quelque chose de radical (l'impression d'échapper par un côté à tout ce qui permet aux gens de vous juger) et en même temps une espèce de plaisir masochiste dont je me suis lassé. Et puis j'ai découvert aussi que ça ne servait à rien d'avancer masqué, qu'on avait beau faire comme si ça n'était pas, ça se savait toujours, comme on dit ; qu'on devient à ce petit jeu-là quelqu'un sur qui s'appesantit au mieux la protection des normaux aux idées avancées, comme une sorte d'irresponsable partiel dont on accepte avec un sourire plus ou moins contraint les extravagances.

Une des choses qui m'a le plus exaspéré, c'est que quand les garçons savent que vous êtes homosexuel, ils s'imaginent tout le temps qu'on veut coucher avec eux — comme si un homosexuel n'avait pas le droit de choisir ou comme si n'importe quelle bite était encore assez bonne pour eux. Ce coup-là, on nous l'a fait encore dernièrement : on est allé distribuer des tracts du F.H.A.R. à la porte d'une boite où vont danser les samedi soir les jeunes prolos ; et ça n'a pas manqué : « J'ai une belle bite, hein, c'est ça que tu veux ? »

On voit bien pourquoi les garçons « normaux » ne disent pas « homosexuel », mais « tante » ou « pédale ». Qui se fait enculer ne peut évidemment enculer lui-même, est forcément au féminin.

HOMMES-FEMMES

Il y a une autre légende : qui a la vie dure : les homosexuels ne supportent pas les femmes. C'est vrai que nous avons souvent fini par mettre dans notre tête ce qu'on racontait sur nous ; j'ai eu pendant longtemps des rapports truqués avec les femmes, soit qu'elles m'aient pris pour un mâle particulièrement difficile, soit qu'elles aient voulu me guérir, soit enfin tout simplement que j'ai reproduit avec elles les rapports d'oppression sous la forme d'imitation des autres mâles, pour faire aussi viril que le voisin. Ce qui est arrivé récemment a pas mal changé les rapports entre nous : essentiellement parce que l'on a découvert que là où les femmes luttaient contre l'oppression par les hommes, elles nous ouvraient le chemin. Il y a quelque chose d'un peu paradoxal mais que j'ai pu vérifier dans le fait qu'à la fois nous désirons des hommes et nous méprisons la virilité. Elle nous paraît toujours sonner faux parce que nous savons ce qu'elle recouvre de lâcheté à l'égard de ses propres désirs. Tous les homosexuels ont fait l'expérience : combien de mecs super-virils en apparence se laissent faire avec le plaisir secret d'être enfin transformés en objet de désir. C'est là où nous les inquiétons, c'est que nous mettons au clair leur désir d'être enfin objets, possédés même s'ils nous baisent.

Les « normaux » — ou plus exactement la société normale — ont appliqué l'image de la femme aux homosexuels. Cette image qu'ils avaient forgé pour mieux opprimer les femmes ils nous l'ont aussi imposée : l'hypersensibilité, la jalousie, futilité, etc. Mais au contraire des femmes, notre faiblesse fait aussi notre force. Parce que nous sommes aussi des hommes — ou tout au moins nous devrions l'être. Nous sommes fiers de notre trahison. J'ai eu un copain qui faisait très « pédale », et j'ai passé des années à lui donner des coups de pied sous la table pour qu'il arrête de faire « la folle ». Et pourtant je me croyais moi-même déjà assez libéré, mais je pensais qu'il fallait pour qu'il se fasse accepter par les révolutionnaires que les homosexuels rejettent l'image féminine que leur a accolé la société « normale ». Ce que j'ai découvert depuis c'est que ce mépris des « folles » était d'abord un moyen de nous diviser, de trier entre les bons et les mauvais homosexuels ; et j'ai découvert aussi que c'est en rendant la honte plus honteuse qu'on progresse. Peut-être que nous avons tous le désir de paraî- moyen le plus radical pour fuir l'écrasante normalité. Nous revendiquons notre « féminité », celle-là même que les femmes rejettent, en même temps que nous déclarons que ces rôles n'ont aucun sens. Entre nous, dans les réunions essayons d'abolir les rapports d'exclusivité et de jalousie mesquines, de ragots, qui ont été imposés aux homosexuels : nous essayons d'être entre nous aussi francs et directs que possible et nous le sommes probablement infiniment plus que n'importe quel groupe de « normaux » entre eux.

Quand nous sommes allés distribuer des tracts dans les boîtes d'homosexuels, nous nous sommes heurtés d'abord à notre propre peur ; on avait tous une trouille bleue devant la porte, avec notre paquet de tracts. Beaucoup plus peur sans doute que pour une action militante habituelle, même beaucoup plus violente.

Mais quand on commence à découvrir qu'on est une communauté, même ces types que je haïssais, ces employés de bureau piliers de boîtes pour tantes, il me paraissait infiniment important qu'ils soient avec moi.

NOUS SOMMES DES TRAITRES HEUREUX

Vis-à-vis de l'extérieur, nous revendiquons notre féminité parce que nous savons qu'on nous l'interdit et qu'elle scandalise. Rien de plus réjouissant que la tête affolée d'un copain qui me voit lâcher des expressions ou des gestes qui sont pour lui ceux d'une tapette.

Pourquoi cette inquiétude ? Parce que le règne des mâles est fondé sur l'idée que quand on a certaines caractéristiques corporelles (la bite) on est plus fort, plus intelligent, etc. Nous, qui sommes physiquement des hommes (encore que certains croient toujours à la malformation cachée) sommes socialement et psychologiquement des femmes : nous remettons par là en cause la base même du règne mâle. Ce qui fait le caractère radical de notre situation c'est que nous avons déjà dans les faits dépassé les rôles sociaux de l'homme et de la femme et puis — ceci pour les normaux qui me lisent — celui qui fait la folle n'est pas toujours celui qui se fait baiser.

Nous sommes plus riches de création d'invention et de liberté que les « normaux » pourront jamais l'être.

BISEXUALITE-BIDON

C'est pourquoi nous disons que nous sommes fiers d'être homosexuel : bien sûr, il y a toujours des super-révolutionnaires donneurs de leçon pour vous expliquer qu'on ne doit pas privilégier plus l'homosexualité que l'hétérosexualité, qu'il ne faut pas faire de racisme à l'envers, que l'avenir est à la bisexualité même à la pan-sexualité — le fait de pouvoir exprimer tous les désirs sexuels imaginables. Peut-être que ça sera vrai un jour. C'est sans doute notre but, encore que je ne sois pas sûr que le désir soit au fond indifférencié. En attendant ceux qui parlent ainsi ne m'offrent qu'un chemin : coucher avec des filles pour manifester ma libération complète. Or il se trouve 1) que les filles, justement, ces temps-ci, en ont marre d'être des objets qu'on baise. Ce que nous ont dit les copines du F.H.A.R., c'est que pour elles, la bisexualité ça serait se soumettre à nouveau aux hommes, qui ont toujours considéré l'homosexualité féminine comme un complément, un spectacle et une agréable préparation à leur propre plaisir dans le coït. 2) que quant à moi j'aurais plutôt l'impression de revenir en arrière que de me libérer plus.

Mouvement lycéen par exemple, qui porte tellement d'espoir par ailleurs, que chacun présente comme le plus libéré possible, en est encore à reproduire des bandes dessinées de type situationniste sur le thème « vive l'orgasme » où comme par hasard un mec baise une belle nana — sur le dos bien entendu — (Je crois que c'est dans « Crève-salope »).

Alors d'accord, pour la liberté sexuelle tant que vous voulez, mais on commence par dire ce qu'on a sur la patate. C'est comme ça que nous sommes les plus inquiétants, en disant, comme une américaine, Martha Shelley : « Nous serons normaux quand vous serez tous homosexuels ». Nous n'accepterons de nous remettre en cause que quand nous aurons éveillé l'homosexuel endormi en chacun de vous.

UN DU F.A.H.R.

LS-ELLES HOMOSEXUELS,...

à la nullité fe-
affirait à expli-
e avec eux ! Ce-
r que l'homme,
qui est annulé
n d'un autre
n lorsqu'il est
i ne baise pas

ique nous ap-

nale n'est rien

mme délaissait
le dit super-ma-
rait peut-être ce
our la femme le
par lui à la fois
nte (la mère),
in, comme une
me une domes-

expérience à

hauvinisme, ma-
des lesbiennes
besoin, qu'une
e en dehors du
ars masculines
r cela un objet
notre place est
intersection des
libéreront les
omosexuels. Le
s revendiquons
réaliser. Elles
les filles qui

Une du F.H.A.R

ACCORD !
TRE

l de vouloir libé-
les homosexuels,
abord leurs luttes
atibles. Horizon-
a même situation
mées par la re-
mais verticale-
lité est en grande
ontradictions so-
me et la femme,
on mutuelle dans
dire que le rap-
tant entre l'hom-
atteint son anta-
racisme homo-
L'homosexualité
éologie bourgeoi-
eption du couple
ouple partiarcal,
evendication que
aux institutions
riage, droit à
tagonisme qui re-
ictions bourgeoi-
in, est le suivant
osexualité mascu-
ur l'élite intellec-
race mâle, qui
plan politique par
ascisme. Son mo-
isogyne est le plus
libération de la
t qu'accentuer la
tre part, l'homo-
ne sera exploité
étisme » dans le
que et toujours
er ces messieurs.
s'étend jusqu'à
éminine. L'homo-
les femmes une
s la mesure où
uence de la prise
sa position, mais
rien la situation
ue de la femme
patriarcal.
la libération de la
st subordonnée à
libération de la
ouple en général
mmes homosexuels
un complexe de

juste lutte des
si militer pour la
types, mais de
parle, comme si

juste lutte des
la libérer de son
bourgeois quant
homosexualité trou-
par la révolution
elle devient une
Lutter contre la
, c'est prendre
autre, de l'impo-
l'objet du désir
les causes d'éco-
aucune raison, si
ance psychologi-
investir sa libido
es de plaisir dif-

SYLVIE

NOTRE VOCABULAIRE

A nouvelle lutte, nouveau vocabulaire. Rebutant au début, il s'imposera. Certains termes sont communs avec le M.L.F.).

HETERO-FLIC : qui érige (!) son hétérosexualité en seule forme « normale » d'amour.

PHALLOCRATE : le même, en tant qu'il croit que le fait d'avoir une bite donne le droit d'opprimer.

BOITE TASSE : notre ghetto. Les boites de nuit et les pissotières. Beaucoup d'entre nous y draguent.

TANTE, PEDE : nos frères.

GOUINES, LESBIENNES nos sœurs.

TRAVELOS : ceux qui s'habillent en homme ou en femme sans tenir compte de leur sexe supposé. Nos frères et nos sœurs.

BISEXUELS qui aiment à la fois avec leur propre sexe et avec l'autre. Ne peuvent jamais l'être totalement dans la société actuelle. normal, naturel, famille : merde.

Notre vocabulaire

LES LOIS

Vous croyez sans doute, naïfs que vous êtes, que la loi s'est assouplie avec l'évolution moderne.

De 1810 à 1942, aucune loi française ne traitait l'homosexualité de « crime contre-nature ». C'est apparu avec Pétain, repris par de Gaulle, et est toujours en vigueur : l'outrage à la pudeur commis par des homosexuels est puni depuis... 1960 !

PHILIPPE PETAIN

(Ordonnance du 6 août 1942)

Sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 200 à 6 000 francs... quiconque aura... pour satisfaire ses propres passions, commis un ou plusieurs actes impudiques ou contre-nature avec un mineur de son sexe âgé de moins de 21 ans.

QUI LA BOURGEOISIE CONDAMNE-T-ELLE ?

L'homosexualité, ça n'existe guère dans les couches populaires : c'est ce qu'on vous dit généralement. En 1964, 331 personnes ont été condamnées pour outrage public à la pudeur (ou détournement de mineurs) sur une personne du même sexe.

Dont 136 ouvriers, et pas un seul chef d'entreprise. (Statistique avec origine socio-professionnelle du ministère de la justice).

CODE PENAL
Ordonnance
du 8 Février 1945 (Art. 331)

Sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 60 à 15 000 francs quiconque aura commis un acte impudique ou contre-nature avec un individu de son sexe mineur de 21 ans.

L'article 330 (al. 2 N° 60-1245 du 25 nov. 1960) : « lorsque l'outrage public à la pudeur consistera en un acte contre-nature avec un individu du même sexe, la peine sera un emprisonnement de six mois à trois ans et une amende de 10 à 15 000 francs. »

Deux mineurs entre eux — âgés de plus de 18 ans — peuvent aussi être poursuivis. Ils enfreignent la loi. Ce cas est assimilé, pratiquement, au délit de... coups et blessures réciproques !

OUI, ON CONDAMNE POUR HOMOSEXUALITE !

Vie quotidienne chez les pédés

La société hétéro-flicarde nous vire de nos boulots, nous cogne, nous fiche, nous fout en taule, dans le seul but avoué par leur mot d'ordre : « les homos, on va les soigner ».

La vie quotidienne chez les pédés.

A la tasse du coin — la tasse, c'est l'endroit où les hétéros vont seulement pour pisser...—, j'y vais de temps en temps, le soir, quand la solitude donne aux murs de ma piaule un aspect carceral. J'y croise des ombres impassibles, pas un mot, pas un sourire... attitudes furtives, visages tendus ; peur du flic ou de l'hétéro-flic qui rôdent aussi à cette heure tardive.

J'étais l'autre soir sur le trottoir d'en face. Trois affreux jojos hétéros se pointent : « tu vas voir, on va se marrer... » Seul un type reste dans le compartiment central de la tasse. Les trois jules lui tombent dessus. Je fonce et hurle : « salopes d'hétéros, si vous voulez cogner, la police recrute, vous pourriez jouir. » Ils me foncent dessus. Je me tire et les distance. Mon petit frère n'aura cette fois que les deux yeux pochés. Une autre nuit, cinq truands en faction devant la pissotière. Les solitaires, tête baissée, passent en se faisant insulter, un arabe se pointe : mêmes insultes, il les traite de merdeux. Je gueule avec lui : « sales petites ordures racistes, arabes ou pédés, vous voulez nous coincer pour jouir de votre haine. L'arabe sort un couteau quand l'un nous fonce dessus. Ils se tirent.

Bois de Boulogne : car de flics tous les quarts d'heure, grosses paires de couilles en treillis bleu toutes les demi-heures, avec deux chiens d'un mètre cinquante en laisse, motards à la recherche des sales tapettes. Flics planqués dans les taillis, qui attirent les pédés, qui opèrent aussi dans les tasses : pour le gibier, menottes, incarcération, assignation à résidence, procès.

La solution, le ghetto des boîtes de nuit de tantes... Pas de normaux-flics évidemment, mais rapports truqués entre les gens et pour cause. Une boîte c'est le royaume du fric, on y danse entre hommes, on s'y apprécie mutuellement en tant que marchandise la société hétéro-flic nous y récupère. La peur y subsiste, descente régulière des flics, rafles légales ou souvent encore propriétaires de boîtes et flics se tiennent main dans la main.

Voilà pour le quotidien et j'en passe...

Et la répression que l'homosexuel a subi au cours de son histoire personnelle : matraquage moral des parents, des éducateurs, de l'entourage hétéro qui fait pression pour que le monstre réintègre le bercail de la sexualité normale, sans compter tous ceux qui vivent leur sexualité dans la clandestinité. Combien de jeunes homosexuels dans les écoles et les lycées attendent que les adultes leur disent qu'ils sont tout simplement normaux : **lycéens homosexuels, organisez-vous pour dénoncer la répression des profs et pour vivre au grand jour votre amour.**

Un militant du F.H.A.R.

« Toute personne qui connaît charnellement et de quelque manière que ce soit un animal ou un oiseau, ou qui connaît charnellement une autre personne du sexe masculin ou féminin par les moyens de l'anus ou de la bouche, ou qui se soumet de son plein gré à de telles pratiques, est coupable de sodomie. »

(LOI DE L'ETAT DU MINNESOTA. U.S.A.)

adresse a ceux qui se croient normaux

Vous ne vous sentez pas oppresseurs. Vous baisez comme tout le monde, ça n'est pas votre faute s'il y a des malades ou des criminels. Vous n'y pouvez rien, dites-vous, si vous êtes tolérants. Votre société — car si vous baisez comme tout le monde, c'est bien la vôtre — nous a traité comme un fléau social pour l'état, l'objet de mépris pour les hommes véritables, sujet d'effroi pour les mères de famille. Les mêmes mots qui servent à nous désigner sont vos pires insultes.

Avez-vous jamais pensé à ce que nous ressentons, quand vous mettez à la suite ces mots : « salaud, ordure, tapette, pédé » ? Quand vous dîtes à une fille : « sale gouine « ?

Vous protégez vos filles et vos fils de notre présence comme si nous étions des pestiférés.

Vous êtes individuellement responsable de l'ignoble mutilation que vous nous avez fait subir en nous reprochant notre désir.

Vous qui voulez la révolution, vous avez voulu nous imposer votre répression. Vous combattiez pour les noirs et vous traitiez les flics d'enculés, comme s'il n'existait pas de pire injure.

Vous, adorateurs du prolétariat, avez encouragé de toutes vos forces le maintien de l'image virile de l'ouvrier, vous avez dit que la révolution serait le fait d'un prolétariat mâle et bourru, à grosse voix, baraqué et roulant des épaules.

Savez-vous ce que c'est, pour un jeune ouvrier, que d'être homosexuel en cachette ? Savez-vous, vous qui croyez à la vertu formatrice de l'usine, ce que subit celui que ses copains d'atelier traitent de pédale ?

Nous le savons, nous, parce que nous nous connaissons entre nous, parce que nous seuls, nous pouvons le savoir.

Nous sommes avec les femmes le tapis moral sur lequel vous essuyez votre conscience.

Nous disons ici que nous en avons assez, que vous ne nous casserez plus la gueule, parce que nous nous défendrons, que nous pourchasserons votre racisme contre nous jusque dans le langage.

Nous disons plus : nous ne nous contenterons pas de nous défendre nous allons attaquer.

Nous ne sommes pas contre les normaux, mais contre la société normale. Vous demandez : « que pouvons-nous faire pour vous ? Vous ne pouvez rien faire pour nous tant que vous resterez chacun le représentant de la société normale tant que vous vous refuserez à voir tous les désirs secrets que vous avez refoulé.

Vous ne pouvez rien pour nous tant que vous ne faites rien pour vous-mêmes.

A CEUX QUI SONT COMME NOUS

Vous n'osez pas le dire, vous n'osez peut-être pas vous le dire.

Nous étions comme vous il y a quelque mois.

Notre Front sera ce que vous et nous en ferons. Nous voulons détruire la famille et cette société parce qu'elles nous ont toujours opprimés. Pour nous, l'homosexualité n'est pas un moyen d'abattre la société, elle est d'abord notre situation et la société nous contraint à la combattre.

Nous ne faisons pas de distinction entre nous. Nous savons que hommes et femmes homosexuelles vivent une oppression différente. Les hommes trahissent la société mâle, les femmes homosexuelles sont aussi opprimées comme femmes.

Les hommes homosexuels bénéficient comme hommes d'avantages que les femmes n'ont pas. Mais l'homosexualité féminine est peut-être moins scandaleuse pour les hommes, qui l'ont utilisée comme un spectacle.

Les contradictions qui existent entre nous, nous devons les poser. Cette double page parle plus des homosexuels hommes que des homosexuelles femmes. Nous voulons savoir pourquoi.

Nous voulons savoir comment notre alliance avec le Mouvement de Libération des Femmes peut se faire sans soumission à l'idéologie hétérosexuelle.

Nous avons besoin de vous pour le savoir.

La répression existe à tous les niveaux. Le bourrage de crâne de la propagande hétéro, on la subit depuis l'enfance. Elle a pour but d'extirper notre sexualité et de nous réintégrer dans le bercail NATUREL de la sacro-sainte famille, berceau de la chair à canon et de la plus-value capitaliste et stal-socialiste.

On continue à vivre cette répression quotidiennement en risquant le fichage, la prison, la proscription, les insultes, les casse-gueules, les sourires narquois, les regards commisérieux. Nous revendiquons notre statut de fléau social jusqu'à la destruction complète de tout impérialisme.

A BAS LA SOCIETE FRIC DES HETERO-FLICS !

A BAS LA SEXUALITE REDUITE A LA FAMILLE PROCREATRICE !

AUX ROLES ACTIFS-PASSIFS !

ARRETONS DE RASER LES MURS !

POUR des groupes d'auto-défense qui s'opposeront par la force au racisme sexuel des hétéro-flics.

Pour un front homosexuel qui aura pour tâche de prendre d'assaut et de détruire la « normalité sexuelle fasciste ».

F.H.A.R.

FRONT HOMOSEXUEL D'ACTION REVOLUTIONNAIRE

COMMENT SE RENCONTRER TOUS LES JEUDIS de 18 à 20 heures à l'ECOLE DES BEAUX-ARTS rue Bonaparte Paris-6e Métro : Saint-Germain-des-Près

Rendez-vous dans le bâtiment « G.E.E.P. » (au fond de la cour d'entrée, bâtiment en préfabriqué, rez-de-chaussée, entrée par l'arrière du bâtiment).

Nous savons que ceux qui ne sont pas étudiants hésitent à venir dans une fac. Mais c'est le seul endroit sans risques que nous ayons trouvé.

Ecrivez à « TOUT », 27, rue du Faubourg-Montmartre, en précisant « pour le F.H.A.R. ».

La société nous empêche de nous rencontrer. Multiplions les lieux de rencontre. Aux Tuileries, dans les boîtes, dans les petites villes, parlons nous.

Ecrivons sur les murs des W.-C., puisqu'on nous les abandonne.

Envoyons des petites annonces aux journaux (pourquoi pas à celui-ci ?)

SORTONS DES BOITES ET DES PISSOTIERES DANS LA RUE !

F.H.A.R.

ARRETONS D
...NOUS PRE

Témoignage — Sujet de réflexion.

Je suis homosexuel.

Mon attitude révolutionnaire vient de ce que j'ai beaucoup souffert cet état et que même aujourd'hui je ne l'accepte pas toujours facileme

J'en rends responsable la société (mes parents d'abord, mais aussi m entourage et les enseignants que j'ai eu).

Je voudrais :

— d'une part, que l'existence et la liberté des gens tels que moi soi reconnus ;

— d'autre part, éviter que d'autres deviennent tels que moi et perm tent aux enfants d'avoir une évolution sexuelle saine et naturelle.

Seulement pour l'instant, nous sommes rejetés des deux bords.

D'un côté, en vertu de la morale ; de l'autre, à cause d'habitudes mo les qui font que des types qui se veulent révolutionnaires réagissent env nous de la même façon que ceux qu'ils combattent.

Voir aux manifs, par exemple, quand les CRS sont en face, les inju des manifestants : « Pédés », « Salopes » « Cocus ».

Ça me donne envie de me barrer, de tout laisser tomber.

Mais je n'ai pas d'autre solution que la lutte, sinon le suicide.

Ils ont donc rien compris.

Comment peuvent-ils espérer faire une révolution en conservant la r rale bourgeoise — la base même de cette société. Ça peut nous mener q un régime du type U.R.S.S.

Ça me fait mal de voir des types gueuler contre le fric, les flics, presse, la culture... et d'un autre côté protéger leur vie privée, *leur* femr et même le mariage, l'attachement aux parents...

Face à tant de connerie(aliénation), je ne me sens pas encore capa de prendre la parole dans une A.G. par exemple pour m'expliquer expliquer mes idées. Alors je prends les gens que je connais un à pour essayer de leur expliquer, je leur conseille de lire Reich, Malinows Marcuse... comme point de départ à une réflexion mais ça n'avance guè

Je crois pourtant cette prise de conscience absolument nécessaire po qu'un mouvement aboutisse à quelque chose.

Si vous êtes d'accord, essayez de faire quelque chose.

Un étudiant de Poitie

MALADES DANS LEUR TETE

MANUEL ALPHABETIQUE PSYCHIATRIE

(article homoxesualité).

Le pronostic de l'homosexualité dépend essentiellement du groupe où se classe le sujet. Deux éléments le conditionnent : la profondeur de l'anomalie, la réaction morale à l'égard de celle-ci. Le degré de l'anomalie s'apprécie en fonction de l'intensité de l'attrait pour le sexe semblable (jugé chez l'homme sur l'érection psychogène) et de l'existence ou non de répulsion pour le sexe opposé... La réaction morale vis-à-vis de l'anomalie est capitale : ceux qui se complaisent dans l'homosexualité n'ont que faire de la médecine ; seuls sont accessibles à la thérapeutique (d'ailleurs difficile et pleine d'écueils) ceux qui souffrent.

MALADES DANS LEUR TETE ? LES CHIENS DE GARDE ET LES HOMOSEXUELS

(...)Au moyen âge on nous brûlait sur un bûcher, entre un juif et une sorcière au nom de la charité crétienne et pour sauver nos âmes de l'enfer.

Aujourd'hui c'en est fini de ces temps obscurantistes et barbares. Le peuple ne croit plus au diable et la science triomphe aux côtés de l'ordre républicain démocratique et humaniste. Le flic et le psychiatre ont remplacé l'inquisiteur et l'idéologie doit se faire passer pour scientifique et humanitaire. On a tout changé pour que rien ne change (...) Pour la psychiatrie classique nous étions simplement des dégénérés, au même titre que les idiots, les assassins et divers sortes de fous. C'était un peu simpliste et la génétique ayant fait des progrès il a fallu trouver autre chose. Autre chose ça a été le marxisme et la psychanalyse. (...) D'abord nous souffrons d'un arrêt du développement normal de notre sexualité à un stade infantile.

Ensuite nous avons peur des femmes toute femme représentant notre mère, et comme c'est interdit de ba sa mère...

Enfin on est castré, on a perdu phallus et on aime les hommes p leur rendre le phallus qu'on a pas.

Pour les lesbiennes c'est le contr re, elles l'ont alors qu'elles ne vraient pas l'avoir, tous les homm pour elles c'est papa et elles ont pe de baiser papa ou d'être violé p lui. (...)

Au cas où vous ne seriez pas d'a cord, si vous êtes par exemple m tant du F.H.A.R., c'est que vous êt au stade de la « revendication agres ve », régressé à la phase sadique a le, un pervers incurable, un cas sespéré, un danger public. Là, la p chanalyse ne peut plus rien, il fa appeler les flics. En langage techniq si vous êtes malheureux, vous êtes vrosé, donc curable, si vous êtes h reux vous êtes pervers, donc incu ble. Problème comment rendre les p vers névrosés ? Condition essentie à la bonne tenue du compte en ba que du psychanaliste. (...)

En tant qu'homosexuel, je ressen comme une insulte et une agressi les prétendues théories qui prétende expliquer l'homosexualité.

(...) Quant à souffrir, ce dont souffre ce n'est pas d'être homos xuel mais d'être victime du racisme le remède à ma souffrance n'est p dans vos thérapeutiques dont je r fous, mais dans la destruction du cisme donc de la société qui l'e gendre. Racistes vous l'êtes et de su croit hypocrites, messieurs les hum nistes scientistes. (...) Votre pitié, e vient trop tard, nous sommes des h mosexuels heureux, au F.H.A.R. He reux d'être homosexuels, heureux nous aimer entre nous, heureux de co battre et de nous exprimer libreme quand on en a envie. Et on sera he reux encore le jour où on vous casse la gueule, messieurs mes ex che confrères, docteurs en connerie, ps chiatres flics, psychanalistes racist et autres chiens de garde édentés.

Un psychiatre homosexuel.

J'ai appris tout récemment en lisant le Nouvel Observateur **qu'on ava découvert la cause de l'homosexualité : il paraîtrait que nous avons u chromosome en moins ou en plus, je ne sais plus, en moins probablemen Ne soyez pas méchants avec les homosexuels, ça n'est pas de leur faut Après tout l'explication vaut bien celle qui courait jusqu'à présent da les milieux de gauche, et que l'on retrouve encore dans le petit livre rou des lycéens, ce livre est tellement contestataire : il ne faut pas réprim l'homosexualité, sauf bien sûr dans le cas des rapports avec les mineu (les mineurs vous disent merde, je l'ai été, vous savez) l'homosexuali disparaîtra d'elle-même quand les relations hétérosexuelles seront libérée C'est la faute de l'environnement, c'est pas leur faute.**

Il est vrai que l'on ne choisit pas de devenir homosexuel en tout cas je n'ai pas l'impression d'avoir choisi. Un beau jour au lycée, les petits camarades m'ont traité de pédale — je ne savais pas ce que ça voulait dire, mais j'en étais vaguement fier parce que j'avais l'impression qu'ils m'enviaient. C'est à force que ma mère me coince dans les portes pour me demander : « Mais tu n'es pas pédéraste au moins ? » que j'en suis devenu honteux.

On n'est pas de produits, et ceux qui croient nous aider en disant : « Ils ne l'ont pas voulu », ne font que nous enfoncer. On s'en fout, ce qui nous a fait tels : on n'est pas des résultats mais des gens.

On se voit d'abord par les autres. Cette impression-là je l'ai ressentie de nouveau ces derniers temps, après qu'on ait fait un certain nombre de réunions du F.H.A.R. Je vis dans ce qu'il est convenu d'appler une commune, et je suis tout le temps avec des copains militants. Les gens de la commune comme les militants trouvent que ces derniers temps « je m'affiche ». Il y aura un peu d'exhibitionnisme là-dessous que ça ne nous étonnerait pas. Et quand j'embrasse un autre garçon devant des copains j'ai toujours l'impression qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas être gênés — ce qui ne fait qu'accentuer la gêne.

PAS DE PROTECTEURS !

On ne choisit pas d'être homosexuel, on se retrouve avec une étiquette collée dans le dos avec des gens qui rigolent à certaines de vos intonations. On ne choisit pas de devenir homosexuel mais on choisit de le rester, et ça se passe très tôt. Un certain sentiment de traîtrise, de cacher quelque chose à ses parents et un peu à tout le monde qui est à la fois repou sant et délicieux : quand deux ga çons se retrouvent devant les a tres, ils partagent une complici plus forte que toutes celles q peuvent lier entre eux les « no maux ». Mais il y a dans ce plais de complicité secrète à la fois que que chose de radical (l'impressio d'échapper par un côté à tout qui permet aux gens de vous juge et en même temps une espèce d plaisir masochiste dont je me su lassé. Et puis j'ai découvert ais que ça ne servait à rien d'ava cer masqué, qu'on avait beau fai comme si ça n'était pas, ça se s vait toujours, comme on dit ; qu'o devient à ce petit jeu-là quelqu'u sur qui s'appesantit au mieux protection des normaux aux idé avancées, comme une sorte d'irre ponsable partiel dont on accept avec un sourire plus ou moin contraint les extravagances.

Une des choses qui m'a le plu exaspéré, c'est que quand les ga çons savent que vous êtes homo sexuel, ils s'imaginent tout le temp qu'on veut coucher avec eux comme si un homosexuel n'ava pas le droit de choisir ou comm si n'importe quelle bite était en core assez bonne pour eux. C coup-là, on nous l'a fait encor dernièrement : on est allé distr buer des tracts du F.H.A.R. à la porte d'une boîte où vont danse les samedi soir les jeunes prolos et ça n'a pas manqué : « J'ai un belle bite, hein, c'est ça que t veux ? »

On voit bien pourquoi les ga çons « normaux » ne disent pa « homosexuel », mais « tante » o « pédale ». Qui se fait enculer n peut évidemment enculer lui-même est forcément au féminin.

HOMMES-FEMMES

Il y a une autre légende : qui a la vie dure : les homosexuels ne supportent pas les femmes. C'es

LES PEDES ET LA REVOLUTION

LES PEDES ET LA REVOLUTION
IL N'Y A PAS DE RAPPORT POSSIBLE ENTRE L'HOMOSEXUALITE ET LA LUTTE REVOLUTIONNAIRE. C'EST DU MOINS CE QUE PENSENT BEAUCOUP DE GAUCHISTES. LES HOMOSEXUELS REVOLUTIONNAIRES, APRES AVOIR PARLE AVEC EUX, ONT DECIDE DE REFUTER LEURS OBJECTIONS LES PLUS GRAVES ET D'ALLER ENFIN AU FOND DES CHOSES...

1 **Il est juste et nécessaire que des camarades homosexuels proclament leur oppression et mènent un combat, mais ce combat ne pourra jamais concerner les masses, parce que l'homosexualité reste un problème marginal.**

L'homosexualité n'est pas plus un problème qu'une maladie ou une perversion. Elle est un état. Ce qui n'empêche pas qu'elle provoque communément chez les bourgeois trois styles de réactions : la dérision, la fureur, la honte.

Le combat pour l'homosexualité libre n'est pas une lutte marginale. Les homosexuels révolutionnaires refusent le terrorisme puritain de certains militants qui prend pour masque le prétexte de la nécessité des luttes de masse. C'est vrai qu'il n'existe en France qu'une faible minorité d'homosexuels avoués, et cela, parce que dans certaines marges de la bourgeoisie, en particulier chez les artistes et les intellectuels, l'homosexualité est tolérée ou même revendiquée et ne ternit pas la réputation sociale. Mais il existe aussi, et surtout parmi les masses, des centaines de milliers d'homosexuels refoulés et qui s'autocensurent sous le poids de l'idéologie morale bourgeoise. Le fait qu'ils ne sont pas encore reliés entre eux par une conscience collective n'est pas une raison suffisante pour prétendre que la notion de masse ne leur est pas applicable.

Enfin, depuis que la pensée freudienne, portée au delà de Freud jusqu'à l'expulsion de l'impératif moral, a reconnu la pulsion homosexuelle, au même titre que l'autosexualité ou l'hétérosexualité, comme inhérente à tout individu dès sa naissance, le refus de situer l'homosexualité au niveau d'un phénomène de masse ne peut relever que d'un sentiment de honte et d'une pratique autorépressive inspirée par notre environnement culturel.

Il est évident que la mise à jour d'une telle situation ne peut se faire qu'au niveau où l'on peut critiquer cet environnement culturel dans lequel nous baignons depuis l'enfance. La révolution, à quelque échelon que ce soit, ne peut naître que de la rencontre du besoin de la conscience évoluée (ce qui ne veut pas dire élitaire) avec le besoin des classes exploitées : de leur rencontre et de leur interaction.

2 **La lutte pour la liberté homosexuelle n'atteint pas la bourgeoisie dans ses forces vives. Et même la lutte pour la simple liberté sexuelle ne doit pas être placée au premier plan du combat révolutionnaire, car elle est déjà tolérée et même récupérée par la presse bourgeoise et la publicité, à tel point qu'en un certain sens, elle commence à faire partie de l'arsenal bourgeois.**

Le visage que donne la néo-bourgeoisie libérale actuelle à la libération sexuelle passe d'abord par sa conception du profit : le corps humain y joue le rôle d'une image ou d'un objet et le désir y joue le rôle d'une incitation à la consommation et non à la jouissance. C'est toujours la possession érotique et la propriété du corps *qui restent la loi et non la pénétration et le don par la médiation* du sexe.

Cette soi-disant liberté sexuelle dissimule l'exploitation sexuelle par le biais du commerce et de la prostitution. Elle perpétue la honte du corps en le transformant en marchandise. La bourgeoisie a banni le mot « amour » de son langage politique et l'a remplacé par les mots « mariage », « famille », « éducation » et plus récemment « érotisme ». Bien sûr, la société capitaliste, après avoir condamné Gabrielle Russier, s'est empressée de la réhabiliter dans un concert de larmes. Mais elle ne l'aurait certainement pas fait, si en face de son jeune amant, Gabrielle Russier avait été un homme.

Jamais la bourgeoisie n'a toléré la libre disposition d'un corps en face de n'importe quel autre et en particulier chez les mineurs. Jamais elle n'a toléré le droit à n'importe quelle rencontre sexuelle, pourvu qu'elle soit généreuse et publique. Jamais elle n'a toléré le droit à la tendresse entre tous les corps, si ce n'est comme soupape de sûreté dans quelques lieux privilégiés et fermés.

Les révolutionnaires plus puritains que les bourgeois ?

Il est désespérant que des militants révolutionnaires continuent à être aliénés par le puritanisme bourgeois, au moment même où une partie de la bourgeoisie, parvenue à un point différent de maturation, abandonne ce puritanisme à cause d'une intelligence nouvelle du profit, au moment surtout où une grande masse de jeunes, plus ou moins politisés, commence à axer sa révolte sur la libre disposition du sexe. Dans cette question du puritanisme répressif à l'intérieur de la force révolutionnaire, l'attitude vis-à-vis de l'homosexualité est un test capital.

Pour ce qui en est de la hiérarchie des luttes révolutionnaires selon l'urgence, les homosexuels ne prétendent pas que le combat contre la sexualité et la culture bourgeoises doit être placé au premier plan. Ils pensent seulement que ce combat est inséparable de la lutte contre l'exploitation socio-économique. L'un sans l'autre reste lettre morte.

En Union soviétique en 1918, en même temps qu'était proclamé le droit à l'autodétermination sexuelle, économique et sociale des femmes, on décida de faire disparaître l'inceste, l'adultère et l'homosexualité du code pénal. Hélas, ils devaient y être réintroduits en 1934, sous prétexte qu'ils menaçaient l'ordre, la stabilité, la capacité de la nation à affronter la guerre et surtout en arguant que l'énergie retirée à l'effort socialiste par l'activité sexuelle était volée à la révolution et au prolétariat. L'homosexualité fut alors déclarée décadente, bourgeoise et fasciste. Cette pensée continue à être celle du Parti Communiste Français en 1971. Tout le problème est de savoir si certains gauchistes vont persister à adhérer à ce système de jugement devenu contrerévolutionnaire, en se fondant par exemple sur le fait que la libération sexuelle semble n'avoir aucune actualité dans la pensée du Président Mao et ne présenter aucune utilité auprès de 800 millions de Chinois.

3 **Même chez un révolutionnaire, la vision du monde à travers l'homosexualité, et surtout la sodomie, est une vision parcellaire. Aussi, la lutte pour la liberté homosexuelle n'a pas actuellement d'utilité tactique.**

Aucun programme politique n'est entier et cohérent s'il passe sous silence l'instance du désir sexuel interdit même du désir autocensuré. Certes, un homosexuel d'origine bourgeoise doit se demander si la nature de son désir le rapproche plus d'un ouvrier homosexuel que sa conscience de classe ne l'en éloigne. Mais il peut aussi s'indigner de ce qu'on lui interdise à cause de ses penchants de militer dans un groupe maoïste, de même qu'aux Etats-Unis, il n'aurait pas le droit de travailler dans un ministère ou au Pentagone.

La bourgeoisie doit être attaquée sur tous les fronts où elle fait ressentir son oppression. La lutte pour la liberté homosexuelle n'avait peut-être pas d'utilité publique tactique il y a cent ans et elle n'en aurait pas aujourd'hui au Pakistan. Mais dans les sociétés occidentales, elle participe d'une révolution culturelle qui est devenue indispensable.

Qu'elle soit enfouie, latente ou avouée, l'homosexualité est présente partout où les hommes se retrouvent entre hommes. Elle est présente dans le sport, les écoles, les confréries, les prisons, la guerre, la compétition capitaliste, le culte des idoles du spectacle, le militantisme des camarades, les relations particulières à l'intérieur des familles et même dans la jalousie dès qu'une liaison dépasse le couple. Il n'est pas question de supprimer d'un coup de baguette toutes les pratiques de compensation du désir homosexuel. Cela provoquerait trop de déséquilibres et d'angoisses. Mais il serait bon qu'on commence à prendre conscience de quoi ces pratiques tiennent lieu.

L'obsession de perdre sa virilité...

La revendication homosexuelle met en cause le culte aberrant de la virilité à partir duquel la femme ne sert à un homme que pour s'imposer aux autres mâles. Elle met en cause ce que la bourgeoisie appelle stupidement la loi de nature, alors qu'elle nous fait prendre un statut culturel et une structure de comportement pour le destin biologique inévitable. Elle met en cause l'enfer du surpeuplement. Elle met en cause les institutions sacrosaintes de la famille et du patriarcat monogamique, défendues aussi bien par les républiques bourgeoises que par les démocraties populaires ou les dictatures militaires. Elle met en cause toutes les conduites masculines d'autorité, de puissance, d'agressivité et d'hystérie qui naissent du refoulement homosexuel.

Par la sodomie enfin, elle met en cause un des plus solides tabous de la société bourgeoise, le tabou de la merde et du trou du cul. L'usage presque continu à titre d'injure des mots « merdeux » *et « enculé » dans le langage populaire et la persécution* verbale que cet usage représente à l'égard des homosexuels montrent bien qu'il s'agit là, non d'une vision parcellaire, mais d'une obsession fondamentale : celle de perdre sa virilité et de se salir. Car la virilité et la propreté sont les deux piliers de la psychologie bourgeoise.

Les enculés répondent qu'ils préfèrent vivre cette obsession anale que l'escamoter, qu'ils préfèrent être baisés dans le cul que dans la tête et que pour eux au moins, baiser n'est pas devenu synonyme de tromper, abuser, blesser, ni symbole de fourberie et de mauvaise foi. Si un révolutionnaire souhaite qu'on encule publiquement un ennemi de classe, un grand patron, un chef d'Etat capitaliste ou un dictateur fasciste, c'est que l'image de la sodomie est automatiquement associée chez lui à celle d'humiliation, de dérision, de vengeance.

Pratiquer avec amour l'acte tabou de la sodomie entre hommes vaut mieux que d'en rêver dans la haine. En outre, cela risque fort d'exorciser toutes les conduites masculines d'animosité et d'agressivité qui ne sont que la sublimation de cet acte. Il faut carrément demander au bourgeois : « Quelles sont tes relations avec ton trou du cul à part l'obligation de chier ? Est-ce qu'il fait partie de ton corps, de ta parole, de tes sens au même titre que la bouche ou les oreilles ? Et si tu as décidé que l'anus ne sert qu'à déféquer, pourquoi la bouche a-t-elle d'autres usages que manger ? »

4 **Le refus organique de la femme par l'homme, outre que ce mépris correspond politiquement à un racisme, entraînerait, s'il se généralisait, la fin de l'espèce. C'est pourquoi le prosélytisme homosexuel n'est pas révolutionnaire.**

De même que c'est la femme qui est le mieux à même de constater le refoulement homosexuel des hommes, seul l'homme qui est pénétré peut imaginer charnellement ce qu'est une femme et rien ne peut le rapprocher davantage d'elle. Au contraire, en méprisant les pédés qu'ils ont investi du rôle mythique de l'homme qui se dégrade en femme (de l'homme qui se laisse salir par la merde comme la femme se laisse salir par le sang menstruel), c'est leur mépris de la femme que les bourgeois font éclater au grand jour. Ils ont fabriqué une image sociale du pédé qui cristallise la honte de la virilité perdue, tout en les préservant magiquement de cet affreux cauchemar.

La bourgeoisie hétérosexuelle phallocratique ne peut reprocher aux homosexuels d'avoir réduit la femme à l'intouchabilité, sans reconnaître qu'elle-même l'a odieusement réduite à ses fonctions génitales et domestiques. Rien ne prouve d'ailleurs qu'une révolution dans la condition sociale féminine et l'image imposée de la femme n'entraînerait pas une métamorphose ou une extension dans la cristallisation du désir homosexuel.

Quant à accuser l'homosexuel d'enraciner son désir dans le culte du phallus, c'est oublier un peu vite qu'il ne craint pas de perdre sa virilité sacrée, car il se sait à la fois homme et femme. Au contraire, il fusionne avec la virilité ou la féminité de l'autre, au point qu'il fait éclater les stéréotypes bourgeois de la virilité et la féminité, au moment même où on pourrait croire qu'ils les caricature.

A ce propos, les homosexuels révolutionnaires refusent d'admettre le partage étanche entre « actifs » et « passifs » qui est fait à l'intérieur de leur condition sexuelle par les psychosociologues bourgeois. Accepter ce partage serait singer l'hétérosexualité et reléguer l'homosexualité au niveau d'une imitation servile de l'érotisme officiel, lui-même calqué sur une hiérarchie rigide des rôles : d'un côté le mâle maître, de l'autre la femelle, esclave, idole ou poupée, mais toujours d'abord considérée comme un trou. Même si nombre d'homosexuels n'ont pas atteint ce stade, il est évident que l'homosexualité dans son plein épanouissement assume à la fois l'état du pénétrant et celui du pénétré.

Et si tout le monde devenait homosexuel ?

Ceci dit, il est frappant de constater où sont les peurs qui définissent le mieux la culture petite-bourgeoise. Si on abolissait les prisons, la propriété serait en danger. Si on prononçait la dissolution des armées, la patrie serait en danger. Si on autorisait le haschisch, le travail serait en danger. Enfin, si on cessait de réprimer l'homosexualité, la famille, et donc l'espèce, seraient en danger. Sans rire, la bourgeoisie croit-elle réellement que l'homosexualité une fois libérée, tout le monde deviendrait homosexuel ? Ce serait confesser du même coup que les pulsions homosexuelles existent en chaque individu. Et cela, jamais la bourgeoisie ne l'avouera, à cause de son racisme hétérosexuel profond.

Les homosexuels révolutionnaires, eux, savent que l'homosexualité n'a pas son origine dans les structures socio-économiques du capitalisme bourgeois et que par conséquent, elle ne disparaîtra pas avec lui. Ils savent qu'elle n'est pas davantage une aliénation due à un caprice de la nature, et que du reste, ce n'est pas la nature, mais la société imposant une idée de nature, qui détermine l'objet du désir sexuel. Si l'homosexualité a pris dans nos sociétés des aspects condamnables (maniérisme, caste occulte, conscience malheureuse, pratique clandestine et papillonnante), c'est parce que la morale des classes possédantes a rendu le vécu homosexuel illicite et grotesque, en le réprimant.

Les homosexuels révolutionnaires ne sont pas disposés à faire du prosélytisme ou de l'évangélisme, comme les hétérosexuels d'en face le font, au niveau des Etats policiers, capitalistes ou prétendûment socialistes, qui imposent une voie sexuelle au détriment d'une autre et qui maintiennent intacte la puissance innée d'un sexe sur l'autre, symbolisée par la perte du nom de la femme dans le mariage. Il faut comprendre que l'institution du mariage n'est pas naturelle, mais intégrée dans la société à la suite de la victoire historique de la propriété privée sur la propriété commune.

Si les homosexuels se bornent à revendiquer leur liberté, cette demande seule ne sera pas révolutionnaire et on peut imaginer qu'elle entrera un jour dans le champ de la récupération par la bourgeoisie et du réformisme. Ce serait aussi absurde que de vouloir aller vivre dans une île homosexuelle libre, en abandonnant le combat contre l'exploitation économique et l'illégitimité des structures bourgeoises.

Vers l'élargissement sans contrainte du désir

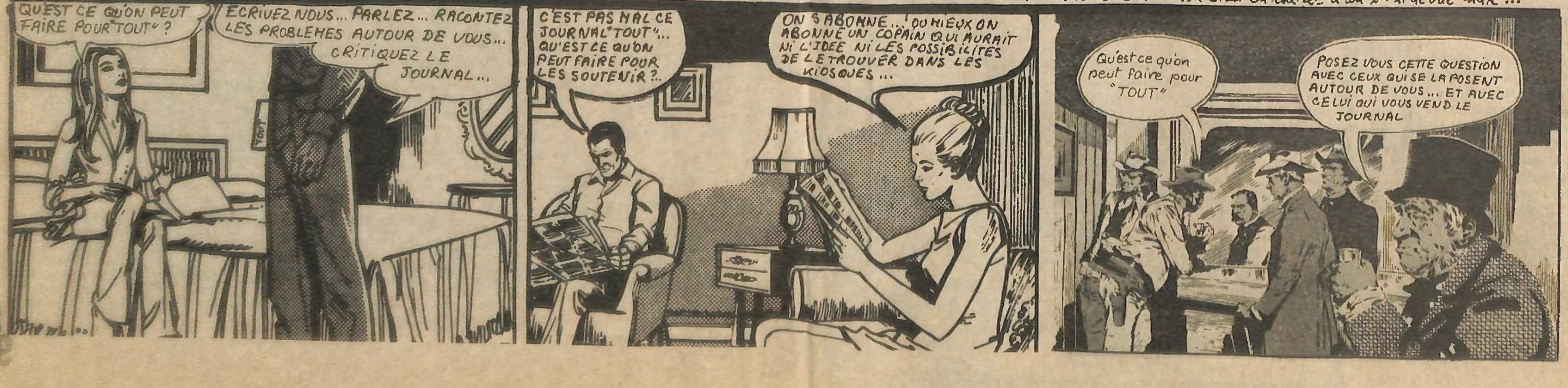
Aussi les homosexuels révolutionnaires sont-ils prêts à un effort autrement important : dresser, avec le concours de tous les autres révolutionnaires, un projet crédible de monde nouveau. Cela ne peut aller sans une abolition du couple et surtout de la famille, désignée par l'Etat comme unique cellule possible de la vie, toutes les autres étant définies commodément à l'avance comme irréalistes ou menant au chaos. On n'a pas assez pensé à quel point, lorsqu'elle accuse les homosexuels d'être improductifs et d'entraver la reproduction de l'espèce, la société capitaliste se fait de l'enfant la même image que de la plus-value. Les marxistes-léninistes ont à cela une seule réponse : le champ de la liberté s'étend au-delà du champ de la nécessité.

En ce sens, puisque les homosexuels révolutionnaires savent d'évidence que la répression antihomosexuelle chez les hétérosexuels est d'abord une répression contre leur propre homosexualité, ils ne peuvent nier en retour qu'il existe en eux une hétérosexualité refoulée. Ici, il est indispensable de préciser une différence de poids. L'homosexualité est toujours réprimée au niveau d'une pression de la société bourgeoise, alors que l'hétorosexualité, elle, est seulement refoulée dans un vécu particulier.

Cette différence est politique. C'est à cause d'elle que, si une fraction parmi les homosexuels révolutionnaires est prête (dans un souci de déculpabilisation et non d'égalitarisme ou d'uniformisation) à s'ouvrir à la bisexualité, à la pansexualité même, et à rechercher de toutes ses forces l'élargissement sans contrainte de son désir, elle reste néanmoins solidaire des autres homosexuels qui refusent d'essayer de se donner à l'autre sexe aussi longtemps que l'homosexualité sera socialement réprimée.

Encore une fois, si ce refus a la nature même du désir pour fondement, il se double donc d'un acte politique. L'homosexualité reste pour le moment un commun dénominateur pour un ensemble d'individus opprimés : ni tribalisme, ni corporatisme, mais lieu où se circonscrire et se définir, de façon autonome, jusqu'à ce que la sortie du ghetto soit viable, et en ayant conscience que cette sortie du ghetto dépendra autant de la transformation possible du désir que du combat politique qui ne doit pas être la poubelle du refoulement, ni une activité de compensation à un désir non-satisfait.

Ce texte rédigé par un camarade [illegible] le point de vue de la rédaction sur cette question [illegible] remarqué que cette question était [illegible] d'un point de vue mâle...



QUESTION À CEUX ET À CELLES QUI N'ONT PAS PERDU TOUT CONTACT AVEC LEURS CORPS

QUI ENCULE QUI ?

Trois ans après mai 68, les gauchistes se sont pour ainsi dire intégrés à la vieille politique du vieux monde et pas mal des ex-gauchistes filles et garçons commencent à se demander « pourquoi ». Ils commencent à se rendre compte qu'il n'est pas possible de remettre en question la société capitaliste dont on est prisonnier sans simultanément se remettre en question soi-même de fond en comble. Les différents discours gauchistes entre autres, sont devenus insupportables. Car il est relativement facile de foutre en l'air les idéologies officielles de la bourgeoisie — celle des Raymond Aron, des Muldworf, des Bercot, des J.-J. S.-S., des Jean Cau, des Chaban, des Séguy, des Dassault, des Marcellin, des Edgar Faure — mais la reproduction de ces idéologies sous des formes plus subtiles à l'intérieur du gauchisme — notamment à l'égard de la déviance, de l'anormal, de la délinquance, de la folie, ou de la perversion — pose de terribles problèmes. On s'aperçoit avec horreur pour certains — que le gauchisme institutionnalisé est aussi castrateur, répressif et ennuyeux que n'importe quelle autre manière de « faire de la politique » et que, à plus ou moins longue échéance, la destruction totale de la société capitaliste passera aussi par la destruction des gauchismes en tant qu'appendices du stalinisme et de la bourgeoisie libérale, en tant qu'appareils bureaucratiques « révolutionnaires » et aussi en tant qu'idéologies. Un des « domaines » (mais il n'est pas possible de diviser un tout socio-économique en zones séparées) où la mentalité gauchiste apparaît comme encore collée au vieux monde, à la vieille gauche politique, est le « domaine » de la sexualité. La misère du corps, la censure et l'auto-censure du désir, le flic dans la tête, donc partout, l'interdiction de jouir (c'est-à-dire de créer les conditions nécessaires à l a jouissance) qui caractérisent les sociétés capitalistes sont, à chaque instant, reproduites dans les activités gauchistes comme elles l'étaient déjà dans la tactique électoraliste des partis prétendus communistes. Les dirigeants (léninistes par définition) parlent de prendre et d'exercer le pouvoir, tandis que la base parle de changer non pas les pièces du jeu, mais le jeu lui-même : la vie. Le gauchisme est le produit de cette vieille contradiction.

ENCORE L'IDEE DE PECHE

Il suffit d'un exemple pour les résumer tous : celui des copines du M.L.F. qui ont distribué un tract illustré exaltant la masturbation féminine et la jouissance auto-érotique avant de briser le cadre oppressif de la prétendue « fête » du Secours Rouge, à la Mutualité, en prenant d'assaut la scène réservée aux vedettes et aux dirigeants, et en s'y déshabillant. Elles portaient une grande affiche illustrée d'un phallus en érection inscrite de ces deux mots : Et alors ? Et alors, pendant que le service d'ordre se battait pour empêcher que tout le monde monte sur scène et fasse de la musique et que la fête, enfin, puisse commencer à exister, un des bureaucrates en chef du S.R. s'est adressé à une copine du M.L.F. et lui a dit : « On vous accorde cinq minutes pour dire ce que vous avez à dire et après rendez-nous la scène. » Voila. Derrière la débilité du gauchisme officiel et légal, il y en a une autre : celle des soi-disant « révolutionnaires » et « radicaux ». A quoi ça sert, oh ! champions de la révolution totale, d'inscrire sur les murs de la caféteria de Nanterre ce graffiti qui fut, c'est incontestable, un des plus subversifs et des plus fulgurants de mai 68 : INVENTIONS DE NOUVELLES PERVERSIONS SEXUELLES, si le gouffre entre votre discours et votre pratique est tel que vous n'arrivez même pas à pratiquer les « perversions » qui existent déjà ? Et d'abord, cette idée de *perversion* sent un peu trop la pourriture chrétienne pour que nous ne soyons pas obligés, pour commencer, de cesser d'employer les mots de la bourgeoisie et d'inventer des façons différentes de parler de notre plaisir et de notre vie. Attention, pas de malentendus, il ne s'agit pas de se placer sur le territoire miné des linguistes universitaires et autres néo-staliniens de Tel Quel chargés d'amuser la bourgeoisie avec leur marchandise littéraire, il s'agit de prendre conscience de ce que le langage que nous employons n'échappe pas, ne peut pas échapper lui non plus à la révolution. Lorsque par exemple un groupe révolutionnaire de la banlieue se nomme « Comité d'action ne nous laissons plus enculer » il participe de l'oppression délibérement transmise par l'idéologie dominante selon laquelle se faire enculer constitue une « faute », un « péché contre nature », un « déshonneur » et que pour un révolutionnaire il serait moralement et politiquement inacceptable de se faire enculer. D'ailleurs les organisations gauchistes sont tout aussi policières, dans ce domaine aussi, que les organisations staliniennes, catholiques ou patriotiques qui exigent la « normalisation sexuelle ». En réalité, oh ! champions de la révolution *totale ou partielle, se faire enculer n'est pas une « faute »* cela peut être un plaisir, un très *grand* plaisir et nous recommandons chaudement aux super-dirigeants si jaloux de leur virilité dominante de cesser, ne fut-ce qu'un instant, de nier leur homosexualité latente et sublimée et ne fut-ce que pour essayer d'échapper à leur chauvinisme mâle, de se faire enculer non pas chez « les Grecs », mais ICI et le plus tôt possible. Cela leur ferait beaucoup de bien, aux chers dirigeants, de se faire enculer, de renoncer à leur pouvoir phallocratique à leur position dominante. Et tout le long des échelles hiérarchiques des « responsables » et des « cadres » qui, dans les organisations politiques comme dans les entreprises et à l'armée, sont conçues pour écraser la base et l'utiliser comme un trou, comme un instrument, il faudrait que la sodomie cesse d'être un fantasme social pour devenir une réalité physique, une source de plaisir.

Bien entendu, l'interdiction presque absolue de la classe dominante impose à toutes les formes de la sexualité — les « normales » comme les « perverses » — passe avant tout par l'organisation et la division du travail. Les modes de production capitalistes sont conçus en fonction du rendement, c'est-à-dire en fonction désir détourné de son but vers la productivité et finalement, il en résulte l'étouffement et l'impossibilité du désir non rentable c'est-à-dire non chosifié. Les gauchistes, hantés par la culpabilité de leur origine sociale, ont tort de croire que les problèmes du désir et de la castration ne concernent pas le prolétariat, que la jouissance et la non jouissance ne jouent aucun rôle dans la vie des femmes et des hommes directement insérés dans la production.

LA SUPREMATIE DU MALE

Voici ce qu'en disait récemment un camarade ouvrier du livre :

« Tout ceux qui ont travaillé dans un atelier pourront dire que, toute la journée, entre eux, les mecs ne font que raconter des histoires de cul : qui ils ont baisés, qui ils ont enculés, à qui ils ont mis la main au cul, tous leurs exploits. C'est une sorte de protection en définitive, les gars se sécurisent. Même s'ils peuvent pas baiser ou s'ils baisent mal, on en parle, ça fait bien. Il ne faut surtout pas passer pour un impuissant. Alors là c'est la dernière des trucs être impuissant, pédale peut-être c'est un peu avant, mais les gars portent leurs couilles en sautoir. C'est un phénomène classique. Te dire maintenant que les gars sont pas aliénés, moi j'en sais rien. Dans ma boîte, j'ai entendu pour une fois parler des problèmes sexuels pour de bon. C'est très rare. C'est quand ce bouquin suédois « Positions » est sorti. Le bouquin est une connerie, mais à permis une discussion entre tous les types qui se le passaient et qui disaient ce qu'ils en pensaient. Je me souviens d'un pote qui disait : « *Je ne savait pas que les femmes pouvaient jouir avec leur clitoris* ». Et tout le monde a discuté de ça. Un autre a dit : « Je croyais qu'il n'y avait que deux positions pour faire l'amour, maintenant, je vais en essayer beaucoup d'autres. »

Telle est aussi, presque mot pour mot, l'attitude des étudiants, gauchistes ou non. L'idéologie bourgeoise domine toutes les classes de la société et, privilèges économiques mis à part, l'étudiant est aussi aliéné et chosifié dans sa sexualité que l'ouvrier.

Il n'y a donc pas d'outrage plus grave pour un chauviniste mâle — quelle que soit sa classe sociale — que d'être (ou être soupçonné d'être) un « impuissant » ou un « pédé ». Toute la civilisation du mâle, féodale et contemporaine, toute la structure sociale du patriarcat est fondée sur le culte de la virilité, donc sur l'homosexualité latente. C'est ainsi que le pouvoir du maître consiste à disposer de l'esclave comme d'un objet de jouissance, comme d'un trou. La femme fut prisonnière (dès avant le christianisme et le capitalisme moderne) d'un rôle inférieur dans l'échelle sociale, un rôle d'esclave. La suprématie du mâle imposait à la femme le rôle de simple trou, donc tout homme qui « se fait baiser comme une femme » tombe comme elle au bas de l'échelle sociale, d'où le tabou sur l'homosexualité, la sodomie et le fellatio. Tant d'orgueil à rester le maître, tant d'insistance à être le baiseur plutôt que le baisé, l'enculeur plutôt que l'enculé traduit chez le suprématiste mâle, chez le dominateur, un puissant desir refoulé de se faire baiser, de se faire enculer, tant il est vrai que dans le couple sado-masochiste les places sont interchangeables dans *l'imaginaire*. Elles restent à le devenir *socialement* et *physiquement* et c'est pour cela aussi qu'une révolution sociale est nécessaire.

Très souvent dans le langage parlé ou les graffiti il est question « politiquement » du rapport enculeur-enculé. L'impérialisme, les guerres coloniales, les résultats quotidiens de l'exploitation capitaliste font que le maître encule socialement l'esclave, l'employeur encule l'employé, le chef encule ses subalternes. Des milliers d'années de suprématie du mâle, de dictature du phallus, font que celui ou celle qui en est victime — volontairement ou obligatoirement — adopte la position la plus basse, la plus humiliante, la plus masochiste... la plus « féminine ». « On s'est encore fait baiser par le patron » disent les grévistes à la reprise du travail. Ou bien « On s'est encore fait enculer par le bonze syndical » ou « par le dirigeant » disent les ouvriers ou les marginaux révolutionnaires. Le rapport dominant-dominé est un rapport de sujet à objet qui permet au maître de jouir de l'humiliation de l'esclave et qui condamne l'esclave à ne jouir que de son humiliation. La règle du jeu est très stricte, toute transgression est immédiatement sanctionnée. Les hommes d'Etat, les chefs ou les bureaucrates qui exercent à eux seuls le pouvoir, en temps « normal » comme à la faveur des mouvements révolutionnaires de masse, sont toujours les premiers à se croire prédestinés à jouer exclusivement le rôle d'enculeur ; ils empêchent donc par tous les moyens (y compris la répression policière et les services d'ordre) que se matérialise socialement les conditions nécessaires à la démocratie directe, à commencer par la permutation des fonctions sociales et des *rôles sexuels*.

LE COUPLE DOMINANT/DOMINE

Seule la société sans classe rendra possible le dépassement du rapport sado-masochiste (sujet-objet, dominant-dominé) entre hommes et femmes, entre adultes et enfants. Cela dit l'utopie socialiste — n'en déplaise à ceux qui restent englués dans tel ou tel vieux scénario gauchiste ou social-démocrate — consiste non seulement à lutter pour abolir le salariat et la propriété privée, pour socialiser les moyens de production et généraliser l'autogestion de tous les aspects de la vie, elle consiste aussi à lutter dès maintenant pour rendre possible des rapports humains de *sujet à sujet*. Cela signifie : *lutter pour abolir tout de suite les rapports marchands* (sans attendre le Grand Soir du prolétariat qui règlera magiquement tous nos problèmes) *afin d'établir des rapports affectifs et sexuels de sujet à sujet avec nos sœurs et nos frères*. Quant à la famille elle ne disparaîtra en tant « qu'usine idéologique de la répression » et donc en tant que pilier du capitalisme, que lorsque nous aurons tous commencé à nous débarrasser du patriarcat et du tabou de l'inceste (entre parents et enfants, entre frères et sœurs). La liberté réelle est à ce prix. Ceux et celles qui ont vraiment l'intention de jouir sans entraves ont plus de 2 000 ans d'interdits à transgresser chaque fois qu'ils ou elles font l'amour, chaque fois qu'ils ou elles commettent une action illégale. Tant que nous n'aurons pas tous aboli et dépassé la famille par d'autres modes de vie communautaire mieux adaptés à nos besoins, il n'y aura pas de révolution sociale digne de ce nom. C'est ici, pour préserver à tout prix la structure familiale autoritaire et traditionnelle, que nous avons à vaincre un des principaux fronts de la contre-révolution permanente. C'est l'union sacrée du vieux monde en sa totalité (de Thiers à Rocard, de Pompidou à Duclos, de Françoise Giroud au Pape et à tous les autres psychologues de la répression) contre nous... c'est-à-dire contre les « fous », les « déviants », les « criminels », les « pédés », les « gouines », les « défoncés », les « asociaux » tous porteurs du virus de la révolte sauvage, cette immortelle « maladie infantile » communiste.

Ce n'est plus de la fausse conscience gauchiste (et encore moins léniniste) qu'il s'agit mais d'un mouvement de masse qui se constitue à partir d'un dégoût total et conscient pour le vieux monde (qu'il soit capitaliste d'Etat ou privé).

FIN DE LA FAMILLE ET DE L'INCESTE

Ceux qui ont tout fait et qui feront toujours tout pour réduire les « mouvements révolutionnaires de masse » à la domination des appareils bureaucratiques et au ron-ron des idéologies gauchistes, auront la surprise (plutôt désagréable) de découvrir dans les graffitis de chiottes, dans ces « messages » formulés là où ça chie, ça pisse et ça pense, que l'inconscient — loin d'être mort et enterré — joue plus que jamais le rôle moteur. Or l'inconscient est — paraît-il — structuré comme un langage : nous n'avons pas « conscience » de ce qui est dit, écrit et produit même par nous, surtout dans les chiottes. Pas seulement à Vincennes, prison-modèle où des châtrés produisent et consomment à la fois du savoir-marchandise, mais aussi dans les chiottes des usines, des bureaux et autres bagnes où l'esclave vend sa force de travail (à un tarif fixé mutuellement par le maître et ceux qui prétendent diriger et représenter les esclaves) et où, à fur et à mesure qu'il accepte « son » esclavage et qu'il produit la marchandise demandée, l'esclave devient lui-même une marchandise, une chose. C'est le langage de cette chosification, de cette destruction de l'être humain qu'on retrouve sur le mur des chiottes.

Rien d'étonnant à ce que s'étalent, dans les chiottes de Vincennes, toutes les marchandises idéologiques en concurrence sur le marché, mais aussi (parce que la censure en ces lieux d'aisance est un tout petit peu moins étouffante qu'ailleurs) des balbutiements d'ordre sexuel. Contrairement aux amphithéâtre et salles de classe où la parole est monopolisée par les profs, les dirigeants et autres sujets-supposés-savoir qui récitent interminablement la leçon universitaire, les discours stéréotypés ou les slogans politiques, la relative solitude des chiottes permet à ces embryons de parole de s'articuler. Donc le sexuel, exclu comme « honteux » ou « individualiste », du discours politique « normal » réapparaît dans les chiottes avec tous ses problèmes.

GRAFFITI ET SOUILLURES... LA PAROLE EST A L'INCONSCIENT

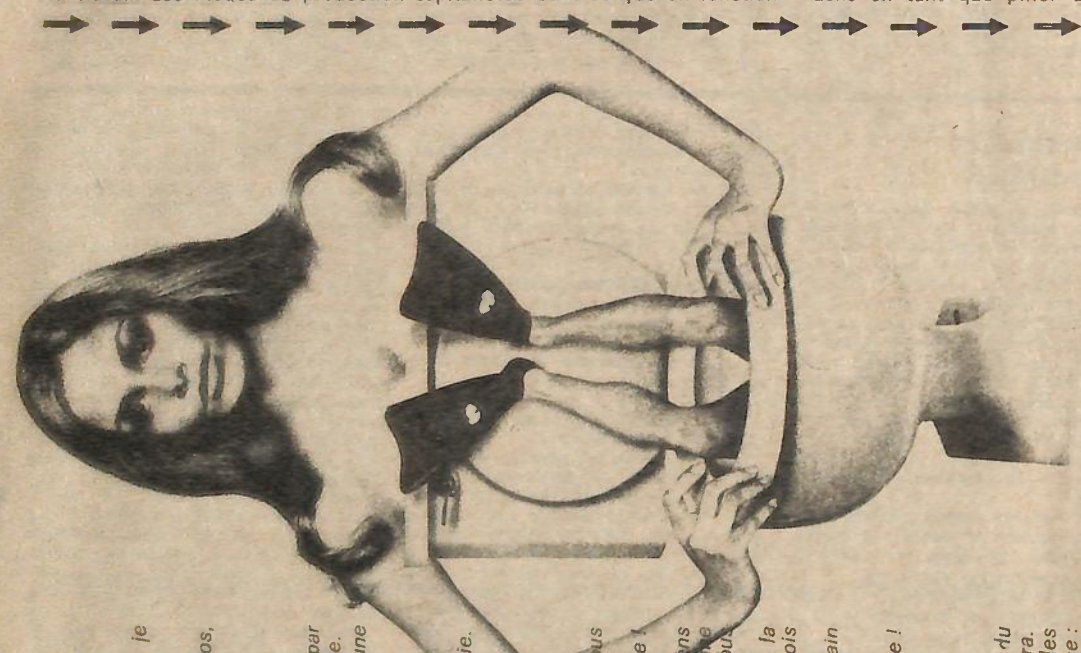
Les idéologues de la répression qui protestent, dans leurs éditoriaux de « Minute » et de « l'Humanité » contre les « dépradations » et les « souillures » commises par les « délinquants » dans le métro ou ailleurs et qui, en fait de dépradations, sont la plupart du temps d'inoffensifs graffitis politiques, auraient tort de croire que le graffiti obscène fleurit exclusivement dans les chiottes des établissements scolaires ou universitaires. Voyez cette grande compagnie d'assurances, à Paris, où se développe chez les jeunes employés un mouvement anti-capitaliste de plus en plus radical. Un tract officiel de la CFDT a récemment condamné ouvertement ce mouvement et pris carrément la défense de l'employeur contre les employés révoltés en ces termes : « *Des graffitis aussi inutiles que provocateurs couvrent et souillent à nouveau les murs de la maison et les parois des ascenseurs.* » La réponse prit la forme d'un tract cinglant constatant la soumission totale du syndicat au patronat et, de surcroît, on vit apparaître *dans les chiottes* ceci : un gros cul sur lequel était inscrit le nom du bonze syndical C.F.D.T. et, pénétrant ce cul, une grosse bite sur laquelle était inscrit le nom du patron de la boîte.

Ici encore la lutte des classe, en l'occurence une victoire du patronat, se traduit et est vécue non seulement en termes d'exploiteurs et d'exploités, mais en terme d'enculeurs et d'enculés. Ce n'est pas nouveau, au contraire, c'est traditionnel, mais peut-être les gauchistes et autres « révolutionnaires », auraient-ils intérêt à prendre conscience de ce qui se pense et s'exprime non seulement dans les usines et buraux mais dans leurs propres chiottes (à Vincennes) et à comprendre qu'il est temps de ne plus *cacher* et *se cacher* ce dont il s'agit.

Si « faire la révolution » veut réellement dire *changer la vie* (et d'abord SA vie) et non pas seulement prendre le pouvoir pour remplacer à son tour le maître — sous le prétexte de servir le peuple et d'abattre la dictature de la bourgeoisie actuelle — ces messieurs les gauchistes seront bien, eux aussi, obligés tôt ou tard de désserer les fesses.

MOUVEMENT COMMUNARD « *NOUS SOMMES TOUS DES ANORMAUX* »

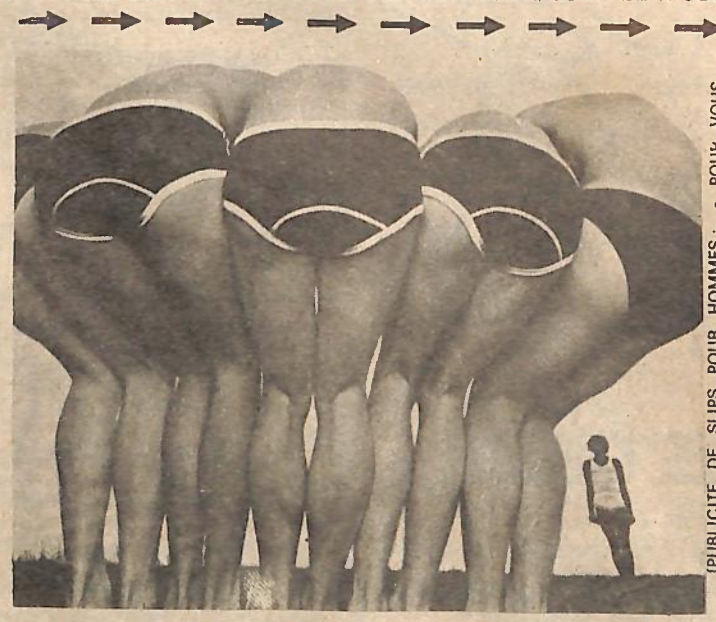
P.S. — *CE TEXTE EST UN PROJET (IN-FINI) RESULTANT DE NOMBREUSES DISCUSSIONS ENTRE CAMARADES D'ORIGINE SOCIALE ET SEXUELLE DIFFERENTES. POUR Y CONTRIBUER, ECRIVEZ A* TOUT !



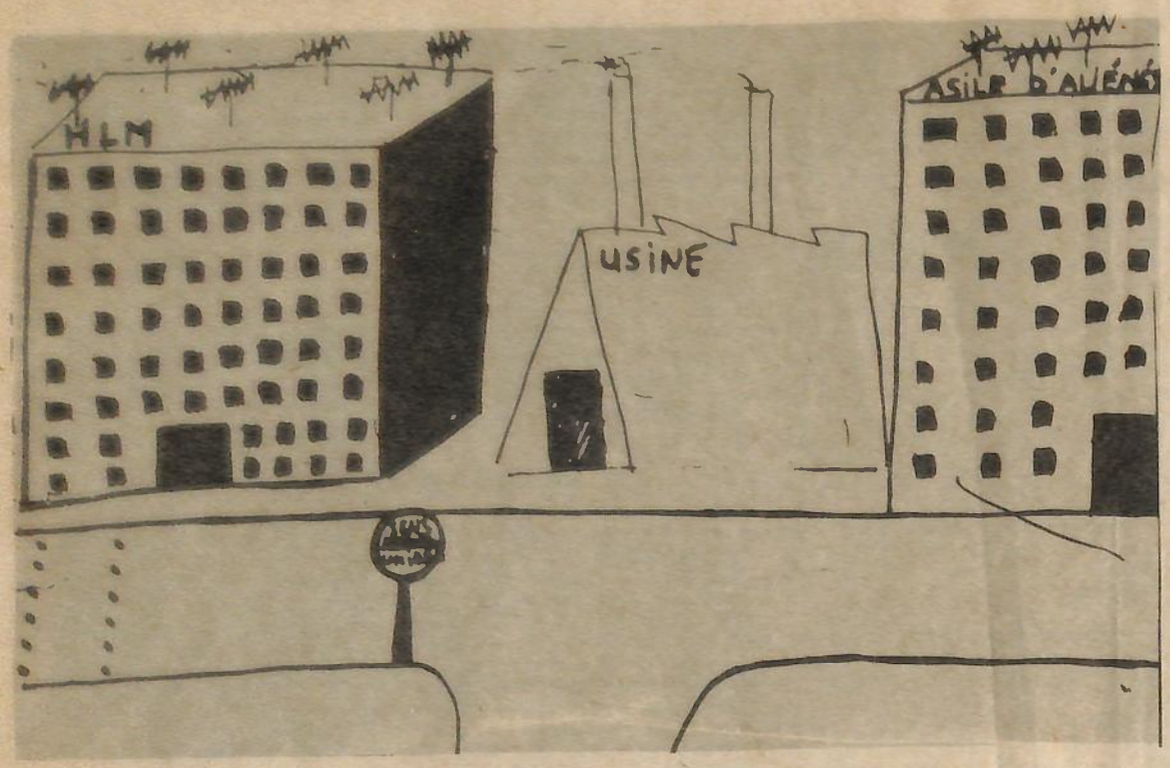
SUR LES MUR DES CHIOTTES DE VINCENNES

Je veux baiser, est-ce un crime que de ressentir ce désir ?
Tu es un pédé, DESIR n'est pas un verbe réfléchi. Se branler, oui.
Prolétariat ! Les gauchistes ont la culasse sèche.
(Ecriture féminine) Eh ! les anars ; où êtes-vous ? Vite, il faut que je vous contacte ! signé : une fille.
On est dans les chiottes à côté. Ici c'est réservé aux M.L.
La C.G.T. est une force à Vincennes cette année ! Attention aux révisos, camarades, restez sur vos gardes.
Patrons jettez vos ouvriers aux fauves ! signé : un réviso.
Vive la guerre civile !
Ouvriers, dévorez vos patrons.
(Ecriture féminine) Jeune révolutionnaires : faites la révolution, mais par pitié, surtout pas l'amour. Vous ne savez pas ! signé : une enseignante.
Il faut détourner l'université de sa fonction première : formation d'une élite intellectuelle, idéologique.
La liberté d'autrui étend la mienne à l'infini.
Dodo, métro, boulot à l'infini.
Tu proposes autre chose ?
Je veux une fille nymphomane. Vive la télépathie.
Affreux petit bourgeois.
Enculez-vous, masturbez-vous jusqu'à ce que le règne de Dieu arrive.
Et mon cul !
Confie-le moi, je fais le serment d'en prendre soin.
Les ilotes du pouvoir selon Jacques Lacan.
(Ecriture féminine) C'est déjà fait. Venez pisser chez nous. On vous invite.
W.C. mixtes. Arrêtez ! Halte !
Et comme disait Staline : Travail, famille, patrie !
Je pisse sur les théories des marxistes, fomenteurs de troubles, chiens de nature, vous êtes pouilleux, vermoulus. Vos emballements de haine contre la bourgeoisie n'ont pas de raison d'être, salés jaloux que vous êtes.
Ecrire sur le mur des chiottes est une forme de jouissance issue de la répression, en le faisant je me cache et j'ai peur. Je suis donc bourgeois et con.
Tu ne devrais pas écrire de la main gauche en te branlant de la main droite.
Au lieu de chier, baisez, bande de cons ! Libérez la Bretagne !
Vive Ravachol ! Vive Bonnot !
Tous ceux qui écrivent sur les murs sont des refoulés et moi aussi.
Nous, G. et S., non ! On a baisé et jouit ici.
Israël = S. S.
Venez salle 217, bâtiment C, on fait des films pornos.
Le rêve des prochinois et autres militants est de recréer la hiérarchie du vieux monde existant.
La morale de cette histoire : soyez riches, diplomes et mangez-vous les uns les autres comme des araignées dans un pot de confiture bourgeoise : L.S.D. vaincra.
celui qui a gagné a été choisi par le dieu bourgeois.
Mao n'est que l'aliénation de l'individu. Une solution : enculer Mao (non limitatif : aussi Lénine, Trotsky, Bakounine, etc...)
Jeune fille très mignonne, 19 ans, brune aux yeux verts, cherche garçon très mignon également, assez grand, ayant moyens financiers assez larges pour subvenir à ses vieux jours. Si vous arrivez à me trouver, suis à vous. Sinon, j'errerai encore comme une âme en peine dans le désert.
Vive les bourgeoises ! Baisez, baisez, baisez...
Ni Dieu ni maître. Existe-toi.
Je cherche une fille assez potable entre 18 et 24 ans pour coucher deux fois par semaine avec moi. 22 bis rue J. G. entre sept heures et minuit à Vincennes. Pilules interdites, baisage naturel, discrétion assurée.
Amants, faites vous de plus en plus jouir.
J'ai un phallus de 30 centimètres en érection. Est-ce suffisant ?
Vive Reich !
(Ici un grand dessin représentant un homme en train de se faire sodomiser par un entonnoir et de crier : « Faites-le plein ! » Et dessous cette explication : « Réviso se faisant enculer par le Capital »).
Gisselbrecht avait raison : la tache originelle des gauchistes est difficile à faire passer. De toute façon un jour nous les crèverons comme Lénine les a crevés. Vive l'U.E.C.
Mes frères, je vous emmerde comme vous vous emmerdez. Signé : Merde.
N'oubliez pas de refermer votre braguette.
Droguez-vous ! Mais pas avec de la politique, merde !
Explosez dans l'orgasme prolétarien.
Les livres sont les torche-culs du révolutionnaire.
Vive la juste lutte du peuple kurde. Et mon kurde !
Vive le marxisme-léninisme !
Ta gueule. Tuons tous les chrétiens.
Il n'y a pas d'avant-garde. Il n'y a que des gens en retard.
El Fatah vaincra !
(Ecriture féminine). Quand El-Fatah libérera-t-il les femmes des harems ? Oui, quand ?
Le P.C.F. est embourgeoisé, embaumons-le.
A bas les chiens de garde du spectacle.
Les juifs sont de même sang que les nègres ! Le Juif est un apatride, pas de nation, pas de personnalité. Et l'Arabe est l'âme du Juif. Le dieu du Juif est l'argent et le dieu de l'Arabe, c'est le culte de l'amour.
Je vous emmerde, sales gauchistes.
Le fait d'être marxiste, ce n'est pas de reconnaître la lutte des classes mais la dictature du prolétariat.
Tant que la société bourgeoise ne sera pas foutue en l'air, nous serons tous paranoïaques. Où est le sexe-vie ?
Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils disent.
La vie est explosion, sexe, orgasme. Pas de temps mort.
A bas la classification des objets homme-femme !
Vite, la vie ! La survie tue.
A bas les sauveurs. Nous nous sauverons nous-mêmes.
Je chie, voilà. Vincennes = prison.
Pas de coexistence pacifique avec le Capital.
Vive Staline !
Crève ! Une dictature en vaut une autre. Assez d'esclavage.
C.G.T. = flics de la bourgeoisie. Israël = U.S.A.
Il paraît que Marx est un dieu, mais Dieu c'est de la merde.
Si tu ne respectes pas les hommes, respecte au moins le Créateur.
Le Créateur, c'est Marx !
Y en a marre des masturbations. Libérez les sexes.

(AFFICHE D'UN FILM AMERICAIN : « DEVINE CE QUE J'AI APPRIS A L'ECOLE CE MATIN. »)



(PUBLICITE DE SLIPS POUR HOMMES : « POUR VOUS EN OFFRIR DAVANTAGE, NOUS VOUS EN OFFRONS MOINS. »)



Le malade mental est enfermé parce qu'il est dangereux (loi de 1838), par ce qu'il est violent. **Or cette violence est engendrée par un système lui-même régi par la violence. Une seule violence a le droit de s'exprimer : celle du pouvoir. Qu'un langage ne corresponde pas au langage établi, on enferme, on annihile.** « Analysons le monde de la terreur, le monde de la violence, le monde de l'exclusion ; mais si nous ne reconnaissons pas que ce monde, c'est nous, nous qui sommes les institutions, les règles, les normes, les ordonnances et les organisations — si nous ne reconnaissons pas que nous faisons partie intégrante du monde de la menace et de l'arbitraire par lequel le malade se sent écrasé, nous ne comprendrons jamais que la crise du malade est notre propre crise. »

« La polémique engagée contre le système institutionnel dépasse le domaine de la psychiatrie pour atteindre les structures sociales qui les soutendent. » (Basaglia.)

Tout ce qu'on demande au malade pris au piège de ces institutions, c'est de se taire. Qu'il parle, qu'il exprime sa révolte, on le taxera d'aggressivité, qu'il exprime un délire, les drogues le feront vite passer. Seuls ont le droit de parler les médecins, et les malades sont là pour que les médecins parlent d'eux.

Et dans les services « évolués », où on pratique la psychothérapie institutionnelle, la parole accordée aux malades ne sert qu'à justifier l'existence de l'institution. Si on leur permet de parler, c'est seulement par le canal de certaines structures préétablies : entrevues avec le psychiatre ou le psychologue, réunions de malades ; mais pousser un cri, à casser un carreau, toute forme spontanée d'expression est interdite, considérée comme un symptôme de maladie et tout de suite réprimée. « La hantise du passage à l'acte ».

La répression est spéciale, camouflée sous des dehors moraux ; puisqu'il s'agit de soigner, on fait une piqûre, et l'homme s'endort.

Qu'est-ce que nous proposons à la place de tout cela ? Rien ; on ne peut rien proposer de défini. Ce problème dépasse le cadre de la psychiatrie ; ce ne sont pas les spécialistes des fous qui vont le résoudre. Il ne faut pas s'arrêter aux murs de l'asile ; notre contestation ne se limite pas à l'amélioration des conditions de soins et à plus de crédits. Elle vise tout le système social, où la relation à soi et à l'autre est forcément vécue comme une relation de violence. Nous proposons l'écoute, cette écoute qui fait si peur aux Escoffier-Lambiotte, **parce qu'elle a peur que, perdu son pouvoir médical, il ne reste rien d'elle.**

Il faut d'abord faire le vide, le silence, se débarrasser des gargouillements pseudo-scientifiques, humanistes, **idéologiques, qui rendent** inaudible le discours du fou.

DES CHIFFRES

En 1968 :

113 établissements psychiatriques ont fonctionné.

116 338 personnes internées au 31-12-68 dont 18 849 à Paris.

En 1963 :

114 408 personnes étaient internées au 31-12-63.

Sur les personnes internées en 1968 :

54 285 femmes
53 333 hommes

Les plus nombreux par catégorie de maladie sont :

les schizophrènes : 27 629
les alcooliques : 11 588
les arriérés.

Sur ces chiffres :

71 % étaient déjà internés avant 1968.

29 % ont été internés en 1968.

Sur les malades internés au 31-12-1968 :

33 139 sont depuis moins d'un an.

32 959 sont là depuis plus de 10 ans.

Il y a autant de malades qui rentrent que de malades qui sont internés depuis plus de 10 ans.

Admissions de 1968 suivies d'une sortie la même année : 85 428

suivies d'un décès la même année : 3 441

encore existantes le 31-12-1968 : 43 228

Ce qui fait :

123 097 admissions à l'H.P. en un an.

Le nombre maximum selon l'âge, de malades internés est pour les hommes :

entre 35 et 44 ans (13 361 ont entre ces 2 âges).

Pour les femmes :

entre 55 et 64 ans (11 270 femmes internées ont entre ces 2 âges).

ENQUETE...

UN JEUNE DE 22 ANS DANS UNE M.J.C.

— *Est-ce que tu es déjà rentré dans un H.P. ?*

— Oui.

— *Tu peux me dire commment c'était ?*

— Un hôpital psychiatrique, c'est une maison, dans cette maison il y a des lits, dans cette maison il y a des fous, et en plus les toubibs sont fous, autant fous que les fous.

— *Les toubibs sont fous ?*

— Oh oui alors ; les psychiatres, je t'assure ; y en a a un qui m'a demandé si je voulais faire l'armée ; je lui ai dit : « vous savez pour moi, l'armée, ça ne sert vraiment à rien.

— *Qu'est-ce que c'est un fou ?*

— Pour moi un fou c'est un être humain comme tant d'autres, parce que tout le monde est fou ; même toi tu es folle et tu ne le sais pas, tu comprends ?... Tu vois, à l'époque où nous sommes on tient tous un petit grain.

— *Tu penses qu'on peut être fou sans le savoir ?*

— Bien sûr, tu es folle peut-être sans le savoir ; tout le monde a un petit grain, un petit quelque chose qui ne marche pas... un petit boulon : c'est ça camarade.

— *Les gens normaux, qu'est-ce que c'est ?*

— Les gens normaux, c'est dur à dire ; il y en a peut-être mais il faut les chercher.

— *Pourquoi tu es allé à l'hôpital ?*

— Pour drogue ; voilà comment ça s'est passé. Je me trouvais chez moi à Aix ; y a un copain qui s'est fait arrêter dans la rue et il a refilé mon adresse parce qu'il couchait chez moi ; il avait des shoots, des seringues sur lui. Alors ça suffit aux flics ; et puis il avait les bras marqués. A 5 heures du matin je vois les flics en perquisition chez moi on était justement en train de fumer.

Ils ont embarqué tout le monde ; on est allé au commissariat, on est restés 24 heures au commissariat, et puis ils nous ont fait un mandat de dépôt, ils nous ont amenés au juge puis en prison ; je suis resté 2 mois en prison et puis de là, le médecin de la prison nous a envoyés à l'hôpital de fous à Aix, 4 mois.

Alors là voilà comment ça s'est passé : ils nous ont foutus dans une chambre dans un dortoir ; y en a un qu'ils ont foutu dans une cellule et je sais pas pourquoi, alors là ils nous ont fait dormir. Ils te font prendre des cachets et quand tu es sorti, tu es exactement pareil, tu as fait que dormir, bouffer, prendre des cachets, chier, pisser, enfin tu vois...

UN OUVRIER (50 ANS).

— *Etes-vous déjà entré dans un H.P. ?*

— J'ai fait deux dépressions nerveuses ; à condition d'être soigné en neurologie, d'accord ; en psychiatrie, jamais.

— *Pourquoi ?*

— Pour la bonne raison qu'en psychiatrie, automatiquement au démarrage, vous êtes alcoolique, vous êtes timbré. En neurologie, on cherche la source du mal, qui peut être morale, qui peut être d'ordre familial, tandis qu'en psychiatrie, le gars, il en a un coup dans le timbre, on ne pense pas comme lui, on te le gnoufe, on l'enferme, on le maltraite.

Une chose que je ne comprends pas, à la première, on m'a envoyé à la maison de repos des routiers ; c'était très bien, j'avais ma liberté ; c'était un repos moral. La deuxième dépression, j'ai demandé à retourner en maison de repos ; on m'a envoyé à Saint-Loup, à côté de Toulouse. Le toubib qui m'a reçu était plus malade que moi. Je suis remonté à Paris le soir-même, je suis retourné à La Salpétrière et j'ai vu le docteur F... qui m'a demandé : « Pourquoi êtes-vous revenu ? » Je lui ai dit : « Là-bas, c'est pas une maison de repos, on a baptisé ça « maison de santé », résultat c'est une maison de fous ! On m'a dit : « On va vous mettre dans le pavillon ». Au pavillon, il y a un petit carreau qui fait douze de large sur dix de haut. On commence à me fouiller ma valise, on me pique mon rasoir, mes aiguilles, mes ciseaux et tout le bazar. Quand j'ai vu ça, j'ai dit : « Moi, je m'en vais... »

J'ai refusé de signer mon admission. Le docteur m'a dit : « Pourquoi refusez-vous de signer ? » Je lui ai dit : « Etant donné que je suis descendu de Paris tout seul et non accompagné, je ne suis certainement pas assez dingue pour être enfermé dans votre boîte à allumettes. »

— *Pensez-vous qu'il y a plus de fous maintenant qu'avant ?*

— Non, ce ne sont pas des fous, ce sont des gens fatigués du cerveau et à qui il faudrait un bol d'air ; des gens victimes de l'environnement... au lieu d'avoir un bordel de voitures, de bruit, de courses, revenir à l'état naturel.

Revenir à l'état naturel pour moi, c'est revenir en campagne, sans contrainte. La vie d'un parisien, qu'est-ce que c'est ? Le réveil sonne : vous avez trois minutes pour aller pisser, vous avez un quart d'heure pour faire votre toilette, dix minutes pour manger, cinq minutes pour descendre au métro, et une heure après il faut être au boulot.

— *Pensez-vous que les gens qui se droguent, qui ont des cheveux longs sont des fous ?*

— Tout dépend ce qu'on entend par drogué : celui qui boit du pinard, c'est un drogué ; celui qui prend du haschich, c'est un drogué, celui qui fume c'est un drogué... Si vous enlevez les gens qui prennent du haschich, les gens qui fument, les gens qui boivent du vin, qu'est-ce qui va rester comme gens normaux ? Alors celui qui est normal pour moi doit être anormal ; celui que l'on dit normal est anormal, parce que, si vous enlevez celui qui n'a pas un petit défaut, soit le tabac, soit l'alcool, soit les filles, soit le haschich, ou toutes ces choses qu'on fait aujourd'hui, enlevez tout ça... il n'y a plus grand-chose de normal.

— *Qu'est-ce que c'est pour vous une personne normale ?*

— Quelqu'un de normal, c'est celui qui est anormal, c'est-à-dire qui n'a aucun défaut. Pour moi, une personne normale, c'est quelqu'un qui a un petit quelque chose... qui a au moins le courage de faire autre chose que ce que le corps médical lui enseigne. Le corps médical vous enseigne de ne pas boire plus d'un demi-litre de vin, de ne pas fumer de cigarettes par jour, de ne pas prendre de produits stimulants... Il y en a combien qui le font ? Les toubibs eux-mêmes ne le font pas ?

— *La maladie mentale est due à quoi, à votre avis ?*

— Moi j'attribue ça à ce qu'on vît dans des logements qui étaient valables il y a 50 ans et que l'habitat n'a pas suivi l'évoluton de la vie. On a encore des logements où il n'y a pas de douche, pas de cabinet de toilette, pas de salle de bains, et on vous prêche la propreté et tout et tout... Une chose affreuse, aujourd'hui, il y a la télévision, on est dans une société de consommation, et encore 50 % des logements n'ont pas de toilettes et pas de douche. Vous êtes payé au SMIG à peu près 600 F par mois. La moindre chambre d'hôtel, vous la payez 360 F, le plus petit repas, 5 F ; au bout du mois fait : 360 et 300 : 600 F. Le gars n'a pas gagné assez non seulement pour se nourrir au minimum, mais pour se loger décemment ; et on se dit un pays évolué.

UNE JOURNEE DE GARDE A L'HOPITAL PSYCHIATRIQUE DE VILLE-EVRARD

L'interne en psychiatrie examine les malades entrants.

L'entrée des malades à l'H.P. se fait selon différents modes de placement :

Placement libre : le malade vient spontanément à l'hôpital. Il peut partir quand il le veut.

Placement volontaire (P.V.) : le malade est amené en général par un membre de sa famille. Pour effectuer ce placement, la signature d'un membre de la famille et celle d'un médecin quelconque suffisent. Le malade, d'accord ou pas, ne pourra sortir de l'hôpital que si la famille le demande et si le chef de service ne s'y oppose pas.

Placement d'office (P.O.) : le malade arrive avec un rapport de la préfecture de police. Il a été ramassé sur la voie publique parce qu'il semblait anormal, ou chez lui parce que les voisins ont appelé Police-secours. Ce malade a été ensuite amené à l'infirmerie du dépôt où on peut lire en frontispice :

PREFECTURE DE POLICE
HYGIENE MENTALE

Là, il est examiné par un psychiatre qui le dirige dans un asile de la région parisienne. Pour en sortir, il faut l'accord de la police. Si la sortie est demandée dès l'arrivée du malade par le chef de service, elle sera obtenue au minimum trois semaines ou un mois plus tard.

Voilà ce qui vous attend :

si vous dérangez vos voisins ;
si vous avez l'air bizarre ;
si, tout seul, vous remettez en question l'ordre établi.

1er appel : un vieux crève à l'asile. L'interne signe le constat de décès.

2e appel : M. Z. Polonais P.O.

— *« J'ai été ramassé dans le métro le lendemain de Noël ; j'étais saoul ; ça fait je ne sais combien d'années que ça ne m'était pas arrivé ; les flics m'ont emmené à l'infirmerie du dépôt. Et là, le psychiatre qui m'a examiné, quel fumier ! ce n'est pas la peine de faire des études pour arriver à ça ; il m'a vu quelques minutes ; il a prétendu que je n'avais pas de logement ; je lui ai donné le n° de téléphone de mon hôtel. Il s'apprêtait à téléphoner pour vérifier mon adresse, et puis il s'est ravisé, il a raccroché, et sans rien me demander de plus, il a rédigé le rapport que vous avez devant les yeux.*

« Non insertion sociale ; Ethylisme ; clochardisation... Ce malade, dangereux pour lui-même et pour autrui doit être hospitalisé dans un établissement régi par la loi de 1838.

Là-bas, on m'a pris toutes mes affaires ; mes papiers d'identité, mon argent, ma montre ».

— Vous aviez beaucoup d'argent ?

— *80 francs ; vous savez, je travaille ;*

— Qu'est-ce que vous faites ?

— *Je suis ouvrier spécialisé, tourneur ; je travaille dans une boîte d'intérim (il sort de sa poche une fiche de paie et la tend à l'interne).*

Je suis dans cette boîte depuis trois mois.

Je sais ce qui m'attend avec vos histoires ; quand je sortirai d'ici, ce ne sera pas avant plusieurs mois, je sais puisque ça m'est déjà arrivé ; je ne retrouverai plus ni mon travail, ni ma chambre.

— Vous avez déjà été hospitalisé ?

— *Oui, il y a 15 ans ; on m'a fait subir une cure de désintoxication. Mais vous savez, ça ne sert à rien ; c'est moi qui décide si je recommence à boire ou pas, la désintoxication, ça ne sert à rien. Les toubibs ils n'y comprennent rien, ils ne savent pas ce que c'est qu'un alcoolique.*

— Malheureusement, les propos de M. Z. n'ont pu être enregistrés ; quand nous sommes retournés pour le voir, nous avons été violemment refoulés par les infirmiers qui nous ont dit : « M. Z. est un cas spécial » et par l'interne qui l'avait déjà mis aux injections.

3e appel : dans un pavillon de vieilles gâteuses, auprès d'une jeune femme de 25 ans, fébrile, quasiment paralysée, semblant beaucoup souffrir, mais ne parlant pas.

Cette malade est à l'H.P. depuis 3-4 ans ; son certificat d'internement débute ainsi : « Alcoolique, débile, dégénérative, déchue... ».

Voici ce que disent les infirmiers à son propos :

— *« On ne la reconnaît pas ; si vous l'aviez vue il y a quelques mois. Elle était vivante, gaie, elle travaillait, elle voyait son mari et ses enfants ; elle était comme vous et moi. »*

— L'interne de garde pense qu'il faut la transférer dans un service de neurologie. Les infirmières approuvent et insistent pour que cela soit fait le soir même.

— *« Si vous ne la faites pas transférer ce soir, elle mourra ici ; parce que le patron ne voudra jamais qu'elle sorte. Il n'aime pas les alcooliques. C'est pour ça qu'il l'a mise au pavillon des gâteuses. Ici, vous savez on y entre, mais on n'en sort que les pieds devant. »*

4e appel : 1re hospitalisation d'un ouvrier de chez Renault ; 48 ans ; vient en P.V. avec une lettre d'un médecin.

Sur la lettre : « éthylisme »

— Qu'est-ce que vous avez ?

— *Je suis fatigué.*

— Pourquoi venez-vous ici ?

— *Parce que je suis fatigué. J'ai travaillé 25 ans chez Renault à Boulogne, j'ai 5 ans de prison en Prusse orientale, 2 ans de service militaire. Alors je suis fatigué. Je souffre de l'estomac.*

— Mais vous auriez pu aller dans un service de gastrologie.

— *Mon médecin a pensé que c'était plus pratique de m'envoyer ici, parce qu'à l'hôpital général il n'y avait pas de place pour moi.*

— Et qu'est-ce que vous allez faire ici ?

— *Je vais rester 15 jours, 3 semaines, vous me ferez passer une radio de l'estomac, je me reposerai, et puis je sortirai.*

— Et après, qu'est-ce que vous ferez ?

— *Eh bien après, je retournerai chez Renault, ce n'est pas à mon âge que je vais trouver du boulot.*

UNE REUNION DE MALADES

La réunion se passe dans la grande salle du réfectoire, avec la psychologue, l'interne et quelques infirmières.

Entre 10 heures et 11 heures et demie, on invite les malades à s'exprimer. Ils ont le droit à la parole. C'est le défouloir organisé. On peut se demander quelle est la portée thérapeutique de ces réunions. Permettre au malade de se libérer ? d'avoir le sentiment d'exister ? C'est le seul moment où on sent bien la relation entre le malade et l'institution ; c'est une sorte de jeu entre le pouvoir, qui utilise un médiateur — le psychologue — et les malades.

En fait, on leur permet d'exister pendant une heure et demie, et après, c'est terminé ; la parole est coupée.

REUNION DE MALADES
A VILLE-EVRARD,
SERVICE DE FEMMES

Mme P. (15e hospitalisation).

— Moi, je chante quand je suis malade. Quand je suis malade, je chante ; je suis Jeanne d'Arc et puis je crie, je crie Vive Jeanne d'Arc ! Vive de Gaulle ! et ceci et cela... Ça peut plus aller, et c'est pour cela que je viens ici, c'est ma maladie ça...

Le docteur P... m'a soignée à domicile ; il avait plus de pouvoir que les autres peut-être ? Sans doute qu'il est plus intelligent que les autres. Il m'a soignée à domicile et je suis restée près de ma mère.

Moi, on peut me soigner par la respiration. J'ai fait de la lingerie de luxe... et quand j'étais enfermée dans ma chambre, je sentais que ça me faisait mal dans le dos. Si je faisais ma lingerie de luxe au bois de Boulogne où... tout en faisant le même travail, je supporterais plus facilement mes douleurs.

J'ai une maladie osseuse. Je ne suis pas plus énervée que toutes ces dames... Moi je me plains des soins ; moi on ne peut me soigner que par la respiration.

Mme G. (hospitalisée depuis 15 ans).

—Moi, on me soigne comme un robot ! Je fais tout machinalement sous les médicaments.

— **Les médicaments vous font faire ce qu'on veut ?**

Mme G. : Oui.

— **Ils vous commandent ?**

Mme G. : Bien sûr !

Mme P. : Elle est gentille la dame. vous, madame la doctoresse, vous avez fait des études ? Vous êtes gentille ; seulement vous ne savez peut-être pas très bien me soigner ; parce que j'ai une maladie osseuse et je n'ai pas une maladie nerveuse. Moi, si on me laisse tranquille, je pourrais rester tranquille, je pourrais rester tranquille, je pourrais rester une heure sans dire un mot, même sans médicaments, sans médicaments, vous entendez, sans médicaments...

Chez les sœurs, j'ai fait de la lingerie de luxe. Il faut pas être très nerveuse... vous savez ce que ça veut dire ? J'ai fait ça chez les sœurs jusqu'à 21 ans, après, j'ai travaillé à la radio technique, et puis j'ai fait des lampes de T.S.F. ; c'est pire que la lingerie, il faut regarder à la loupe et faire bien attention que tout va bien, sinon la lampe, elle éclate quand elle chauffe. Si vraiment j'étais nerveuse, je ne pourrais pas faire toutes ces choses-là. Et je vous dis, on peut me faire faire tout ce qu'on veut, on peut me faire crier quand on veut, se débarrasser de moi quand on veut... on appelle la police... et puis comme elle est pas normale, ça ira vite, on aura vite fait de se débarrasser d'elle.

Voilà où on en est : **ON CONDAMNE L'INNOCENCE, ET LE CRIME EST PARDONNE !**

J'ai été au quai de l'Horloge. Vous avez déjà entendu parler du quai de l'Horloge ? avec les matelas par terre, et puis tout ce qui s'ensuit ? Vous avez entendu parler de ça ? Ils mettent un matelas par terre, et puis ils vous attachent les mains. Moi parce que je tapais sur la table et je disais : « Mutilée d'un bras... » Vous savez pourquoi je disais ça ? C'est parce qu'il fallait pas que je me serve de mon bras parce que ça me tapait dans l'omoplate, c'est pour ça que j'ai dit : « Mutilée d'un bras, mutilée d'un bras ». Mais les trois-quarts n'ont jamais rien compris. Ils ont dit : c'est une folle qui dit : « Mutilée d'un bras, mutilée d'un bras ». Voilà, c'est tout simplement mon travail de lingerie qui m'a fatiguée et j'ai eu très mal, et quand j'étais dans le métro, je souffrais de l'omoplate. C'est par là que j'ai commencé d'avoir mal.

Mme G. : Elle vous a rendue cinglée.

Mme P. : Quoi ?

Mme G. : La psychiatrique !

Mme P. : Quoi la psychiatrique ?

Mme G. : On est chez les fous ici.

Mme P. : Oui, je sais bien.

Mlle L. : C'est une maladie comme une autre. On n'a pas le droit de se moquer des malades du cerveau. Ça peut prendre à n'importe qui.

Mme P. : Bienheureux les pauvres d'esprit ! Le royaume des cieux est pour eux ! un point c'est tout. Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux...

(Là-dessus, elle se fait violemment vider par une infirmière).

SE FOUTRE DE LA GUEULE DU PSYCHIATRE

Tous ces hôpitaux psychiatriques ça ressemble, un peu comme un voyeur ressemble à une magicienne, aux églises du Moyen Age. Au fait, Dieu existe-t-il ? Précisément on ne le saura que si c'est concrètement matérialisé, quand la révolution aura balayé capitalistes, bureaucrates, curés, pasteurs, psychiatres, etc., et quand « l'union des travailleurs aura fait la paix du monde ». C'est pour ça que la réponse est compliquée... et qu'on ne prête plus d'attention, chez nous aux affirmations imbéciles d'un curé de Notre-Dame « les révolutionnaires bloqueraient leur miséricorde pour les bourgeois... »

On est presque venu à bout du sphinx des églises. Pourquoi ne viendrait-on pas aussi à bout du sphinx numéro 2 : la psychiatrie ?

D'abord, le malade n'entre jamais de son plein gré à l'hôpital psychiatrique. Car les gens se méfient, pas tellement des malades, mais de l'hôpital et ils ont raison. D'autant plus que le psychiatre n'a évidemment pas prévenu le malade que la porte se refermera à double tour, sitôt qu'il sera entré.

Le malade qui a une dépression est affaibli. Ça et le coup de massue de la porte fermée à clé vont alors être exploités systématiquement.

Pour commencer il y a les tests. On fait défiler devant les yeux du client une série d'images, il doit dire ce qu'il voit.

Un psychiatre qui ne savait pas quoi faire ce jour-là s'est amusé à renverser ses encriers sur des moitiés de feuilles de papier qu'il a ensuite repliées pour faire plus symétrique. De façon amusante, oui : les images c'est ce qu'on montre aux enfants à l'école maternelle sur les livres d'images. Derrière les yeux apparamment très sérieux du psychiatre, il attend de voir si le client va tomber dans le piège : s'il va répondre. Parce qu'alors, il pourra le rabaisser au niveau mental d'un enfant de 4 ans.

Il compte pour cela que le malade est pourri de bas en haut par cette psychose collective du respect **a priori** pour ceux qui détiennent les connaissances. Avec une dépression nerveuse, on est plus facilement victime de cette psychose.

Il faut aider ceux qui ont une dépression : c'est évident, il faut bien plus qu'un blocage sexuel, qu'un blocage nerveux, pour ne pas savoir la différence entre une tache en forme de cochon et une autre, de polytechnicien à lunettes, lorsqu'on a par exemple 20 ans ! ! !

Seuls les très malades, ceux qui ont un véritable blocage permanent des fonctions intellectuelles, un blocage mental pourraient avoir des difficultés pour voir ça. Le test n'a donc aucun intérêt. La seule chose à faire c'est d'éviter de répondre et de **se foutre de la gueule du psychiatre.**

ON OUVRIRA LES PORTES A CELUI QUI N'EN FAIT QU'A SA TETE

Tout le système, c'est ça : traiter indistinctement tous les malades même les plus légers comme ceux qui sont les plus malades mentaux. De la même façon, enfermer, c'est traiter tous les malades comme des fous dangereux, alors que dans hôpital, on en rencontre peut-être 1 pour cent. Même pour les dangereux, quand on les enferme. C'est une chose difficile à résoudre. Ce que l'on sait, c'est que dans la société communiste, il n'y aura plus de dangereux ni de malades. C'est la même chose pour les schyzophrènes : ils sont créés pour la plupart par les psychiatres eux-mêmes, qui après s'arrachent les cheveux sur leur cas. Celui qui a 20 ans et qu'on recouvre brusquement d'un enduit artificiel d'enfant de 4 ans ? en fait, on le bloque davantage et quoi d'étonnant s'il se prend ensuite pour un martien.

Aussi, évitez de tomber dans le piège des testes, c'est déjà partie gagnée ; car dans la suite, on risque que tout le personnel médical, infirmières et infirmiers vous traitent à leur tour comme des parents stupides parlent à leurs jeunes enfants. Par exemple en imitant leur voix. Mais les enfants méprisent cela et ils ont raison. Ce serait alors le conditionnement psychologique total, aussi ne pas se laisser faire, répondre en riant aux infirmiers, ridiculiser le psychiatre. Les infirmiers aussi sont conditionnés d'une autre façon par le patron. Les médicaments qu'ils fournissent, il n'y a pas à avoir peur de n'en pas prendre assez et on peut en foutre en l'air le plus possible. A partir de là, le client est sûr qu'il ne moisira pas à l'hôpital. **On ouvrira tout grand la porte à celui qui vraiment n'en fait qu'à sa tête...**

IL Y A BLOCAGE ET REFOULEMENT

Entre-temps, bien sûr il y aura eu le grand guignol, les séances de psychanalyse. Le malade est seul devant le psychiatre, derrière son bureau. Le psychiatre dit : « Vous racontez tout ce qui vous passe par la tête. Vous dites tout. »

Mais en fait, il s'intéresse seulement au processus automatique des refoulements à la suite des blocages chez le malade. Aux processus techniques, ceux qui sont passifs. Le psychiatre oriente toute la conversation du client sur l'entrelacement des sentiments, complexes, refoulements qui ne sont que les produits du blocage. Il empêche de fait par ses questions que le malade aborde ce à quoi il faut en venir : le blocage.

La méthode psychanalytique, c'est ceci :

Par exemple quand on a un blocage, qu'on ne fait pas vraiment ce qu'on a envie de faire, le plus ennuyeux, c'est si l'on ne s'en rend pas compte. Car l'envie est là et elle va agir par des moyens détournés, des refoulements.

Ainsi, sans aller chercher bien loin, un ouvrier, un employé, peut se trouver longtemps bloqué pour dire à un cadre ce qu'il pense vraiment de lui, qu'il est un con. Ou une femme, pour dire à son mari que décidément, il ne lui plaît plus et réciproquement. Seule l'envie trop longuement contenue peut rendre malade.

Il y a blocage et il y a refoulement. A l'origine, c'est le système d'éducation des enfants et les parents qui l'acceptent qui bloquent les enfants et non les enfants qui se bloquent eux-mêmes évidemment ment.

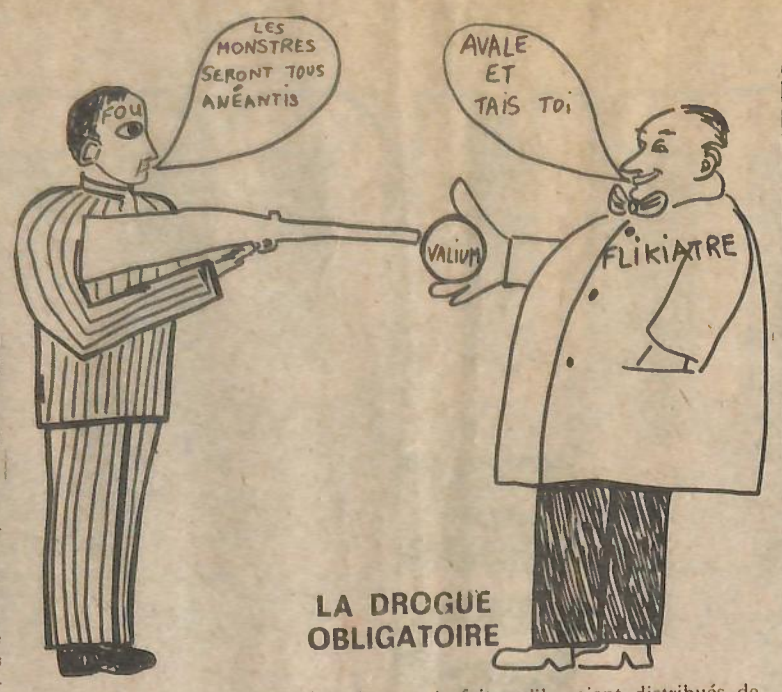
ET GARE A SES FESSES SI BEBE FAIT PIPI AU LIT

Par exemple, lorsqu'un enfant de un an au moins, est mis sur un pot pour y faire pipi et caca à heure fixe, et pendant une demi-heure, il ne peut déjà plus faire ce dont il a envie au moment où il en a envie. **Et gare à ses fesses s'il devait faire pipi au lit.** Ensuite l'enfant veut jouer toute la journée être vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec des copines et des copains de son âge dès un ou deux ans. Ça, la famille bourgeoise, l'habitude millénaire l'empêche. Et l'enfant est obligé de vivre avec des adutes, d'être manipulé par eux, qui l'intéressent beaucoup moins que ses copines ou copains. Ce blocage affectif, c'est ça le complexe d'Œdipe. L'enfant est quasiment obligé de tomber amoureux de ses parents. Le processus psychique de ses refoulements se déroule alors passivement chez l'enfant chez qui on a bloqué la satisfaction des envies et victime d'un rapport de forces démesurément défavorable : parents contre enfants. Aussi, il y a en fait deux raisons qui font qu'un malade est bloqué : dans son enfance la répression de ses envies par ses parents, le maître ou la maîtresse, et aussi des raisons directement politiques. Parce que le rôle du cadre dans l'entreprise, c'est de faire travailler les ouvriers et les employés et qu'ils se taisent.

Dans le mariage, c'est la corde au cou pour l'homme et la femme... Comme le psychiatre évite de parler des blocages, parce que c'est trop « politique », il ne s'occupe que de refoulements, et que contre les blocages de démêler aussi les refoulements, alors on se démerde collectivement avec des copines et des copains. C'est ce qu'on fait dans les communes de jeunes.

A l'appui, les œuvres de Reich et de Freud peuvent être utiles, Freud, de toute façon, c'est insuffisant. Au contraire, c'est les blocages et les moyens ne peuvent être trouvés dans la psychanalyse individuelle, de les faire sauter. Comme faire sauter les blocages, c'est déjà la lutte des classes, une psychanalyse, un peu comme en mai 1968, ne peut être que collective.

Pour Reich, s'il a conservé au centre les notions de refoulement, il a bien montré, par la pratique contre le troisième Reich et ses écrits que la psychanalyse c'est intéressant en politique ; alors, on peut continuer.



LA DROGUE OBLIGATOIRE

Tandis que la police fait la chasse aux drogués, qu'une loi permet aux flics de pénétrer à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit dans les logements pour chercher la merde ou les shoots, dans les hôpitaux psychiatriques, au nom de la science, les drogues sont distribuées systématiquement aux malades, de gré ou de force.

Evidemment, ce sont des drogues neuroleptiques, thymoanaleptiques, anxiolyptiques ; il en existe de toutes sortes, que les laboratoires pour des raisons commerciales, s'empressent de multiplier, avec formule chimique et baratin pseudoscientifique à l'appui.

En fait, que sont ces drogues ? Elles agissent sur le cerveau, on ne sait par quel mécanisme, en diminuant l'agressivité, provoquant une léthargie, un endormissement de la conscience, une fatigue permanente, sans compter les trouples secondaires : vision floue, diminution de l'attention, hypotension, soit constante, impatience musculaires, etc.

Ce ne sont pas les médicaments en soi que nous attaquons ; ils peuvent être utiles dans certains cas. Ce qui est inadmissible, c'est le fait qu'ils soient distribués de façon massive et systématique. C'est en fait un moyen facile de ne pas s'occuper réellement des malades, mais d'en faire des objets peu encombrants et réduits au silence.

Les malades le sentent bien et refusent très souvent de les prendre, auquel cas, on leur injecte le tranquillisant par voie intra musculaire, tandis que un ou plusieurs infirmiers maitrisent l malade.

La drogue est permise à condition qu'elle soit prescrite par le médecin, qu'ele ait un effet thérapeutique. Mais qu'est-ce que c'est que cette thérapie ?

Remettre les gens dans un circuit dit normal, les réintégrer dans cette société où ils ne pourront vivre qu'en acceptant *l'aliénation du travail,* puisque le travail est un des critères de la normalité.

Les drogues, en supprimant l'agressivité, ôtent au malade ses possibilités de lutter. De plus, elles créent une étroite dépendance avec le médecin, donc avec le pouvoir.

CELA ARRANGE TOUT L MONDE.

LE TRAVAIL COMME ACTIVITE THERAPEUTIQUE

Le travail constitue aussi une forme de thérapie à l'hôpital psychiatrique. Les malades doivent travailler à l'intérieur des pavillons : ménage, vaisselle, courses diverses, dans l'enceinte de l'hôpital.

Par ailleurs, dans des salles spécialement réservées au travail thérapeutique, l'ergothérapie centrale, les malades travaillent pour des commandes extérieures ou fabriquent des objets qui seront vendus, mais dont ils ne toucheront pas le bénéfice.

Cette forme de thérapie est encore une façon de rejeter les malades en les occupant, et de mieux les intégrer aux structures de l'institution. De plus, les malades sont maintenus dans un système d'automatisme créé par le travail, automatisme qu'ils devront garder après la sortie. Le sujet est considéré en voie d'amélioration dans la mesure où il parvient à produire. Devenir adapté signifie à la limite : être rentable.

ENTRETIEN AVEC L'ERGOTHERAPEUTE D'UN SERVICE DE FEMMES

Ici, les malades travaillent au plastique ; de l'autre côté, on a une équipe qui fait des émaux ; et puis, dans les quartiers, on les occupe à la broderie et au tricot.

A l'ergo centrale, c'est surtout le plastique ; en ce moment, c'est calme.

— **On leur demande une rentabilité ?**

— Non, mais il faut qu'il y ait quand même une petit rendement, car on a des commandes d'une entreprise extérieure. De toutes façons, on ne force pas les malades à travailler.

— **Votre travail est intéressant ?**

— Autrefois, oui, c'était intéressant ; il y avait beaucoup de monde qui venait travailler. Maintenant, les vieilles malades s'en vont ; on les met dans des maisons de retraite ; et les jeunes, ça ne les intéresse pas de travailler ici.

Je ne sais pas si vous avez remarqué, le peu qu'il me reste, ce sont des anciennes malades, des malades internées ici depuis longtemps, et les malades qui viennent de rentrer, ça ne les intéresse pas.

— **Pourquoi ?**

— Elles ne veulent pas travailler ; elles disent : « On est venu ici pour se faire soigner, et pas pour travailler. » Alors il arrivera un moment où l'ergothérapie tombera d'elle-même. Les malades anciennes s'en vont d'une façon ou d'une autre ; et comme on ne peut pas récupérer les jeunes, c'est foutu.

— **Elles sont payées ?**

— Ah oui ! Elles ont un pécule ; et ici, à l'ergo centrale, elles ont un surpécule de l'administration qui dépend du travail qu'elles ont effectué pendant le mois ; en général, c'est de l'ordre de 30 F par mois.

— **Vous croyez que le travail a une valeur thérapeutique ?**

— Ça a eu, oui, ça a eu.

— **Ça contribue à soigner les gens ?**

— Ah oui ! Voyez, quand j'arrive le matin, elles sont déjà là à la porte ; elles m'attendent. Ça les occupe ; elles quittent le quartier (le pavillon), pour venir ici. Si vous voulez, elles partent travailler comme nous on part travailler. Elles viennent le matin à 8 h 30 jusqu'à 11 h 30, puis elles vont déjeuner et reviennent à 13 h 30 jusqu'à 16 h 30. Moi je pense qu'on accrocherait beaucoup plus si l'ergothérapie était mixte. Vous savez, les jeunes, le travail, ça ne les intéresse pas ; elles préfèrent courir dans le jardin et rencontrer les hommes.

— **Et les jeunes, ça ne les intéresse vraiment pas ?**

— Pas du tout. Elles pourraient rester au moins une matinée, pour voir ; non, elles restent à peine une heure, et puis elle s'en vont. Remarquez, ce n'est pas partout comme ici ; dans d'autres services, le patron les oblige à aller en ergothérapie ;

— **On les oblige ?**

— Oui, on les oblige ; ça fait partie du traitement. On les oblige bien à prendre leurs médicaments !

Même LA MERDE ça leur profite

« La puissance et l'effusion de cette victoire, le moment de cette victoire, il nous faut les préparer et les nourrir patiemment et sordidement... »
NIZAN.

« Shake it baby... »
ROLLING STONES.

INTIMITE

Il essaya de libérer la poignée, non sans un certain dégoût. Le couvercle fermait mal. Il descendit, content de ne pas rencontrer le voisin, les deux étages qui le séparaient du petit local sombre et caché.

Elles allaient encore être toutes pleines... il allait falloir enfoncer avec le pied, fouler cete épaisseur humide, mole et incertaine...

Non la dernière était vide. Ouf ! Il fit vite, et remonta les escaliers 4 à 4...

HISTOIRE

La nécessité d'organiser un service pour l'enlèvement systématique des résidus ménagers est apparue dès que les hommes se sont rassemblés dans les villes... Un premier progrès fut la constitution de dépôts locaux en des points fixés par l'autorité municipale. Le second stade de perfectionnement fut le ramassage à intervalles réguliers au moyen de véhicules hippomobiles. Enfin, le cheval à vapeur vint, comme chacun sait, révolutionner l'humanité, et la collecte se fait de nos jours en véhicule automobile.

ENQUETE

Evidemment si tu te couches trop tard, où si tu te lèves tôt, ça t'écœure un peu de voir les immigrés, au petit matin, dans la merde. TU le dis, sale boulot. Si t'es au P.C., tu te dis, un truc comme ça, faut que ça soit bien payé et qu'il puisse y avoir de la promotion (sous-entendu, pour les immigrés, bien sur)...

Si tu es architecte, humanisto-sentimentalo-progressiste, tu te dis, on doit pouvoir y faire quelque chose, il doit bien y avoir un moyen... On ferait des grands immeubles avec des vides-ordures silentieux qui iraient directo dans le wagonnet, qui irait automatiquement dans l'aspirateur général, qui...

— Ah non, ça y est, j'y suis — une ville en forme d'entonnoir avec la pointe en bas, par où coulerait toute la merde...

— Non, je déconne...

Alors, tu te replonges dans les publications de congrès internationaux de la merde, l'INTAPUC (Association internationale du nettoiement public) les rapports des spécialistes de l'Intérieur (et oui, il n'y a pas que les Renseignements Généraux). Ça aussi, c'était un de leurs dadas, maintenant on va vous « environner » tout ça). Tu « feuillettes » les dépliants professionnels où tu vois des mecs en combinaison blanche, casquette blanche et gants industriels blancs, sourire aux lèvres, « placés » comme s'ils allaient donner une tirade à la Comédie française, qui regardent lecamion nickel, flancs blancs, qui fait tout tout seul.

Tu apprends que tout ça, c'est *très compliqué,* que ça dépend des contrats, des municipalités, des entreprises privées ou pas avec leur personnel ou pas... Et puis tu peux lire les comptes rendus des séances du conseil municipal. C'est *très sérieux.* Des fois, ça paraitmême au journal officiel ! Ça a l'air de discuter ferme. C'est que passer de la poubelle métallique à la poubelle en caoutchouc et repasser à la poubelle métallique hermétique ou au sac perdu en papier ou en plastique, *y en a pour qui ça fait des gros sous.*

— Vous voyez ce que je veux dire mon cher conseiller...

Les séances sur les grèves, il faut compter avec les grèves... — Pensez donc surtout en cité touristique... — Sans même parler de 68... — Heureusement nous tenons encore l'armée...

Entre parenthèses, vu le moral des troupes la dernière fois, en avril 70, il semblerait qu'il faudrait plus trop y compter...

Là il y a aussi les rapports sur les usines de traitement. Parce que les ordures une fois dans les poubelles de l'immeuble sur le trottoir (et elles n'y vont pas toutes seules) *elles appartiennent aux entreprises qui les collectent.* C'est pour ça que les types qui pratiquent la « collecte sélective sauvage » c'est-à-dire qui choisissent les objets réutilisables directement ou qui ont encore une valeur marchande aux marchés « parterre » de Montreuil, Clignancourt ou d'ailleurs, ou qui peuvent faire la matière première des industries de papiers ou autres, ils le font vite et sans être vus.

Les entreprises les vendent aux usines d'électricité ou d'engrais après avoir récupéré le métal par électro-aimants.

Ainsi, *c'est pas perdu pour tout le monde.*

On peut faire aussi pas mal dans la décharge contrôlée.

Prenez un terrain plutôt moche, mal nivelé, à proximité d'une ville. Louez le pour en faire une « décharge contrôlée » (vaut mieux être bien placé du côté Conseil municipal évidemment).

Il vous faut : un buldozer, deux ou trois employés *«... sans spécialité particulière mais qui, outre les qualités d'ordre et de discipline, aient une constitution physique leur permettant de travailler toute l'année en plein air...»* (Rapport BETURE bureau d'études techniques pour l'urbanisme). Et allez-y, remblayez votre terrain, touchez vos loyers, achetez les terrains alentour (la proximité de la décharge les fait sérieusement baisser), relouez jusqu'à ce que la croissance de la ville valorise vos lopins... et youpie ! Vendez, construisez, les décharges font de l'avis de toutes les études techniques « d'excellents espaces verts, terrains de jeu et de sport » et même « rien ne s'oppose à ce que l'on construise sur les décharges » à condition qu'on attende... longtemps (l'échéance n'est pas fixée, dans certains cas c'est bien commode) et qu'on prenne des précautions lors des travaux de fondation rendus dangereux par les débris coupants et les risques de poches de gaz... Mais dans le bâtiment, vous pensez, on en a vu d'autres... (trois morts par jour sur les chantiers).

Dans tous ces rapports rien sur les conditions de travail :

Elles ne sont envisagées que pour les rats. *« Les rats pourraient néanmoins tenter de pénétrer à l'intérieur du dépôt ; mais la présence dans cette masse assez compacte de ferailles et de débrits coupants, de verre et de porcelaine, n'est pas pour les y encourager. De surcroît le séjour serait rendu impossible par l'élévation de température qui peut atteindre 70 à 80°. D'autre part l'atmosphère de la décharge appauvrie en oxygène et enrichie en gaz carbonique leur devient irrrespirable... »*

DERRIERE TOUT ÇA : DES HOMMES

Sur le terrain : pas de photo. Les algériens ne veulent pas qu'on les voit faire « un travail aussi dégradant ». Les Maliens, ils te font carrément passer l'appareil dans la benne... Contactés dans leur pays par des types disposant de moyens « audiovisuels » ils sont en France en situation « irrégulière ». Ils sont arrivés sans argent pour le retour. Ils ont des papiers qui en apparence sont aussi faux que des vrais. C'est le type qui les a fait « passer » qui les leur donne pendant le voyage Le Havre-Paris en train ou en voiture. Ils ne sont pas vaccinés parcequ'ils ne veulent pas, or c'est obligatoire. Tout çà, ça se paye, bien sur et cher.

Convaincus de l'irrégularité de leur situation ils craignent tout le monde, et il très difficile d'avoir des contacts avec eux.

Pour Meulah, on avait dit : « trafic de l'embauche » et on s'en était occupé. Pour les ordures, moi je dis : « traite des noirs ». Alors qu'est-ce qu'on fait pour dénoncer ça ?... Même si on salt que tous ces problèmes de sales boulots il n'y aura pas d'aménagement possible ni de demi-mesure (nationalisation, démocratie avancée...) jusqu'à la fin de tous les esclavages y compris le travail salarié.

Je fais le pari que, quand on aura tous les mains dans la merde, on voudra vraiement s'en sortir et on y arrivera !

TOUT
CE QUE NOUS VOULONS : TOUT 12
QUINZOMADAIRE 23 AVRIL 71

LIBRE DISPOSITION DE NOTRE CORPS

y en a plein le cul !

Que celui qui n'a jamais pensé : «FLICS S..., F... LE CAMP !» nous écrive, il a gagné

J.P. Lecardonnel, directeur du journal « VIVE LA REVOLUTION », passe en jugement le 27 avril pour des articles parus il y a un an, incapables de se lancer à la défense de leur société, les notables qui nous gouvernent s'en tiennent à l'accusation « injures à la police » pour un reportage sur les événements du 27 mai 1970 à Paris et pour la phrase « les gens se battaient et disaient : Flic S... F... le camp ».

A l'heure où des milliers de lycéens qui crie dans la rue « Pleven S... le peuple aura ta peau ! », les fonctionnaires « Malaud S... le peuple aura ta peau ! », les paysans, les ouvriers injurient et combattent les C.R.S., où la jeunesse et la police s'injurient quotidiennement, voilà tout ce que trouve Marcellin pour justifier sa guerre contre la presse libre.

A ceux Raymond on le savait méchant mais on ne le pensait pas aussi c...

J.P. LECARDONNEL DOIT ETRE ACQUITTE !

A.G. de TOUT Jeudi 6 mai 17 heures
14, rue Bonaparte, Paris-6e

BISEXUALITE Réunion et discussion
vendredi 7 mai 20 h 30
73, rue Buffon - Paris - Ve - Métro Jussieu ou Censier

Saint-Domingue

Amérique latine en lutte !

Le mercredi 28 avril, à la Faculté de droit d'Assas, film et discussion, solidarité avec le peuple de Saint-Domingue qui se soulevait le 28 avril 1964 contre l'impérialisme yankee.

1er mai - Si le gouvernement n'arrête pas la guerre, nous arrêtons le gouvernement

MAY DAY
FRONT SOLIDARITE
INDOCHINE

Washington, capitale des U.S.A. C'est là que se trouvent la Maison Blanche, le Capitole où se réunit le Congrès, le Penatgone, le siège du F.B.I. C'est la tête de l'impérialisme U.S.

Frapper à la tête. C'est ce que va faire le mouvement contre la guerre au moment où il sait qu'il a avec lui l'immense majorité de la population américaine.

La guerre dure depuis trop longtemps. Là-bas sur le terrain ça ne va plus du tout depuis la débâcle du Laos. L'Indochine appartient chaque jour davantage aux Vietnamiens du F.N.L., aux Laotiens du Pathet Lao, aux Khmers rouges.

Ici non plus, en Amérique, les gens voient de moins en moins les raisons de continuer la guerre. Les G.I.'s eux-mêmes prennent la parole et tout en haut, du côté du Congrès, de l'élite même du pouvoir, il n'y a plus du tout d'unanimité.

Le mouvement veut peser sur ces contradictions. Il sait que le pouvoir a peur. Peur de la défaite, peur de la mousson. Peur aussi de la crise intérieure des U.S.A., de l'éclatement de la société américaine

Faire peur au pouvoir, lui montrer de manière massive son isolement...

Pendant tout le mois d'avril, des acitons vont se succéder :

Du 19 au 23 avril :
SERIE D'ACTIONS ORGANISEES A WASHINGTON PAR LES ASSOCIATIONS D'ANCIENS DU VIETNAM.

Sont prévues : la deuxième session d'un Tribunal populaire appelé à juger les crimes de guerre américains au Vietnam (la première avait eu lieu à Detroit en février), une veillée devant la Maison Blanche, etc.

Le 24 avril :
MOBILISATION DE MASSE A WASHINGTON.

Sur trois revendications : retrait immédiat d'Indochine, revenu annuel minimum garanti de 5 500 dollars, libération de tous les prisonniers politiques. (Cette manifestation était à l'origine organisée par les libéraux seuls, mais tous les autres groupes s'y sont ralliés).

Du 26 au 30 avril :
« PEOPLE'S LOBBY ».

Les gens se rendent en masse dans les bâtiments fédéraux pour présenter les 3 revendications aux employés de l'Etat et les leur faire ratifier.

Le 1er mai :
Fête du Peuple dans un parc des environs de Washington. On fête la signature du traité de peuple à peuple.

C'EST UN JOUR DE MANIFESTATIONS DANS LE MONDE ENTIER POUR SOUTENIR LE PEUPLE VIETNAMIEN ET NOTRE LUTTE CONTRE LA GUERRE.

Le 2 mai :
Manifestation de tous les groupes venus à Washington de tout le pays pour imposer le traité de peuple à peuple. Les jeunes et les étudiants donneront à Nixon sa dernière occasion d'accepter le traité avant que çe ne se fasse dans la rue. On lire une déclaration publique sur les objectifs à atteindre dans les trois jours suivants.

Les 3 et 4 mai :
SI LE GOUVERNEMENT N'ARRETE PAS LA GUERRE, NOUS ARRETERONS LE GOUVERNEMENT.

Chaque groupe régional ou chaque groupe organisé politiquement assumera la responsabilité d'empêcher le fonctionnement d'un pont, d'une avenue, d'un bâtiment gouver- 7 h 30-9 h 30 — chaque groupe déterminera son mode d'intervention,mais l'idée générale est celle d'une tactique non violente, subversive, animée par la joie et la créativité. Le lieu de ces actions est le centre de la ville occupé par les bâtiments officiels sans pénétrer dans la zone habitée par la communauté noire.

Le 5 mai :
MARCHE SUR LE CAPITOLE (siège du Parlement).

Les manifestants encercleront le Capitole exigeant que le Parlement siège jusqu'à ce qu'il ait ratifié le traité de peuple à peuple.

Après le . mai...
Beau quand même ce qu'ils vont faire ?

Et nous... pourquoi est-ce qu'on ferait quelque chose ? Parce que l'impérialisme U.S. est l'ennemi N° 1 des peuples du monde et que vive la victorieuse guerre du peuple.

Je dirai plutôt que les Vietnamiens, ils se défendent pas mal, et que pour les américains, ce qu'ils vont faire en mai ne me semble pas plus loin de nous que la grève des Batignolles. Vous voyez d'ici que des mecs comme nous, comme qui on a envie de vivre, vont faire dans des rues qui ressemblent un peu aux nôtres.

C'est moins loin que le 17e parallèle, ça va du Louvre à La Défense.

Et puis Eux, ils savent ce que c'est que l'unité. Vous savez que John Mitchell, à la fois chef de la police et ministre de la Justice des U.S.A. et Raymond Marcellin sont copains comme cochons pour nous emmerder. Une fois, Mitchell a même déclaré qu'il tenait M. Marcellin pour un grand homme ! J'aime...

Et si on s'y mettait ?

Bernard Liscia arrêté

Pour un ministre de l'Intérieur c'est pas marrant de n'arrêter que du lycéen, de l'inorganisé, du spontané ! Et le complot alors ? Cette fois c'est du sérieux, Raymond t'aura ta médaille, t'as arrêté Bernard Liscia. Bernard on le connaissait bien, on a milité avec lui pas mal de temps. Pas le genre à se défiler quand une action est décidée. C'est un militant. Mais le coup du chef d'état-major clandestin, du généralissime commando ça fait vraiment gros. Déjà au temps du FLN, c'était le coup préféré des ministres de l'Intérieur. On prend un militant recherché depuis pas mal de temps et dès qu'on l'arrête on le baptise chef, on lui colle tout sur le dos. Ça fait plaisir au flic du coin, et puis surtout ça fait croire qu'il y a une justice : comme on peut pas présenter la note aux milliers de révoltés qui chaque jour font quelque chose, on fait payer en bloc.

DENONÇONS L'OPERATION MARCELLIN.

NOUS SOMMES TOUS DES CHEFS D'ETAT-MAJOR CLANDESTIN.